ESSAYEZ

Sir L. Dundas Bart

of

KERSE.

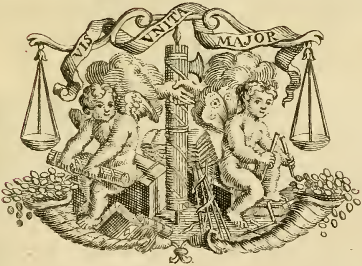
PRESS A SHELF 6 No. 3.

MEMOIRES D'UNE FILLE DE QUALITÉ

Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

Par le CHEVALIER DE MOUHY.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXLVII.

LIBRARY
AUG 7 1968
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2013
M65M45
t.3

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

HUITIEME PARTIE.

A peine eus-je congédié mes gens, qui étoient tous venus dans mon appartement pour me rendre leurs hommages, & pour recevoir mes ordres, qu'on m'annonça Madame *de Genneval.* Je lui ſus bon gré de ſon attention, & je la reçus avec beaucoup d'amitié. Après l'avoir embraſſée,

je lui demandai si elle souperoit avec moi : elle me dit qu'elle n'étoit venue me voir que pour ne me pas quiter jusqu'au moment que je me coucherois, ayant bien des choses à me dire, sur lesquelles il étoit bon que je fisse des réflexions. J'attendois mes frères à souper; mais comme il n'étoit que six heures, & qu'ils ne devoient arriver vraisemblablement qu'à la sortie de l'Opéra, je fis dire à ma porte qu'on ne me voyoit pas, dans la crainte de quelque visite importune, comme celles d'Oncles, de Tantes, ou de Parens. Lorsque je fus tranquile de ce côté, nous nous mîmes au coin du feu, Madame *de Genneval* & moi, ravies de nous trouver en liberté de pouvoir nous entretenir de tout ce qui nous intéressoit.

Ma bonne Amie, qui avoit de bonnes raisons pour gagner ma confiance, comme on le verra dans la suite, débuta par me demander si je continuerois à tenir rigueur au pauvre *de Beauval*, en

m'assu-

m'assurant qu'il étoit plongé dans une tristesse à faire pitié, depuis que je lui avois déclaré que je ne le verrois pas pendant le cours de mon deuil : je ne conçois pas, continua-t-elle, le mal que vous feriez, en lui permettant de vous rendre une visite par semaine, ni les conséquences qu'on en pourroit tirer. Laissons, s'il vous plaît, ce chapitre Madame, interrompis-je en souriant, je vois où vous en voulez venir, & je serois fâchée que vous me missiez dans le cas de vous refuser quelque chose. Le Chevalier doit être content de moi, j'ai plus fait pour lui que je n'avois intention de faire, & je n'irai pas plus loin. S'il vous a fait l'entière confidence du dernier entretien que nous avons eu à cette occasion, il a dû vous aprendre quels sont les motifs de ma conduite. Je ne vous les répèterai pas, mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'il n'y a aucune raison au monde qui soit capable de me faire changer.

A ce que je puis juger, reprit

Madame *de Genneval* en me regardant fixement, vous vous êtes déjà fait un plan de vie dont vous ne voulez pas vous écarter; mais l'expérience vous aprendra Mademoiſelle qu'il eſt bien difficile de ne pas ſouvent ſe démentir; la vie eſt remplie de tant d'incidens & de hazards imprévus, qu'il n'eſt pas poſſible de compter ſur quelque choſe de fixe. Il y a dix ans que j'avois pour ainſi dire fait ſerment de ne jamais me remarier; pendant tout ce tems-là il s'eſt préſenté des partis fort convenables ſans que mes réſolutions ayent été ébranlées: aujourd'hui je chancelle, & peut-être qu'avant un mois je ſerai dans l'obligation de fléchir ſous le joug, & de prendre un époux.

Quoique le Chevalier *de Beauval* m'eût prévenue ſur ce que Madame *de Genneval* venoit de me dire, je ne laiſſai pas que de paroître fort ſurpriſe; je ne m'attendois pas que ſon mariage fût ſi prochain. Je lis votre étonnement dans vos yeux, continua-t-elle; mais

mais afin que je ne vous paroisse pas ridicule, je veux vous aprendre sans détours la position où je me trouve; si vous jugez après cela que j'aye tort de prendre ce parti, je m'en tiens à votre décision. Quoique vous soyez beaucoup plus jeune que moi, & par conséquent que vous ayez moins d'expérience, j'ai reconnu depuis que j'ai l'honneur d'être liée avec vous, tant de solidité & d'esprit dans votre façon de penser, que je ne puis prendre de conseils dont je me trouve mieux que des vôtres. Vous cherchez à me séduire, repris-je en l'embrassant; mais ne vous y trompez pas Madame, malgré vos éloges je vous tiendrai rigueur. Je ne demande pas mieux, poursuivit Madame *de Genneval*; afin même que vous ayez droit de l'exercer sans aucun ménagement, je vais vous faire entièrement mon histoire, je me souviens de vous l'avoir promise, & puisque l'occasion se rencontre si naturellement de vous la conter, je veux par cette preuve de con-

fiance vous montrer tout le cas que je fais de votre amitié.

« Je suis fille du Marquis *de Cognac*, qui étoit Colonel de Cavalerie. A douze ans je perdis ma Mère; je fus mise dans un Couvent jusqu'au retour de mon Père, qui étoit à l'Armée : un de mes Oncles qui m'avoit prise en amitié, vint au bout de six mois me retirer du Cloître, en m'aprenant que mon Père avoit été tué d'un coup de canon. J'en fus inconsolable : quoique je fusse fille unique, je me trouvai à la merci de parens encore moins riches que moi, c'est-à-dire en bon François, qui avoient à peine de quoi vivre : il se trouva tant de dettes à la mort de Mr. *de Cognac*, qu'elles absorbérent ce qui auroit dû me revenir naturellement. L'Oncle qui se vit dans l'obligation de se charger de moi, n'avoit que six cens livres de rentes, il avoit six enfans : vous concevez qu'avec si peu de bien & une famille si nombreuse, il n'étoit pas opulent.

Je passai trois ans dans les larmes

mes & dans les pleurs : non ſeulement mon Oncle & ma Tante me reprochoient à tout moment ma miſère, mais même il n'y avoit pas juſqu'à deux couſines avec leſquelles je vivois, qui ne me diſſent à cette triſte occaſion les choſes les plus dures & les plus fâcheuſes. Souvent leurs mauvaiſes leçons m'affligeoient à un point, qu'elles me mettoient au deſeſpoir. Je n'avois pas un moment de relâche dans cette cruelle maiſon, c'étoit à tour de rôle à qui me chagrineroit le plus.

Un jour que je déplorois la rigueur de ma ſituation au pié d'un Confeſſeur que je viſitois ſouvent, pour tâcher de trouver de la conſolation dans les exercîces de piété, un homme d'environ quarante ans qui me parut fort bien mis, que j'avois vu à côté de moi à l'Egliſe, avant que d'entrer dans le Confeſſional, me ſuivit lorſque j'en fus ſortie. Dès que je fus dans la rue, il m'aborda. Ne craignez rien Mademoiſelle, me dit-il en me ſaluant

avec beaucoup de politeſſe, remarquant que j'étois émue : le hazard m'a fait aprendre que vous avez de profonds chagrins, j'en ſuis touché, & je viens vous offrir de les faire ceſſer. Sans pénétrer Monſieur de quelle manière mes ſecrets ſont venus à votre connoiſſance, repris-je en baiſſant les yeux, je ne puis me diſpenſer de vous remercier de votre compaſſion & de vos offres généreuſes : malheureuſement pour moi, je ne puis en profiter. Ah! qui pourroit vous en empêcher, continua cet Inconnu? penſez-vous à ma phiſionomie que je ſois capable de vous tromper? Je vous crois un fort honnête homme, pourſuivis-je, mais née Demoiſelle, je ſuis faite pour ſouffrir mes malheurs ſans oſer ſonger à les faire finir. Et c'eſt à cauſe de cette raiſon même, repartit le Monſieur, que vous en êtes plus à plaindre, & que je m'intéreſſe encore plus à votre ſort ; tâchez, ſous prétexte de venir demain à la Meſſe, de vous trouver dans la cour des *Capucins*

à

à la même heure, une femme s'y trouvera de ma part, & vous conduira dans une maiſon où nous nous verrons, & où nous réſoudrons enſemble des moyens convenables pour vous arracher aux ſuplices que je ſai que vous ſouffrez tous les jours. Je voulus inſiſter ſur l'irrégularité d'une démarche ſi peu convenable à une fille de ma ſorte. C'eſt une erreur, ajouta l'Inconnu : j'ai entendu une partie de votre confeſſion ; vous avez proteſté au Prêtre qui vous écoutoit, que ſi votre état duroit encore huit jours, & qu'il ne trouvât pas le ſecret de le faire changer, vous vous abandonneriez à votre deſeſpoir, & vous laiſſeriez mourir. J'ai conjecturé par-là que vous aviez beſoin d'un ami qui fût en en état de vous tranquiliſer, le hazard vous le procure aujourd'hui. Croyez moi, ne laiſſez pas échapper une occaſion auſſi favorable. Je n'ai que demain à vous donner pour prendre votre dernière réſolution. Je pars dans deux jours à quatre heures du matin pour

Paris; si vous voulez que je vous y conduise, vous pouvez compter sur moi; lorsque vous y serez, le Ciel aura soin du reste: voilà mon dernier mot, ajouta l'Inconnu: je m'apperçois qu'on nous remarque, un plus long entretien deviendroit suspect; à demain dans la cour des *Capucins*; & si vous savez prendre votre parti, à jeudi pour *Paris*.

Après m'avoir dit ces mots, l'Inconnu se retira. A peine en m'en retournant y fis-je réflexion; je trouvois l'avanture si bisare, & si peu digne d'être méditée, qu'en rentrant à la maison je n'y pensois déjà plus.

Mais la manière dont je fus traitée deux heures après, changea bien la chose: pendant que j'avois été à l'Eglise, l'ainée de mes cousines avoit eu le malheur de casser un grand miroir, qui étoit le meuble le plus précieux de mon Oncle, en voulant tirer du linge d'une armoire qui étoit à côté: au desespoir, & ne sachant de quelle manière s'excuser & se mettre

mettre à l'abri de la colère de ſon Pè e, le plus brutal des hommes, ma méchante couſine courut toute en larmes trouver ſa ſœur, pour conférer avec elle des moyens d'éviter les coups auxquels elle s'attendoit au retour de ſon Père : celle-ci, encore plus méchante que ſon ainée, lui répondit que rien n'étoit plus aiſé que de ſe tirer de cet embarras ; qu'il ne s'agiſſoit que de nier avec intrépidité d'avoir caſſé la glace ; & que ſi mon Oncle vouloit trop la preſſer pour aprendre celle qui lui avoit cauſé ce dommage, elle n'avoit qu'à lui dire hardiment que c'étoit moi.

Ce coupable conſeil qui prouvoit ſi bien la noirceur d'ame de cette méchante parente, fut ſuivi à la lettre. Mon Oncle, ſans ſe donner la peine d'aprofondir la vérité de cette accuſation, monta dans une petite chambre où je travaillois, & ſans me faire la grace de m'aprendre du moins mon crime, me prit par les cheveux, & me maltraita comme la dernière des créatures : en me quitant, il me jura

qu'il ne s'en tiendroit pas-là, & que ſi je ne trouvois les moyens de réparer la perte que je lui occaſionnois, il me mettroit dans un état à n'avoir pas beſoin de faire uſage de miroirs le reſte de mes jours.

Je fus deſeſpérée d'un traitement ſi rigoureux ſans l'avoir mérité, & ſans en ſavoir même la cauſe. Mon prémier mouvement fut de me jetter par la fenêtre, & il n'eſt pas douteux que je ne l'euſſe fait, ſi je ne me fuſſe pas rapellé les offres qui m'avoient été faites le matin par l'Inconnu dont je viens de parler: elles décidérent pour lors: j'étois trop irritée pour faire aucune réflexion ſur la démarche que je méditois. Comme juſqu'au lendemain je n'eus que de nouveaux ſujets d'affliction, je perſévérai dans le projet de profiter de l'heureuſe occaſion qui s'offroit, pour m'affranchir une bonne fois de la dure tirannie ſous laquelle je vivois, & à laquelle je ne prévoyois pas qu'il y eût ſitôt fin.

Je fus exacte au rendez-vous. A peine fus-je entrée dans la cour des *Capucins*, qu'une femme d'une cinquantaine d'années vint m'aborder. Suivez-moi de loin, me dit-elle, sans s'arrêter: il falloit que l'on m'eût bien désignée, car elle n'hézita point à me reconnoître: je la laissai passer, & je ne la perdis pas de vue jusqu'à ce qu'elle fut sortie hors de la ville, où elle attendit que je l'eusse rejointe.

A trente pas de-là nous trouvâmes un carosse, dans lequel elle me fit monter: quelle que fût ma résolution, je commençai à trembler, la bonne femme s'en apperçut: ne craignez rien, me dit-elle, vous tombez entre les mains d'un homme trop bienfaisant pour que vous ayez à vous en plaindre; vous n'aurez pas vécu quatre jours avec lui, que vous bénirez votre destinée de l'avoir rencontré. Sans trop comprendre ce que cette bonne femme vouloit me dire, je me trouvai cependant rassurée: l'ayant encore remarqué, elle ajouta que je trouverois bien du

changement à la vie que j'allois mener; que je ferois heureufe à *Paris* comme une Princeffe, & que c'étoit un *Pérou* pour une jolie enfant comme moi, que le féjour heureux où je ferois conduite inceffamment.

Nous arrivâmes avec de femblables propos à une petite maifon de Païfan fituée à l'entrée d'un village où l'on me fit entrer. Je trouvai dans une chambre affez propre celui qui m'avoit parlé la veille; il me reçut avec bonté, & ordonna qu'on nous apportât d'abord à déjeuner. Quoique je duffe avoir des chofes plus férieufes à penfer, ce début me plut, je n'avois point mangé la veille, à caufe de tous les mauvais traitemens que j'avois effuyé; & comme le grand air dont j'étois privée depuis longtems avoit augmenté mon appétit, je trouvai ce repas délicieux, & je mangeai auffi bien que je l'aye jamais fait de ma vie.

Après le déjeuner, Mr. *de Mollechair* (c'étoit le nom de l'Inconnu

que

que j'apris à table) me convia de me promener avec lui au jardin: il paroiſſoit un homme ſi franc & ſi loyal, que je ne m'étois pas trouvée auſſi embarraſſée avec lui que j'aurois dû l'être: il me demanda, dès que je fus ſeule avec lui, ſi je me réjouïſſois d'aller à *Paris*: la queſtion m'étonna, je n'avois point encore fait de réflexions ſérieuſes ſur la démarche que je venois de faire: ce mot me la fit enviſager avec un trouble dont *Mollechair* s'apperçut. Eſt-ce que vous regrettez d'avoir ſuivi le conſeil que je ne vous ai donné que pour votre bien, me dit-il? Je crois que oui, continua-t-il, ſans me laiſſer le tems de répondre: il me ſemble que vous avez les larmes aux yeux: hé bien mon enfant, il n'y a point de mal, il ne faut pas vous chagriner, je vais vous renvoyer chez vous.

La queſtion m'avoit troublée, la menace me fit pâlir. Je compris tout d'un coup qu'en retournant à la maiſon, je rentrois dans l'enfer où j'avois tant ſouffert.

Cette idée l'emporta ſur toutes les autres conſidérations : dans cet eſprit je lui répondis que j'étois bien éloignée de me repentir du pas que je venois de hazarder, & que ſi la choſe étoit à refaire j'en uſerois tout comme j'avois déjà fait.

Mr. *de Mollechair* parut content de ma réponſe, & m'aſſura qu'avant peu je m'aplaudirois de l'heureux hazard qui m'avoit procuré ſa connoiſſance : il me demanda enſuite le nom de mes parens. Je lui dis celui de mon Oncle, & comme il ne m'en demanda pas davantage, je ne lui apris point celui de mon Père.

Le reſte de la journée ſe paſſa indifféremment; mon Patron en dormit une partie, & paſſa l'autre à lire. Pour moi, qui aimois fort la compagnie, & qui en avois été privée depuis longtems, je me promenai avec bien du plaiſir. L'air de liberté que je reſpirois, me paroiſſoit délicieux; & quand je penſois que je ne ſerois plus ni battue ni grondée, je reſſentois une

une joye secrette qui m'empêchoit de faire aucune réflexion rélative à la rigueur de mon sort, & à la démarche hardie que je hazardois si follement. Le lendemain, à quatre heures du matin, une espèce de voiture à l'Allemande, dans laquelle il tenoit quatre personnes, se trouva à la porte de la petite maison avec quatre chevaux de poste : Mr. *de Mollechair* me fit asseoir dans le fond à ses côtés, & sur le devant se mirent cette femme qui m'étoit venue trouver aux *Capucins*, & une jeune personne environ de mon âge nommée *Babet*, fort jolie, mais qui me parut une petite païsane revétue. Deux hommes à cheval nous accompagnoient, il ne voyageoit jamais autrement, c'étoient des domestiques de Mr. *de Mollechair*.

Nous arrivâmes à *Paris* le sixième jour, sans qu'il se passât rien dans la route qui mérite d'être rapporté, sinon que la petite personne pleura beaucoup. Je compris qu'elle regrettoit d'avoir quité son village, mais ce n'étoit pas

tout-à-fait de quoi il étoit queſtion: elle avoit cru ſuivre le fils d'un Fermier qu'elle aimoit, & comme il ne s'offroit point à ſes yeux, elle ſoupçonnoit qu'elle étoit tombée dans un piège, & elle avoit raiſon, comme je le rapporterai autre part.

L'appartement dans lequel on nous plaça lorſque nous fumes arrivées à *Paris*, donnoit ſur le *Palais Royal:* il étoit meublé richement, le mien étoit le plus joli du monde, & me plut beaucoup: mais ce qui acheva de me charmer, fut que le lendemain on me prit meſure de corps & d'habits: en trois jours je fus miſe dans le dernier goût. Juſques-là je l'avois été ſimplement, & de tout tems j'avois fort ambitionné la parure. Je n'avois pas encore pour ainſi dire fait attention à ma perſonne, j'avois été trop malheureuſe pour avoir de la vanité; mais je ne me fus pas plutôt conſidérée devant la grande glace dont mon appartement étoit rempli, que j'eus bonne opinion de moi,

moi, & qu'il me ſembla que je valois la peine qu'on y penſât.

Dès le même jour (c'étoit un vendredi) Mr. *de Mollechair* nous mena à l'Opéra *Babet* & moi : cette fille étoit auſſi fort bien miſe ; mais on démêloit fort bien que ſes ajuſtemens n'étoient pas de ſa compétence : elle avoit l'air ſi neuf & ſi embarraſſé, que je ne pouvois m'empêcher d'en ſourire. Dès que notre Patron nous eut placées dans une loge, il ſe retira, après nous avoit recommandé de ne point répondre à tout ce qu'on pourroit nous dire, juſqu'à ce qu'il nous eut inſtruit; enſuite de cet avis il fit refermer la loge ſur nous, & s'éloigna.

Je me trouvai dans de ſi grands raviſſemens lorſque la toile ſe leva, qu'il me ſeroit bien difficile de vous rapporter tout ce qui me frappa: l'Orqueſtre, les Décorations, les Actrices, le coup-d'œil du ſpectacle qui étoit ce jour-là brillant, tout cela m'enchanta, & me ravit d'admiration. Cependant, lorſque je fus un peu revenue de mon

mon prémier enthousiasme, je fis un peu plus d'attention à ce qui se passoit à côté, ou pour mieux dire derrière nous : j'entendis qu'on me trouvoit jolie, & on le disoit tout haut: elle est grande & bien faite, disoit l'un: voilà la plus belle peau du monde, & un minois fait pour l'amour, disoit l'autre: un troisième en disoit à peu près autant de *Babet* ; un quatrième, qui me parut fort jeune, c'est-à dire étourdi, passa entièrement la tête dans notre loge, & après nous avoir examiné si hardiment que nous en rougîmes toutes deux, il demanda si haut que nous l'entendîmes, qui nous étions, & qu'il falloit que nous ne fussions point connues, puisqu'il ne se remettoit point de nous avoir vues nulle part.

Après ceux-ci il en revint d'autres; à peu près mêmes façons, mêmes discours, pendant tout l Opéra; plus de trente hommes successivement vinrent nous reconnoître: jusques-là personne n'avoit tenté de nous parler: un vieux

Seigneur

Seigneur décoré d'un Ordre que je ne connoiſſois pas encore dans ce tems-là, ſe fit ouvrit notre loge & ſe plaça derrière nous: il étoit accompagné d'un Officier d'environ quarante ans, qui m'examina avec beaucoup d'attention.

Ce vieux Seigneur, après avoir tiré ſa lorgnette & nous avoir longtems conſidérées, voulut lier converſation avec nous. L'ordre que nous avions reçu de garder le ſilence, fut exécuté à la lettre. L'antique Courtiſan commençoit à s'impatienter & à trouver fort mauvais notre procédé ridicule, lorſque Mr. *de Mollechair* ſurvint à propos pour nous tirer de cet embarras: il lui demanda avec un ton de familiarité qui me fit penſer qu'ils étoient fort liés. Ces belles *Chartreuſes*, c'eſt ainſi qu'il nous nomma, lui étoient connues. Je ne ſai ce que le Patron lui dit à l'oreille, mais la réponſe qu'on lui fit, fut de nous amener ſouper où il ſavoit, & qu'après un quart-d'heure d'entretien on verroit de quoi il ſeroit queſtion.

J'in-

J'interrompis Madame *de Genneval* dans cet endroit, pour lui demander comment il étoit possible qu'après la rencontre de *Mollechair*, & sa conduite à son égard, elle n'eût pas soupçonné le péril qu'elle couroit; car quoique très peu expérimentée sur pareille matière, je pense, lui dis-je, par tout ce que vous venez de me rapporter, que vous n'étiez pas tombée en fort bonne compagnie. Jusqu'au moment que le vieux Duc parla de souper, poursuivit Madame *de Genneval*, rien ne m'étoit venu dans l'esprit qui pût m'allarmer. Comme Mr. *de Mollechair* avoit vécu depuis que j'étois chez lui dans une grande réserve avec moi, je le regardois comme un homme bienfaisant, qui ayant su que j'étois malheureuse, s'étoit fait un mérite de me sauver de mon desespoir. Loin de tirer aucune fâcheuse conséquence de toutes les attentions qu'il avoit eu jusques-là pour moi, en me faisant faire des habits, & en me donnant tout ce qui m'étoit nécessaire, je me confir-

firmai dans ma prémière opinion, penſant que n'ayant peut-être point d'enfans, qu'étant riche, & m'ayant trouvé à ſon gré, ſon deſſein étoit de m'adopter, ou de prendre ſoin de moi comme ſi je lui euſſe appartenu.

Ce propos que j'entendis, continua Madame *de Genneval*, me fit de la peine, & me donna à penſer. Le Monſieur qui étoit entré avec le vieux Seigneur dans notre loge, ne m'avoit pas perdu de vue depuis qu'il étoit entré, il s'apperçut de mon embarras, & profitant du tems que *Mollechair* occupoit le Duc, auquel il contoit ſans doute mon hiſtoire & celle de *Babet*, il me demanda à l'oreille qui j'étois, & s'il y avoit longtems que j'étois chez *Mollechair*. L'inquiétude où j'étois tombée depuis qu'il avoit été queſtion d'un ſouper m'enhardit, quoique je ne conçuſſe pas trop la nature de mon trouble. Avant que de répondre à votre queſtion, Monſieur, repris-je avec une

une voix tremblante, voudriez-vous bien me faire la grace de m'aprendre qui eſt Mr. *de Mollechair?* je ne le connois que depuis fort peu de jours. Volontiers, reprit l'Inconnu, je juge par votre demande que vous êtes nouvellement arrivée à *Paris*, & que vous méritez qu'on s'intéreſſe pour vous: *Mollechair* eſt un vieux ſcélérat que tout le monde aime, parce qu'il eſt néceſſaire à tout le monde, mais que perſonne n'eſtime: m'entendez-vous à préſent, continua ce galant-homme? Pas tout-à-fait Monſieur, repris-je avec intérêt, pourſuivez de grace, je ne puis m'empêcher de trembler. Eh bien, celui dont il eſt queſtion, ajouta l'Inconnu, fait des avances à de jolies perſonnes comme vous, & lorſqu'il rencontre des gens opulens qui les trouvent à leur gré, il les troque pour quelques centaines de louis quand elles en valent la peine, & par ce petit métier il a trouvé le ſecret de ſe faire une vingtaine de mille livres de rentes,

les

lesquels avec ce caſuel le mettent en état de mener la vie la plus heureuſe qu'on puiſſe imaginer.

Ah Monſieur ! interrompis-je ſans lui donner le tems d'en dire davantage, ayez pitié de mon innocence & de ma jeuneſſe ; je ſuis une fille de condition qui... Cela ſuffit, reprit cet honnête-homme, tâchez demain à ſept heures du matin de vous trouver au *Palais Royal*, où nous raiſonnerons de vos affaires plus à notre aiſe. Cela ne ſe peut pour le préſent, vous en devinez la raiſon, continua-t-il : ce que je vous recommande préciſément, c'eſt de vous donner bien de garde d'aller ſouper chez le Duc *de Magnedan* : vous êtes perdue ſi vous ne trouvez pas moyen de vous en diſpenſer, tâchez d'imaginer un prétexte : le péril eſt certain, c'eſt à vous d'y penſer.

Il ne m'en dit pas davantage, il avoit remarqué que *Mollechair* commençoit à l'obſerver. Pour ne point lui donner lieu de rien ſoupçonner, il changea adroite-

ment d'entretien, il me parla du ſpectacle, en ſe partageant alors également entre *Babet* & moi, & par cette conduite il le tranquiliſa.

Cependant j'avois trop à cœur le ſage conſeil qu'il venoit de me donner, pour ne pas dès le moment le mettre en uſage : je me levai, puis je me raſſis, & fis enfin tout ce qu'il faut pour laiſſer entrevoir que je ne me portois pas bien. *Mollechair*, qui s'en apperçut, me demanda la cauſe de mes inquiétudes. Je lui répondis que je me trouvois mal, que je ſentois un friſſon comme ſi la fièvre vouloit me prendre, & que je le priois de me faire ramener au logis, pour me mettre dans mon lit après lequel je ſoupirois ardemment. Je jouai ſi bien mon rôle, qu'il donna dans le panneau : il s'excuſa envers le Duc, de ce qu'il ne pouvoit lui tenir parole ; mais comme ce vieux Seigneur ne m'avoit pas plus particulièrement choiſie que *Babet* pour la partie qu'il avoit propoſée, il fut arrêté que

que mon indiſpoſition n'empêcheroit rien, & qu'on en feroit une ſeconde lorſque je me porterois mieux.

Mollechair me remit à ſes gens, & reſta à l'Opéra. A peine me trouvai-je ſeule, que je m'abandonnai aux réflexions les plus deſagréables, je ſentis alors toute l'imprudence de ma conduite, & ce fut avec tant d'excès que je paſſai la nuit à pleurer.

A peine l'heure qui m'avoit été indiquée fut-elle frapée, que je me rendis à l'aſſignation. L'Inconnu m'avoit déjà prévenue : ſortez par la grande porte, me dit-il en paſſant à côté de moi : jettez-vous dans le prémier fiacre, un moment après je vous y joindrai.

Je conçus que le jardin étant trop près de la maiſon où je demeurois, il ne vouloit pas me mettre en risque d'être reconnue. Je fis ce qu'il venoit de me dire, & à peine fus-je dans la voiture, qu'il en ouvrit la portière & y monta.

Le cocher eut ordre de nous mener au *Luxembourg* : là il me fit

queſtions ſur queſtions, j'y répondis avec autant de ſincérité que de confiance. Il fut d'une ſurpriſe extrême lorsqu'il aprit que j'étois la fille du Marquis *de Cognac*; non ſeulement il l'avoit beaucoup connu, mais il m'aſſura qu'il avoit été lié d'une tendre amitié avec lui, & qu'il avoit été queſtion plus d'une fois de moi.

Cependant comme il vouloit être parfaitement ſûr de ſon fait, avant que de me laiſſer entrevoir ſes vues & ce qu'il étoit, il me dit qu'en attendant qu'il pût me revoir une ſeconde fois, pour me donner des nouvelles poſitives ſur mon ſort, il alloit me conduire dans une Communauté où il étoit connu, & où il me préſenteroit ſous le nom de ſa parente, afin qu'on ne fît aucune difficulté de me recevoir.

Je lui marquai combien j'étois ſenſible à ſon procédé ſage & généreux: j'en étois effectivement ſi touchée, que ma reconnoiſſance s'expliqua par mes larmes: j'entrevis qu'il ſe plut à ces témoignages d'une ſatisfaction parfaite, qui ſem-

sembloit lui prouver que je ne lui en avois point imposé, & que la vertu m'étoit véritablement en recommandation.

Dès le même moment il me conduisit dans le Couvent dont il m'avoit parlé. Je fus reçue avec beaucoup de bonté. Je jugeai par les égards qu'on avoit pour celui qui m'y présentoit, qu'il devoit être un homme de considération, ce qui acheva de me prévenir entièrement en sa faveur.

Le lendemain au matin, on me remit une malle à mon adresse, avec la clé : je la trouvai remplie de linge & de toutes les choses nécessaires à mon usage : elle étoit accompagnée d'une lettre, par laquelle il me mandoit, que pour ne donner aucun soupçon à mon égard, il m'envoyoit tous ces effets comme m'appartenant, afin que j'eusse mes besoins, en me recommandant d'être circonspecte dans mes discours, de m'en tenir à ce qu'il m'avoit dit lorsqu'on me feroit des questions, & enfin de ne donner aucune prise à la cu-

riosité, qui n'est que trop ordinaire dans les Couvens.

J'observai à la lettre tous les conseils qu'il m'avoit donnés, je fus trois semaines entières sans entendre parler de ce bienfaiteur généreux. Je commençois à devenir inquiète d'un si long silence de sa part, lorsqu'il me fit demander au parloir. Là pour la prémière fois il s'expliqua, il m'aprit naturellement qu'il avoit pris du goût pour moi à ma prémière vue, mais que me voyant entre les mains d'un homme dont les liaisons avec une femme la perdoit de réputation, il ne m'avoit d'abord parlé qu'avec une sorte de répugnance : qu'ayant jugé cependant par l'air d'embarras que j'avois montré lorsque le Duc *de Magnedan* avoit parlé d'une partie, qu'elle ne me plaîsoit pas, il avoit pris une sorte d'intérêt en moi; que la manière dont je m'étois expliquée avoit fait le reste; mais que ne voulant rien risquer dans une avanture où les plus fins sont souvent trompés, il avoit

pris

pris la poste le lendemain du jour qu'il m'avoit mise au Couvent, pour vérifier par lui-même si je ne lui en avois point imposé ; qu'il s'étoit instruit lui-même de tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'au moment que je m'étois enfuie de chez mon Oncle, qui malgré la colère où il étoit contre moi avoit rendu justice à ma sagesse; qu'enfin, satisfait on ne le peut davantage de m'avoir trouvée telle qu'il le desiroit, il venoit m'offrir sa fortune telle qu'elle étoit, en ajoutant qu'il s'apelloit Mr. *de Genneval* ; qu'il étoit Brigadier des Armées du Roi, qu'il jouïssoit de douze mille livres de rentes sans les bienfaits du Roi, & que si le parti me convenoit, je serois sa femme dans quinze jours, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour me rendre aussi heureuse que je le méritois.

Je trouvai tant de noblesse & de franchise dans ce procédé, que je n'hésitai pas sur ma réponse. Mr. *de Genneval* me parut fort satisfait

de la candeur avec laquelle j'acceptai ſes propoſitions. Pour ne point traîner ce récit en longueur, il me tint exactement parole en tout, & avant le tems dont il m'avoit parlé le mariage fut célébré.

Jamais femme n'a été plus heureuſe que je le fus avec ce reſpectable époux. Si j'avois eu des enfans il n'auroit rien manqué à mon bonheur; mais quelque envie qu'il eut de m'aſſurer ſon bien, il n'en fut pas le maître; je me trouvai à peine dequoi ſoutenir ſon nom après ſa mort, encore mes repriſes me furent-elles longtems diſputées; ſans des amis qui s'intéreſſérent vivement pour moi, je me ſerois trouvée avec la ſeule penſion que le Roi voulut bien m'accorder comme veuve de Maréchal de Camp; mais ils ſe donnérent tant de ſoins, que je gagnai mon procès, & par-là je me vis jouïſſant de ſix mille livres de rentes, avec lesquelles j'aurois vécu agréablement, ſi j'avois reſſemblé à beaucoup d'autres femmes, qui n'aiment pas aſſez la mémoire de leurs maris pour en uſer com-

comme je l'ai fait depuis que j'ai eu le malheur de perdre le mien.

Mr. *de Genneval* avoit laiſſé vingt mille écus de dettes: trop reconnoiſſante pour n'y pas faire honneur, j'aſſemblai tous les créanciers, & leur abandonnai la moitié de mon revenu. Vous concevez bien Mademoiſelle qu'une auſſi forte ſouſtraction de ma jouïſſance, m'a fort reſſerrée. Je vous avouerai même que ſans le ſecours de mes amis je me ſerois ſouvent trouvée dans de cruels embarras. Pénétrée de me voir hors d'état de ſatisfaire à des obligations ſi légitimement dues, j'ai penſé malgré les prémières réſolutions que j'avois priſes de ne jamais ſonger à un ſecond mariage, que s'il s'offroit une occaſion honorable avec laquelle je puſſe ſortir honnêtement de la fâcheuſe ſituation où je me trouvois, je ne devois pas héſiter. Je m'étois d'abord follement imaginée que Mr. *de Scherling* étoit mon fait, & je vous avouerai avec la même franchiſe dont je viens de vous parler, que j'ai tenté de le

mettre dans le cas de me parler; mais revenue bientôt de cette idée par la connoiſſance de ſa paſſion pour vous, je me ſuis tournée du côté de Mr. *de Villefarel*, dont la femme vient de mourir comme vous le ſavez: mes attentions pour lui dans cette occaſion ont réuſſi: quoique je ne ſois plus jeune, il a bien voulu me voir avec des yeux prévenus: que vous dirai-je de plus? il eſt devenu tout de bon amoureux: il a trente mille livres de rentes, il me l'a fait ſentir. Je n'ai point ſinaſſé avec lui, je lui ai conté toutes mes affaires, & lui ai marqué le regret que j'ai de n'avoir point ſatisfait à des dettes légitimes. Il a répondu à ma confiance avec la même ſincérité: nos arrangemens ſont faits, il m'épouſe avec mes droits, & veut bien s'engager à me liquider. Je ne l'aimerai jamais avec la tendreſſe que j'ai eue pour mon mari; quand la prémière jeuneſſe eſt paſſée, on a le cœur moins tendre; mais ſi l'eſtime la plus parfaite peut tenir lieu d'un ſentiment plus vif, il n'aura

n'aura pas à se plaindre de moi; & s'il ressent tout ce qu'il dit en ma faveur, nous serons infailliblement heureux.

Je trouvai tant de nouveaux sujets de me prévenir de plus en plus pour Madame *de Genneval* à l'occasion de son histoire, qu'elle me devint plus chère qu'elle ne me l'avoit été : je la priai très fort qu'il ne fût jamais question de ce qu'elle me devoit, me trouvant trop heureuse de m'être vue en état de l'obliger. Ce discours m'attira de nouvelles marques d'amitié de sa part, mais ne l'engagea point à recevoir la galanterie que je voulois absolument lui faire. Cependant, à force d'instances, il fut convenu que si son mariage manquoit, il n'en seroit jamais question; mais que s'il avoit lieu, nous ferions une banque de l'argent qu'elle me devoit, dont la destination seroit pour le jeu, sur lequel, en cas qu'il nous fût favorable, elle prendroit une moitié, bien entendu que je toucherois l'autre, comme m'appartenant par toutes sortes de raisons.

Je ſavois ſon foible pour les jeux de hazard : j'uſai de ce détour pour la déterminer, & il me réuſſit le plus heureuſement du monde.

Après avoir badiné quelques momens ſur ce ſujet, & avoir anticipé l'emploi des ſommes prétendues que nous devions gagner, l'entretien tomba ſur les confidences qu elle avoit à me faire, rélatives à ma perſonne : elle m'avoua qu'un Inconnu étoit venu la trouver il y avoit deux jours, qui lui avoit propoſé de la part d'un homme de qualité cinquante mille francs, ſi elle pouvoit parvenir à me déterminer à l'épouſer. Et qu'avez-vous répondu, repris-je étonnée d'une démarche auſſi ſingulière? Que je ne m'engagerois point dans cette affaire, reprit Madame *de Genneval*, que je ne connuſſe l'anonime qu on me cachoit. Comme le porteur de ces paroles, continua mon Amie, n'avoit pas ordre de s'avancer davantage, il s'eſt retiré, en me promettant de venir me revoir dans deux jours. Je l'attends demain, dans la réſolution

tion d'aprendre qui eſt cet Amant généreux. L'épithète eſt un peu hazardée, interrompis-je en ſouriant; dites-lui qu'il conſigne la ſomme, je gage que vous n'en entendrez plus parler. Combien de gens dans ce goût qui promettent ce qu'ils n'ont pas, afin de ſe mettre en état d'avoir ! Ce qu'il y a de certain, me diſoit ſouvent feue ma Mère à ce ſujet, c'eſt que lorsqu'ils ſont aſſez honnêtes-gens pour ne pas manquer à leur parole, à coup ſûr ils ne la tiennent jamais à leurs dépens.

Attendez à moraliſer Mademoiſelle, reprit Madame *de Genneval*, que je me ſois aquitée de toutes les commiſſions dont je ſuis chargée pour vous. Le Prince de *Tirliban* eſt venu me voir ce matin. Avant que de vous rendre compte de cette viſite, je dois vous en faire le portrait. Il a trente ans ou environ, eſt louche, boiteux, bêgue & pauvre; mais hors cela, c'eſt le meilleur homme du monde: il ſait ſur le bout de ſon doigt tous les Vaudevilles qui ont été

faits & chantés du tems du feu règne : il a toujours en main cent petites gentilleſſes plus agréables les unes que les autres; il contrefait par exemple l'aveugle à merveille... Cela ne doit pas lui être difficile, interrompis-je en ne pouvant m'empêcher de rire, avec la diſpoſition qu'il a de le devenir. Si nous devons l'en croire, pourſuivit mon Amie, il en eſt bien éloigné. Il m'a aſſuré qu'il lit une affiche du jardin de l'Infante placée au bout du *Pont-neuf*, il eſt vrai que c'eſt par le moyen d'une lunette qu'il a fait lui-même à ce qu'il dit, & qu'il aſſure être la meilleure de toutes celles qui ſe ſont faites depuis deux ſiècles ſur le *Quai des morfondus*.

Mais laiſſez-moi, s'il vous plaît, achever, continua Madame *de Genneval*; le Prince *de Tirliban* découpe avec beaucoup d'adreſſe & de propreté, avec des cizeaux de tailleur : ſi vous ne les connoiſſez pas, ſachez qu'ils ont au moins un demi pié de longueur, & pèſent environ une livre. Il a trouvé le ſecret de chanter faux toutes

tes les notes du plus bel air de *Lully*. Il bâille ſi naturellement, que s'il ſe trouvoit avec trente perſonnes, il n'y en auroit pas une d'elles qui pût s'empêcher d'en faire autant. Il contrefait les ſiflets de Chaudroniers à vous étonner. Je ne finirois jamais, dit-elle, ſi je vous rapportois toutes les jolies choſes que ce Prince ſait faire. Pour abréger, j'ajouterai ſeulement qu'il contrefait ſi parfaitement le cri de tous les Animaux, qu'il n'y a perſonne qui ne le croye alors ce qu'il feint de paroître.

Après que le Prince de *Tirliban* a eu fait montre de ces talens divers, il m'a dit que depuis un mois l'idée lui étoit venue de ſe marier; qu'ayant entendu dire que vous étiez belle, ſage & riche, il avoit formé le projet de vous faire Princeſſe; qu'il avoit envoyé l'Abbé *Flutelli* ſon Ecuyer à votre Couvent, pour vous en faire la propoſition de ſa part; mais que n'ayant pu vous voir, & ayant apris que je ſuis de vos amies, il avoit cru me devoir

voir une politeſſe en cette faveur : il m'a promis, en cas que je parvinſſe à vous perſuader, de me mener à *Tirliban*, qui eſt un vieux château auſſi ancien, dit-il, que *Rome*, dans lequel il revient des eſprits en plein jour, choſe auſſi curieuſe que divertiſſante à voir. Sur ce que je lui ai répondu que je ne croyois pas que vous fuſſiez dans l'intention de vous marier n'importe a-t-il répondu, propoſez-moi toujours ; l'appas d'être Princeſſe de *Tirliban* ſuffira peut-être pour la décider.

J'allois répondre en plaiſantant à des propos auſſi bouffons, lorſque Meſſieurs *de Saint Preuil* entrérent : ils parurent ravis de trouver Madame *de Genneval*, & lui firent beaucoup de politeſſes : après les prémiers complimens, ils nous aprirent qu'ils ſortoient de l'Opéra, il s'y eſt paſſé une avanture raviſſante, s'écria *Saint Clair*. Le Marquis *de Beaufilet* eſt, comme vous le ſavez, un grand flandrin, qui paſſe ſa vie à dire des fadeurs ; mais comme il eſt fort riche, & qu'il

qu'il en uſe bien avec certaines Demoiſelles que le bel uſage apelle du monde, elles font grace à ſes nigauderies, en faveur de ſa bourſe. Ces jours paſſés la belle *Nidaliſe* lui donna dans les yeux: cette fille eſt toujours miſe du grand ton, va au ſpectacle régulièrement les beaux jours, donne à manger avec la dernière délicateſſe, & vit en un mot à la grandeur: ſa conduite eſt ſi décente, que tout le monde l'eſtime; juſqu'à nos Ducheſſes même qui la rencontrent tous les jours, daignent la ſaluer avec amitié, & lui ſourient de leurs loges. Cette Demoiſellle n'a jamais vécu qu'avec de grands Seigneurs, & comme juſqu'ici nul ne s'eſt plaint de ſa fidélité & de ſa conduite, elle s'eſt toujours trouvée très bien en Amans. Celui du jour eſt le Duc *de Mêlecœur*, il la ſoutient du plus grand air. La connoiſſance s'eſt faite par une écuelle d'or remplie de louis, & des boucles d'oreilles de ſix mille francs; mais cela n'eſt pas de mon
hiſtoi-

hiſtoire, je reviens au grand flandrin de *Beaufilet.*

Ne ſachant de quelle manière débuter avec la belle *Nidaliſe*, il lui a écrit aujourd'hui celle-ci, a remis la lettre toute cachetée à Mr. *de Mêlecœur*, qui la rendit publique. A peine *Beaufilet* eſt-il entré à l'Opéra qu'on l'a ſalué. *Vous êtes plus belle qae les Fées*, c'étoit le commencement de ſa lettre. Surpris que ſon ſecret eût déjà tranſpiré, il s'eſt adreſſé à un de ſes meilleurs amis, pour ſavoir la vérité de cette avanture. Piqué au vif du procédé de *Nidaliſe*, il a été la trouver dans ſa loge. Aprenez petite fille, lui a-t-il dit, que lorſqu'un homme comme *moi* veut bien écrire à une créature comme *vous*, elle doit s'en trouver honorée, & ne pas le tourner en ridicule. La Maîtreſſe du Duc *de Mêlecœur*, au-lieu de s'intimider de cette impertinence, lui a répondu : & vous, aprenez mon grand Monſieur, que quand on eſt auſſi ſot que vous l'êtes, on ne doit ni écri-

écrire, ni fatiguer aucune femme de fa figure : il n'y en a pas une à *Paris* qui ne foit excédée de vos fades douceurs ; & fi elles m'en croyoient toutes, elles préfenteroient une bonne requête, pour qu'on vous obligeât d'aller en *Hollande* ou en *Suiffe* aprendre les belles manières, car vous en avez grand befoin. *Beaufilet* écrafé par une réponfe auffi meurtrière, s'eft trouvé tellement confondu, qu'il n'a pas eu la force de repliquer : il a été fort heureux que Mademoifelle *la Maure*, cette divine Actrice, foit furvenue pour lui donner le tems de fe retirer ; car il n'eft pas douteux qu'il n'eût eu bien d'autres couleuvres à avaler.

Cette hiftoire nous amufa beaucoup. Madame *de Genneval*, qui ne tariffoit jamais lorfquil étoit queftion de pareils propos, nous conta à cette occafion, qu'étant un jour à l'Opéra de *Lyon* avec une de fes nièces, deux femmes fort bien mifes y étoient entrées un moment aprés elle ; qu'à peine s'étoient-elles

affifes,

affises, que la loge s'ouvrit encore pour y placer de nouvelles Dames. A peine l'une de ces dernières venues eut-elle jetté les yeux fur une de celles qui étoient entrées avant elle, que s'arrêtant tout court, elle dit àla loueufe de loges, qu'elle la plaçât ailleurs. Et fur ce que cette femme lui répondit que tout étoit plein, & qu'elle ne favoit où la mettre, la Dame lui dit: eh bien faites fortir ces perfonnes-là, auffi-bien ne leur convient-il pas de fe rencontrer avec des femmes de ma forte: fachez que ce font des C. Alte-là Madame, reprit affez haut une des femmes qui venoient d'être apoftrophées, vous en avez menti, je ne la fuis que de votre mari, qui eft un fort galant-homme; & vous, vous l'êtes d'un vilain Procureur, que tout le monde connoit pour un fripon.

Cette réponfe terrible foudroya la Dame qui avoit entamé la querelle: le rouge dont elle avoit le vifage couvert, fe trouva pâle à l'arrivée fubite de celui que la honte

te

te fit monter : elle fut un moment incertaine du parti qu'elle devoit prendre ; mais la loueuſe de loges, qui craignoit que ſon reſſentiment n'occaſionnât du tapage dans le parterre, l'entraîna pour la placer ailleurs. Nous ſûmes un moment après qu'elle s'étoit retirée furieuſe, & qu'elle avoit chanté pouille à ſon mari ſur ce qu'il ne vouloit pas la venger, comme elle l'exigeoit, *de cette créature-là.*

Votre conte eſt admirable, reprit Mr. *de Saint Preuil :* je connois les maſques, & la choſe eſt auſſi vraie que le fait que je vais vous rapporter, j'en ai été témoin occulaire. Etant un jour à la Meſſe de midi dans la grande Egliſe de *Bourdeaux*, il arriva une femme à quatre pas de l'endroit où j'étois, ſuivie de deux grands laquais, & précédée d'un troiſième qui portoit un tabouret de velours & le ſac. Il y avoit beaucoup de monde, à peine pouvoit-on ſe retourner. Un Officier, que je jugeai tel parce qu'il portoit la Croix *de Saint Louis*, avoit ſa chaiſe directement

à

à côté de la Dame dont je viens de parler; lorſqu'elle arriva, il ſe rangea autant qu'il lui fut poſſible pour ne pas l'incommoder. Malgré ſon attention cette femme inquiète fit tout ce qu'on fait quand on ſe ſent trop preſſée. Le Chevalier *de Saint Louis* tenta encore de la mettre plus à ſon aiſe, mais n'en pouvant venir à bout, il lui dit qu'il étoit au deſeſpoir de n'être pas maître de lui être moins incommode, mais qu'il étoit ſi ſerré lui-même qu'il ne pouvoit pas ſe remuer. La Dame, au-lieu de répondre convenablement à cette politeſſe, dit à une loueuſe de chaiſes qui ſe trouva près d'elle, que ne mettez-vous donc vos chaiſes à ſix francs, on ne ſeroit pas incommodé de tant de canailles, & nous nous en trouverions mieux vous & moi? L'Officier piqué d'un trait auſſi impertinent, lui dit aſſez haut pour être entendu de tous ceux qui l'environnoient, qu'il falloit qu'elle fût une C. ou la femme d'un fripon, pour tenir un pareil propos, & qu'en

qu'en ce cas elle étoit faite pour être écrasée par la canaille sans être assez hardie pour en murmurer.

Tout le monde aplaudit à la replique, mais ce qui fut plaisant, c'est que sans le savoir le Chevalier *de Saint Louis* se trouvoit vrai dans les deux points. Madame *de Bavarel* étoit galante, & son mari un homme d'affaires, dont la réputation ne valoit pas mieux que celle de sa femme. Le souper qu'on nous annonça servi, interrompit toutes ces petites historiettes. On me fit beaucoup de complimens sur mon cuisinier : en effet tous ses ragouts se trouvérent admirables, & nous mangeâmes de fort bon appétit.

Lorsque je fus me coucher, je raisonnai beaucoup avec *Julie* sur le nouvel état de vie que j'allois mener. Je me trouvois si heureuse de l'indépendance où j'allois vivre, que je n'aurois pas voulu me mettre dans le cas de la perdre, pour tous les avantages du monde. En effet étoit-il à

Paris

Paris une Fille de condition plus heureuſe que moi? Ma maiſon étoit bien meublée, j'avois beaucoup de vaiſſelle d'argent, de bijoux, plus de deux mille livres devant moi, quatre belles Terres, mes Plantations aux *Indes*, cent mille livres de rentes; n'aurois je pas été une folle de me donner un maître, tandis que je me trouvois ſouveraine, & n'ayant à répondre qu'à Dieu ſeul de mes actions?

Ma femme de chambre aplaudiſſoit à tout cela, mais je lui remarquai bientôt un air de contrainte dans ſes propos, & un fond de triſteſſe qui m'étonna. Je lui en demandai ſur le champ la raiſon, elle voulut éluder mes queſtions, mais les pleurs la trahirent: enfin j'apris le ſecret qu'elle me cachoit ſi ſoigneuſement. Comme je ne lui cachois rien, elle ſavoit que Mademoiſelle *de Kelvader* & la bonne *Zerzagan* alloient venir demeurer avec moi. Elle s'étoit figurée que mon amitié pour elle en diminueroit, & ſur ce faux préjugé

jugé elle se chagrinoit. Je lui dis qu'elle étoit une folle, que loin que ces nouvelles connoissances lui fissent tort, elle aprendroit le lendemain qu'elle leur auroit une sorte d'obligation, puisque sans elle je n'aurois peut-être pas songé sitôt à faire pour elle ce qui m'étoit passé par l'esprit. L'incertitude où je la mis par ce discours qui ne signifioit rien, lui fit penser à bien des choses sans toucher au but, & elle m'avoua deux jours après que je lui avois fait passer cette nuit-là sans dormir.

Dès que je fus habillée le lendemain, j'ordonnai à *Julie* de se préparer à m'accompagner, & en attendant qu'elle fût prête, je conférai avec mon Intendant de mes affaires: vous ne serez peut-être pas fâchée, Princesse, de voir l'arrangement qu'il y met. Pour ne point fatiguer Votre Altesse de trop long détails, quarante mille francs tous les ans me suffisoient pour ma table sur le pié de douze couverts. Pour l'entretien de mon carosse, de ma livrée, gages com-

pris, & enfin pour mes ajustemens, des vingt mille écus qui me restoient il me conseilloit d'en tirer dix mille francs pour mon jeu ou pour mes fantaisies, & les cinquante mille livres qui me revenoient toute dépense faite, de les mettre en dépôt chez un Notaire tous les ans, afin de les placer lorsqu'il se trouveroit des occasions favorables, comme de faire des aquisitions de bonnes Terres dans le Royaume, & des Maisons à *Paris*, en cas qu'il arrivât qu'il me restât de ce que je prenois sur mes révenus pour mes menus-plaisirs, ou qu'il se trouvât des revenans-bon sur la dépense de ma maison, ou que le jeu me traitât favorablement, le projet étoit d'en faire des emplois dans les Banques de *Londres*, de *Venise*, & ailleurs. A l'égard de mes Plantations, selon *Barbançon* je devois les vendre à mon aise, c'est-à-dire ce qu'elles valoient, parce que ne pouvant que m'en rapporter à des Facteurs, il étoit de ma prudence, pour ne point courir les risques des évènemens,

mens, de mettre le bien à portée de le régir moi-même, & de ne pas dépendre du caprice de la mer ou de la mauvaise-foi.

Barbançon me laissa un double de ces arrangemens, afin que je pusse les consulter ou les méditer moi-même; ensuite il me demanda la permission de se jetter à mes piés, ce qu'il fit avant que j'eusse le tems de lui répondre, tant cette prière me troubla. Je crus d'abord qu'il avoit quelque chose à se reprocher sur l'administration des biens qu'il avoit gérés, & qu'il vouloit m'en demander pardon; mais je perdis bientôt cette idée. Je me flate Mademoiselle, me dit-il lorsque je l'eus fait relever, que mes services vous seront aussi agréables qu'ils l'ont été à feu Mr. votre Père & à Madame votre Mère; mais il m'est impossible de vous les continuer, sans que vous m'accordiez une grace. Eh quelle est-elle, repris-je embarassée d'un pareil discours, & craignant beaucoup de perdre un homme qui m'étoit si utile? Parlez; si la chose est en

ma puiſſance, ne doutez pas que je ne me faſſe un plaiſir de vous obliger. Voici le fait, continua-t-il avec plus de confiance. Je ſuis devenu amoureux à la folie de Mademoiſelle *Julie*, & après m'être conſulté fort longtems, j'ai pris la réſolution de l'épouſer, ou de m'enfermer pour le reſte de mes jours dans un Couvent. Si vous voulez bien faire mon bonheur en l'engageant d'unir ſon ſort au mien, je m'engage à vous continuer mes ſervices juſqu'à la fin de mes jours. Voilà mon point de vue, dont rien n'eſt capable de m'écarter.

De l'humeur dont je connoiſſois mon Intendant, je concevois bien que ce ſeroit inutilement que je voudrois le guérir de cette manie. Je pris dans le moment mon parti; mais avant que de mettre la main à l'œuvre, je lui demandai s'il avoit laiſſé entrevoir ſes idées à *Julie*. Il m'aſſura qu'elle ne le devoit pas même ſoupçonner; que dans la crainte de mal débuter, il l'avoit toujours évitée, & qu'il ne lui parleroit jamais de ſes vues pour elle,

elle, que lorſqu'il ſeroit aſſuré de ſon conſentement.

Après avoir été ſatisfaite de ce côté, je voulus ſavoir l'état de ſa fortune. Il me répondit qu'il devroit jouïr alors de plus de vingt mille livres de rentes, feu ſon cher Maître l'ayant mis à même de faire de grands coups; mais qu'une banqueroute qu'on lui avoit faite, & la perte de trois Vaiſſeaux ſur leſquels étoient les deux tiers de ce qu'il avoit amaſſés, avoit dérangé totalement ſes affaires; que cependant depuis un an, les bienfaits dont il avoit été gratifié à la mort de Mr. *de Breville*, qui l'avoient mis en état de tenter à les racommoder, lui avoient porté bonheur; il avoit gagné à la Lotterie d'*Amſterdam* cent mille francs, & plus de cinquante mille à différentes où il avoit mis; qu'outre cela il pouvoit avoir pour la valeur de vingt mille francs de bons effets, & environ autant d'argent comptant; ce qui lui donnoit une certitude morale, que ſa fortune iroit toujours en augmentant.

Je lui demandai ſon âge, il m'aſſura qu'il n'avoit pas quarante ans, quoique les fatigues qu'il avoit eſſuyé & un travail aſſidu, fiſſent croire qu'il en eût davantage. Il ajouta qu'il étoit d'une fort bonne famille de *Melun*, qu'il avoit étudié en Droit pour être Avocat, & que ſon Père avoit toujours poſſédé des charges honorables dans différens Bailliages des villes circonvoiſines.

Satisfaite de ces enquêtes, je le congédiai, en lui promettant de ſonger à lui. Cela ne dérangeoit en rien mes projets pour *Julie*. Un moment après qu'il fut ſorti, elle parut, je la trouvai plus jolie qu'à ſon ordinaire, quoiqu'elle n'eût qu'une robe de rat de *St. Maur* à cauſe du deuil: cette couleur lui étoit avantageuſe. Elle étoit plus parée que de coutume, parce que devant aller avec moi, elle avoit été bien aiſe, diſoit-elle, de me faire honneur.

Je donnai ordre qu'on me menât chez *La Frenaye*, où j'achetai pluſieurs bijoux. Enſuite je fus chez mes

mes frères. Ils n'étoient pas encore ſortis : ils me ſurent un gré infini de ma viſite, quand je leur apris que je venois leur ſouhaiter la bonne année ; mais les petites marques d'amitié que je joignis à ce compliment, m'attirérent de leur part les careſſes les plus tendres. Je leur donnai à chacun une tabatière & une montre dans le riche, & du meilleur goût ; nous nous quitâmes fort ſatisfaits l'un de l'autre.

De chez mes frères, je fus à *Port-Royal* voir ma bonne amie *Kelvader* : comme elle ne m'attendoit pas, elle fut enchantée de mon ſouvenir. Après nous être fait mille amitiés, nous nous ſéparâmes ; j'avois encore bien des courſes à faire, & je voulois tout finir dans ce jour.

Lorſque nous fumes remontées en caroſſe, je dis à *Julie* d'aprendre à mon laquais l'adreſſe de ſa Mère : elle pâlit, ſe perſuadant ſans doute que cette viſite étoit rélative à ce que je lui avois dit la veille : je la traitai de folle, en lui reprochant ſon injuſtice, &

en l'aſſurant que j'étois dans l'intention de ne me ſéparer jamais d'elle, à moins qu'elle ne le voulût abſolument.

Ce diſcours lui rendit la tranquilité, & la remit: elle me baiſa les mains avec une affection qui m'attendrit. Sa Mère fut extraordinairement ſurpriſe de l'honneur que je lui faiſois: elle étoit revenue de la ſottiſe de ſes préventions: elle ſavoit qui j'étois, & ce que je pouvois: elle me reçut avec tout le reſpect que j'en pouvois attendre. Son mari, qu'elle avoit fait avertir ſur le champ, deſcendit, & me fit tant de complimens ſur ma beauté, ſur mes bontés généreuſes, & ſur le reſte, que j'en fus aſſez embaraſſée. Ma fortune, mon caroſſe à la porte, & mes gens dans leur antichambre, tout cela en impoſa à ces bonnes gens, & *Julie* en reſſentit les effets par l'accueil gracieux qu'on lui fit: il n'y eut pas juſqu'à ſes mauſſades de ſœurs, qui quoiqu'elles crevaſſent d'envie, n'affectaſſent avec elle le ton de la bonne ami-

amitié. *Julie* qui étoit bonne en fut attendrie, & ſans ſe donner la peine d'examiner ſi ces témoignages apparens d'amitié étoient ſincères ou non, elle tira ſa bourſe à mon inſu, & donna dix louis à chacune de celles qui l'avoient tant fait enrager, & qui la maudiſſoient peut-être dans le même moment.

Pendant qu'elle s'entretenoit avec ſes ſœurs, je fis mes conventions avec ſon Père & ſa Mère; je leur demandai s'ils vouloient me céder leurs droits ſur leur fille, ne jamais la reclamer, & me laiſſer la maîtreſſe de la marier à ma fantaiſie; qu'en cette conſidération je leur ferois préſent de mille écus, pourvu qu'ils renonçaſſent à tous leurs droits ſur elle, en s'en déſiſtant par acte devant Notaire. La propoſition étoit trop flateuſe pour des gens qui n'étoient pas riches. Je fus priſe au mot, ils me promirent qu'ils m'apporteroient le lendemain matin à mon lever le déſiſtement que je demandois; & je les aſſurai de mon côté, qu'en le recevant la ſomme que

je venois de promettre, leur ſeroit comptée ſur le champ par mon Intendant.

Tout cela ſe conclut ſans que *Julie*, qui étoit avec ſes ſœurs, en ſût mot. Je fus reconduite juſqu'à mon caroſſe par ſa famille. De-là je paſſai chez Madame *de Genneval*, où j'avois deſſein de diner.

Je ne vous nierai pas, *Princeſſe*, que *Beauval* ne fût entré dans ce projet, j'aime mieux de bonne-foi vous avouer la dette que de la diſſimuler. Je connois votre pénétration, j'aurois eu beau ſuppoſer en parlant du Chevalier, que le hazard l'amena chez Madame *de Genneval* pendant que j'y étois, vos lumières vous auroient fait deviner le miſtère. Je conviens donc que je pris le prétexte de ce diner-là, dans l'intention de courir le hazard de le voir. J'étois ſi contente de la ſoumiſſion de mon Amant, que je voulois du moins l'en récompenſer par un moyen qui devoit lui faire tant de plaiſir: d'ailleurs il m'avoit mandé la veille,

le, qu'il comptoit partir dans peu pour l'*Italie*; n'eût-il pas été cruel, de ne pas lui fournir du moins une occaſion de me faire ſes adieux ?

Madame *de Genneval* me ſut un gré infini de ma viſite imprévue, elle me dit à ce ſujet les choſes les plus flateuſes. *Julie* voulut ſe retirer dès que je fus entrée, je lui dis de reſter. Elle n'eſt plus à moi dans la qualité où vous l'avez vue, dis-je, à ma bonne Amie ... Je n'avois pu faire mieux pour elle du vivant de ma Mère, mais le pouvant aujourd'hui, je la garde pour me ſervir de compagnie. Elle eſt fille de famille, elle m'eſt fort attachée, je l'aime beaucoup, j'ai des vues pour ſa fortune, il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit auſſi heureuſe que je le deſire.

Mademoiſelle *de Severin*, qui ne s'attendoit pas à un changement auſſi flateur, en fut pénétrée, & me baiſa mille fois les mains avec la plus tendre affection. Madame *de Genneval*, toujours complaiſante

& polie, l'embraſſa, la fit aſſeoir, & aplaudit beaucoup à ma bonté, & à ce qu'elle nomma diſcernement; enfin ce ne fut plus du nom de *Julie* qu'elle fut apellée, je voulus qu'elle portât le ſien; & mes domeſtiques qui le virent peut-être avec envie, ſur-tout ma nouvelle femme de chambre dont j'aurai occaſion de parler plus d'une fois, ne la nommérent plus que du nom de Mademoiſelle *Severin.*

Il nous ſembla qu'en changeant d'état, cette fille aquit plus d'uſage & d'eſprit: nous le remarquâmes mon Amie & moi; tout ce que nous dit *Julie* fut à ſa place & bien penſé; pour les façons en conſervant tout le reſpect qu'elle me devoit, il n'entroit rien de bas qui pût faire ſoupçonner qu'elle n'étoit pas élevée pour les diſtinctions où je venois de l'élever.

Nous étions prêtes à nous mettre à table, & je commençois à croire que Madame *de Genneval* n'avoit pas ſongé à *Beauval*, ou qu'elle n'avoit oſé le faire avertir,

dans

dans la crainte de me desobliger. Lorsqu'on l'annonça, le rouge me monta au visage, *Julie* s'en apperçut, & me fit un sourire qui sembloit me dire, pourquoi vous troublez-vous à l'aproche d'un homme que vous ne haïssez pas? Madame *de Genneval*, sans faire semblant de s'être apperçue de mon embarras, me dit que le Chevalier étoit sans doute guidé par son bon génie, puisqu'il l'amenoit à point nommé dans le moment heureux où je me trouvois chez elle. Tout concourt, repris-je en prenant le ton badin, à lui être favorable; je lui conseille de mettre à l'avenir sa confiance dans les coups du hazard, je doute qu'il en soit mal servi. Il entra comme j'achevois ces paroles, la joie étoit répandue sur son visage. Je ne connois point d'état plus heureux dans la vie, me dit-il après m'avoir baisé la main, que celui de revoir un objet qu'on adore, quand on ne s'y attend pas, qu'on est sans espoir, & qu'on est à la veille de s'en sé-

parer pour longtems. Vous partez donc bientôt, lui dis-je, en ne pouvant m'empêcher de lui laisser entrevoir dans mes yeux l'intérêt que j'y prenois? Il ne tiendroit qu'à vous belle *de Saint Preuil*, reprit-il en s'aprochant de mon oreille, que je restasse à *Paris*: vous savez ce qu'il m'en a dû couter pour ce cruel voyage: que ne m'ordonnez-vous de n'y plus songer? vous me rendriez une vie que les rigueurs d'une séparation si cruelle, & de l'absence, vont sans doute abréger. Ce n'est pas-là ce que je vous demande, poursuivis-je en lui donnant un coup de mon éventail sur les doigts, c'est le jour de votre départ. Il y a bien de la cruauté à me faire envisager ce quart-d'heure, reprit-il tristement: eh bien inhumaine, puisque vous l'exigez, mes arrangemens sont faits pour partir dans trois jours. C'est bientôt, ajoutai-je en ne pouvant retenir un soupir; mais rejoignons Madame *de Genneval*, nous en parlerons dans un autre tems.

Un

Un moment après nous nous mîmes à table. Je comptois sur Mr. *de Villefarel*, me dit Madame *de Genneval*, il faut qu'il lui soit survenu quelqu'affaire. Un laquais dans ce moment entre avec une lettre de sa part, par laquelle il mandoit qu'il avoit reçu le matin des nouvelles de *Versailles*, qui lui aprenoient que le Roi lui avoit accordé la retraite qu'il avoit demandée, avec quatre mille francs de pension ; qu'il partoit sur le champ pour aller faire ses remercimens ; & que si Madame *de Genneval* étoit encore à table à trois heures, il comptoit qu'elle auroit la bonté de lui faire garder un morceau, devant se trouver chez elle au plus tard à cette heure-là.

Comme nous y touchions, nous ne l'attendîmes pas longtems ; à peine avoit-on desservi la soupe, qu'il parut. Ma foi Madame, s'écria-t-il en entrant sans m'avoir encore remarquée, rien n'empêche à présent que vous ne disposiez de moi ; puis me reconnoissant, ah ! c'est Mademoiselle *de Saint Preuil*, s'é-

s'écria-t-il en marquant une joie infinie de me revoir. Je t'en fais mon compliment Mr. *de Beauval*, je gagerois bien que tu préféres le plaisir que tu goûtes à présent à toutes les graces que la Cour pourroit te faire. Assurément mon cousin, reprit le Chevalier, & je gage à mon tour que vous n'en faites aucun doute. Madame *de Genneval* interrompit ces propos pour le faire mettre à table, & ordonna qu'on rapportât la soupe. Nous étions tous de la meilleure humeur du monde; Mr. *de Villefarel* qui étoit fort gai, & à qui la superiorité de son âge donnoit plus de liberté qu'à nous, dit mille plaisanteries agréables; & tant que le repas dura nous n'eûmes pas le tems de nous ennuyer.

Lorsque nous eûmes pris le caffé, insensiblement le sérieux prit la place du badinage. Mr. *de Villefarel* & Madame *de Genneval* s'assirent à côté l'un de l'autre. *Beauval*, qui n'attendoit que cette occasion pour me parler, la saisit avec vivacité. A l'égard de *Julie*, qui n'a-

n'avoit perſonne avec qui s'entretenir, en fille prudente elle prit un *Roman* qui traînoit ſur une table, & ſe mit à le lire à quelques pas de moi.

Enfin charmante *de Saint Preuil*, me dit le Chevalier lorſqu'il fut à côté de moi, je ſuis donc à la veille de me ſéparer pour longtems de vous. Vous l'avez ordonné, je vais obéir quoi qu'il puiſſe m'en couter. Mais ſe peut-il que vous ayez la cruauté de rendre malheureux un Amant qui vous adore, pour de vains ſcrupules dont il n'y a que vous ſeule qui ſoyez ſuſceptible? Quand vos Parens & vos Amis aprendroient que vous daignez recevoir quelquefois mes viſites, qu'en pourroient-ils prétendre? que je vous aime? Mais c'eſt une néceſſité que de vous aimer: qui ſera celui qui vous verra ſans concevoir l'amour que je reſſens, & ſans tâcher de parvenir au bonheur de vous plaîre? Où eſt le crime? Pourquoi même en deviendriez-vous reſponſable? N'êtes-vous pas votre maîtreſſe abſolue?

lue? Se peut-il, continua *Beauval* avec plus de chaleur, remarquant que je l'écoutois avec une ſorte d'intérêt, qu'ayant autant d'eſprit que je vous en connois, vous puiſſiez vous ſacrifier à de frivolles bienſéances dont on ſe moque aujourd'hui, & qui n'étoient en recommandation que du tems de *Cirus* & de *Clélie?* N'êtes-vous pas votre maîtreſſe, je le répète, indépendante & abſolue? Quand Mrs. vos Parens auroient de la mauvaiſe volonté, que pourroient ils faire pour la marquer? Rien n'eſt capable de troubler la liberté & l'indépendance dont vous jouïſſez; vous ſeule vous vous captivez, & tout cela pourquoi? Pour accabler un Amant tendre & ſoumis, qui ne connoit d'autre bien dans la vie que celui de vous voir, de vous aimer, & de n'être jamais ſéparé de vous.

Je conviens Monſieur, repris-je, de la ſolidité des choſes que vous venez de me dire, mais vous avez oublié le point le plus important: plus vous m'êtes cher, & plus

je

je dois être en garde contre moi-même : je ſuis dans le ſentiment que la plus grande preuve qu'une fille puiſſe donner de ſa vertu, c'eſt de s'en défier ſans ceſſe. Je vous aime trop pour ne pas vous craindre extrêmement : à votre retour je ſerai plus en garde que jamais, je vous en avertis, afin que vous ne vous en affligiez pas : outre *Julie* que j'ai choiſie pour être ſans ceſſe auprès de moi, vous trouverez deux amies qui m'aideront à me ſoutenir contre vos attaques : plus vous êtes ſoumis & reſpectueux, & plus je vous trouve redoutable. Jugez après de ſemblables aveux, ſi vous avez lieu de vous plaindre de ma tendreſſe, & ſi vous êtes aimé.

Quoi, repliqua le Chevalier avec un geſte attendri, vous voulez me perſuader que je vous ſuis cher, & vous vous armez contre moi de nouvelles rigueurs ? non ſeulement vous me laiſſez partir, mais après la fin de mon exil vous me faites entrevoir de nouvelles peines. Se défie-t-on cruelle ! de ce qu'on

aime au point que vous le faites ? Hélas ! quand finiront donc mes tourmens, puisque vous poussez l'inhumanité au point de ne me donner aucune espérance ? A quoi donc dois-je me résoudre ? A ne plus m'aimer si vous le pouvez, interrompis-je avec vivacité : croyez-moi Chevalier, vous prendrez le meilleur parti, j'ai pris le mien. Eh quel est-il donc, reprit vivement *Beauval* avec un air desespéré ? De vous aimer toute ma vie, continuai-je tendrement, mais de ne rien faire de plus pour vous. Je vous l'ai déjà dit bien des fois, quelle que soit ma tendresse, quelle que soit votre fidélité & votre amour, rien ne sera capable de me faire changer ; je suis dans la résolution de rester indépendante le reste de ma vie, si on peut l'être en aimant autant que je vous aime. Oui Chevalier, que vous soyez ingrat ou constant, je ne vous épouserai jamais.

Quoique cette assurance ne dût pas être nouvelle à *Beauval*, il en parut confondu. Il ne me reste

donc plus qu'à mourir, reprit-il triſtement, puiſqu'il ne me reſte aucune eſpérance? Si vous voulez me plaîre, pourſuivis-je en le regardant avec douceur, ſuprimez un langage qui m'effraye, & ne me préſentez jamais des images auſſi funeſtes que celles de votre fin. Conſervez-vous pour achever de me rendre heureuſe: je ne vous cache point que vous êtes néceſſaire à mon bonheur: ſi vous aviez une partie de la délicateſſe qui épure ma paſſion, vous concevriez à quel point vous êtes aimé, & au-lieu de vous deſeſpérer de mes prétendues rigueurs, vous conviendriez qu'en ne voulant point me donner à vous ſelon les maximes uſitées, j'aſſure à la fois votre félicité & la mienne: vous me verrez toujours tendre, paſſionnée pour vous; ayant toujours à deſirer, vous ſerez toujours aimable & paſſionné comme je vous ſouhaite, & vous me trouverez de votre côté telle que je dois l'être pour vous charmer toujours. Dites-moi je vous prie, lui dis-je en

en le tirant par ſon habit, me paroiſſant plongé dans une profonde rêverie, ſi l'amour offre des biens plus précieux que ceux dont je vous parle? non ſans doute: les plaiſirs qu'il procure ſont accompagnés de mille peines, au-lieu que lorſqu'on ſait les mépriſer, deux Amans jouïſſent de douceurs pures qui ne ſont jamais altérées par les amertumes ordinaires, compagnes inſéparables de ce que vous appellez le vrai bonheur de la vie, qui n'eſt, à le prendre dans l'exacte vérité, que le tombeau du ſentiment.

Vous me prêcheriez pendant cent ans cette morale, s'écria le Chevalier avec un air mutin qui me le rendit une fois plus aimable, que je ne pourrois jamais m'y accoutumer. Quoi! vous voulez, mortel que je ſuis, m'élever à la nature des Intelligences, me tranſformer en eſprit, & me ſéparer de mon individu. Non Mademoiſelle, je ſuis homme, & comme tel j'en ai l'inſtinct, ſi je n'en ai pas la raiſon; je vous aime de tou-

tes mes puiſſances, & tout vous aime en moi. Mon cœur, mes yeux, ma bouche, toute ma perſonne vous deſire; & quand un Ange du Ciel voudroit me perſuader qu'il faut que je m'en tienne à l'amour que vous me prêchez, je lui répondrois que je ne ſuis pas ce qu'il eſt; & que s'il étoit ce que je ſuis, il vous aimeroit avec tous les deſirs qui accompagnent néceſſairement un amour comme le mien: enfin je lui dirois... Laiſſons cet Ange, interrompis-je en ſouriant, & dans la crainte que dans le tranſport dont le Chevalier étoit animé, il ne lui tînt quelque propos qui bleſſât ſes chaſtes oreilles, répondez à ceci, lui dis-je. Penſez-vous que je vous aime avec moins de tendreſſe que vous ne m'aimez? Oui ſans doute, reprit mon Amant ſans héſiter. Eh bien, vous êtes un ingrat, lui répondis-je, car je ſuis au contraire très perſuadée que je vous ſuis plus attachée que vous ne me l'avez jamais été: la preuve que je vous en donnois aujourd'hui en venant vous chercher ici, mal-

malgré les ſcrupules que vous me connoiſſez, & l'aſſurance que je vous avois donnée que je ne vous verrois pas pendant tout le cours de mon deuil, auroient dû ſuffire pour vous le perſuader, &, ſi vous aviez été plus raiſonnable, à vous faire penſer qu'après avoir dégénéré en ce point de mes réſolutions, il n'étoit pas impoſſible que le ſcrupule ne pût encore ſe démentir ſur d'autres ; mais vous donnez tellement dans votre ſens, que toutes vos idées s'arrêtent, ce qui fait que vous devenez à la fois ingrat & injuſte.

Je ne ſai de quel ton je prononçai ces derniers mots, mais ils allarmérent mon Amant à un tel point, que ſes yeux ſe couvrirent de larmes. Hélas ! me dit-il, quand on eſt malheureux on ne ſait ce qu'on dit ni ce qu'on fait. Je tremble que dans mes plaintes il ne me ſoit échapé quelques termes qui vous ayant déplu. Raſſurez-vous mon pauvre Chevalier, repris-je, touché de l'état où je le voyois, & de ſa docilité : nous ne conteſtons

tons que parce que nous ne nous entendons point : vous croyez que je ne vous aime pas aſſez, tandis que je vous aime peut-être trop ; & je vous appelle ingrat, parce que je m'afflige de votre incrédulité : mais revenons à nous-mêmes, & ne nous faiſons point mal à propos des chagrins ; les circonſtances de la vie n'en fourniſſent que trop ; tenons-nous-en au point capital ; aimons-nous, & laiſſons à l'avenir à règler le reſte. Mais je pars, je vous quite divine *de Saint Preuil* ; ſentez, reprit le Chevalier en ſoupirant juſqu'au fond du cœur, à quels ennuis votre abſence va me livrer ; j'en frémis d'avance. Vous croyez donc, repliquai-je tendrement, que votre éloignement vous cauſera bien des peines ? Ah ! ſi je le crois, interrompit *Beauval* avec un air pénétré, j'en ſuis pleinement convaincu, puiſque la ſeule idée de me trouver dans d'autres climats que ceux où vous habitez, me cauſe un frémiſſement involontaire dont je ne ſuis pas le maître. Eh ! ſi vous ne partiez

pas, repris-je, vous feriez donc moins à plaindre? Sans doute adorable Maîtreſſe, ſans doute, pourſuivit vivement le Chevalier; peut-on être malheureux quand on eſt à portée de ce qu'on aime? Un rayon de joie qui ſe répandit ſur la phiſionomie du Chevalier en prononçant ces derniers mots, diſſipa la triſteſſe dont il avoit été pénétré pendant le cours de cet entretien. Je ne pus me réſoudre à le replonger dans l'affliction dont il ſortoit à peine: mais puiſque le voyage que vous devez faire vous fait tant de peine, lui répondis-je, quelle néceſſité vous oblige à partir? La crainte de me mettre dans le cas de vous deſobéir, reprit mon Amant de plus en plus raſſuré, me l'avoit fait imaginer, & après m'en être fait un mérite pour vous prouver ma ſoumiſſion, je ne me ſuis pas cru permis de m'en dédire, quoique j'euſſe déjà reſſenti combien il m'en alloit couter. Eh bien, continuai-je, faiſons nos conventions: ne partez pas; mais il

faut

faut me promettre que d'ici à ce que ma porte vous soit onverte, c'est-à-dire jusqu'à ce que mon deuil soit fini, vous ne ferez aucune tentative pour me voir sous quelque prétexte que ce soit. Si vous êtes exact, vous pouvez espérer que reconnoissante de vos égards, je ferai naître quelquefois des occasions où nous pourrons nous rencontrer, comme cela est arrivé aujourd'hui. Le Chevalier transporté d'une faveur dont il avoit perdu l'espoir, sans faire attention que nous n'étions pas seuls dans cette chambre, saisit une de mes mains, & par les baisers les plus vifs exprima librement son amour & sa reconnoissance.

L'entretien en resta-là, le rouge m'étoit monté au visage, & je retirai ma main. Madame *de Genneval* & Mr. *de Villefarel* ne s'apperçurent pas de ce qui venoit de se passer, ou feignirent de ne pas le voir: pour Mademoiselle *Severin*, elle étoit si fort attachée à ce qu'elle lisoit, qu'elle me protesta, lors-

que je lui en parlai, qu'elle ne l'avoit pas remarqué.

La condeſcendance que je venois d'avoir pour mon Amant, le rendit de la meilleure humeur du monde, il fut charmant pendant tout le tems que je reſtai chez Madame *de Genneval:* elle nous aprit un moment après, que ſon mariage étoit certain avec Mr. *de Villefarel*; & il nous le confirma lui-même avec un air de ſatisfaction, qui nous prouva qu'il attachoit ſon bonheur à cet engagement.

Après en avoir fait ſincèrement compliment à l'un & à l'autre, je fus faire deux viſites auxquelles j'étois indiſpenſablement obligée, c'étoit chez deux de mes Tantes. Je fus aſſez heureuſe pour ne pas trouver l'une: il eût été raviſſant que pour l'autre j'en euſſe été quitte pour me faire écrire à ſa porte; c'étoit celle qui me coutoit le plus. Mais tout ne réuſſit pas dans la vie, Madame *de Barbaſan* & ſon redoutable mari y étoient. Inſpirez-moi de la fermeté *Julie*, lui dis-

dis-je en ſouriant, je n'en ai jamais eu plus de beſoin que dans ce moment.

Ma Tante & ſon mari me reçurent avec une politeſſe froide, qui tenoit tout à la fois du mécontentement & du dépit. Après avoir écouté avec une affectation de gravité ou de ſupériorité, ſi l'on veut, aſſez ridicule ce que je leur dis en entrant, Madame *de Barbaſan*, encore de plus mauvaiſe humeur qu'elle ne m'avoit paru d'abord, me demanda ſi je n'avois plus rien à ajouter. Surpriſe d'une pareille queſtion, je lui repliquai que je ne croyois pas après lui avoir dit que je venois la voir pour lui faire ma cour, & pour aprendre moi-même des nouvelles de ſa ſanté & de celle de mon Oncle, que je duſſe les entretenir d'autre choſe. C'eſt que vous êtes une jeune perſonne vaine & ſans expérience, continua Madame *de Barbaſan*, car ſans cela l'objet de votre viſite eût été de me prier de vous prendre avec nous. Penſez-vous Mademoiſelle que Madame *de Barba-*

ſan & moi trouvions bon que vous demeuriez à votre âge maîtreſſe de vos actions? Non ſans doute: ſi vous ſaviez penſer, vous en ſentiriez le ridicule, & prendriez ſur cela le parti qui vous convient. Si j'avois prévu Madame, repris-je fort piquée d'un pareil diſcours, que vous duſſiez recevoir ma viſite de cette manière, je n'aurois eu garde aſſurément de vous la faire. A l'égard du ridicule que vous trouvez au parti que j'ai pris de ne dépendre de perſonne, je ne crois pas devoir y répondre. Vous n'ignorez pas que je ne ſuis plus mineure, & que les loix m'autoriſent à vivre chez moi. Vous les interprétez à votre fantaiſie ma nièce, interrompit Mr. *de Barbaſan:* il eſt vrai qu'à vingt-cinq ans une fille peut entrer en jouïſſance de ſes biens, *concedo;* mais qu'elle ſoit la maîtreſſe de prendre le parti de faire bande à part comme vous le faites, de s'affranchir de la ſoumiſſion due à des parens qu'elle doit reſpecter, de ſe marier ſans leur con-

consentement, enfin de se rendre indépendante, *nego.* C'est tout ce que pourroit faire une fille du commun: encore s'il se trouvoit dans sa famille une tête faite comme la mienne, soyez persuadée ma chère petite nièce, qu'on lui aprendroit qu'à tout âge une personne de votre sexe est mineure, & qu'elle ne peut disposer d'une aiguille sans le consentement de sa famille.

Ce discours parut si peu à sa place, pour ne pas me servir d'un autre terme, à cause de la considération qu'on doit avoir pour un Oncle, qu'au lieu d'y répondre je voulus me lever pour me retirer. Vous êtes bien pressée Mademoiselle, s'écria Madame *de Barbasan*, remettez-vous s'il vous plaît sur votre siège, j'ai encore à vous parler. Pour vous ma fille, continua-t-elle en adressant la parole à Mademoiselle *Severin*, qu'elle reconnut dans ce moment, parce qu'on apporta des bougies, vous pouvez attendre votre Maîtresse dans la chambre voisine, nous ne sommes point

 accou-

accoutumés Mr. *de Barbasan* & moi d'avoir nos domeſtiques dans notre appartement, à moins qu'ils n'y ſoient apellés pour le ſervice: que cette leçon vous ſerve ma mie, pour que cela ne vous arrive pas une autre fois, entendez-vous?

En vérité Madame, repris-je en me levant avec dépit, vous pouſſez le traitement auſſi loin qu'il peut aller Mademoiſelle *Severin* n'eſt point dans la claſſe où vous la mettez, ni accoutumée à être traitée avec un pareil mépris. Comment, repliqua ma Tante en rougiſſant de colère, je n'ai pas vu cette fille vous ſervir de femme de chambre? Elle y étoit comme ma compagne, continuai-je, & vit encore avec moi ſur ce ton. En voilà aſſez Madame, interrompit Mr. *de Barbasan*, en adreſſant la parole à ſa femme; que cela ſoit ou non, dites à ma nièce ce que vous voulez lui dire, & qu'il n'en ſoit plus parlé; de pareilles manières m'étourdiſſent, & je n'y ſuis point accoutumé.

Pour faire court à des façons

qui me piquoient de plus en plus, & dans la crainte que mon reſſentiment ne me fît ſortir des bornes que ma prudence me preſcrivoit, je fis ſigne à *Julie* de me ſuivre, & je repris le chemin de la porte. Madame *de Barbaſan* eut beau vouloir me retenir, je ne daignai ſeulement pas me retourner : ſa fureur fit qu'elle en fut irritée à un tel point, qu'elle me conduiſit juſques dans ſon antichambre, en me menaçant que je me reſſentirois avant peu de mes impertinences, & du manque de reſpect que j'avois eu pour elle.

Julie qui étoit plus morte que vive, me demanda lorſque nous fumes remontées en caroſſe, comment je me trouvois. Je me mis à rire de ſa queſtion, je l'aſſurai que toutes les impertinences de ma Tante ne m'avoient fâchée qu'à cauſe d'elle ; que du reſte la connoiſſant je m'embarraſſois fort peu de ſes menaces, & que j'étois ravie qu'elle-même fournît des motifs pour ne la revoir jamais de mes jours.

Mon Suiſſe me remit en entrant une lettre, qui m'étonna beaucoup : elle étoit de l'Abbé *Trainaſſeau*, qui me demandoit avec inſtance un moment d'audience pour le lendemain. Son laquais attendoit ma réponſe. Je fus d'abord fort embarraſſée de la manière dont j'en devois uſer avec lui ; mon prémier mouvement fut de ne point lui écrire ; cependant faiſant réflexion que ſi je donnois des marques trop exceſſives de mépris, cet homme pourroit ſe prévaloir des ſecrets qui étoient venus à ſa connoiſſance pour me jetter dans quelques embarras. Je pris le parti de répondre de bouche à ſon laquais que je l'attendrois le lendemain ſur le midi, & j'ajoutai à ce diſcours des complimens de ma part.

Mon intention avoit été de parler après ſouper à *Julie* de l'affaire qui la regardoit ; mais la viſite que je devois recevoir le lendemain de l'Abbé *Trainaſſeau* m'inquiétoit, & ne me laiſſa pas l'eſprit aſſez libre pour remplir ce projet, je le remis pour le jour ſuivant.

Julie

Julie qui me trouva plus rêveuse qu'à l'ordinaire, voulut me distraire & m'entretenir de choses agréables. Pour ne la pas mettre dans le cas de s'appercevoir de mon inquiétude, n'ayant pas envie de lui en confier la cause, je lui dis que j'étois fatiguée avec de la disposition à avoir mal à la tête, & que pour prévenir la migraine j'allois me coucher ; ce qui selon mon tempérament étoit le moyen infaillible de n'en pas être incommodée, comme j'avois lieu de l'apréhender.

On a beau se faire des principes, les préjugés reviennent toujours. J'avois été élevée dans ceux qu'il y a des phisionomies qui portent malheur. J'avois essuyé tant de peines après la prémière vue de l'Abbé *Trainasseau*, que je craignis que la seconde ne m'en annonçât de nouvelles. Je fis tout ce qu'il me fut possible pour écarter ces tristes idées sans pouvoir y parvenir. Je passai une partie de la nuit à me rapeller ces prémiers ennuis de ma jeunesse, où j'avois été en proie

à tant de chagrins divers. Plus ils ſe retracérent avec vivacité à mon imagination étonnée, & moins je fus tranquile ſur la viſite que je devois recevoir. Quand je ſongeois que ce Prêtre avoit penſé me perdre, & que j'avois été à la veille de l'aimer, je frémiſſois de dépit & de crainte, & il me ſembloit que j'avois tout à redouter d'un homme auſſi dangereux que lui.

Je fus dans de ſemblables allarmes juſqu'au moment qu'on me l'annonça. Je ne viens point ici Mademoiſelle, me dit-il lorſqu'il fut ſeul dans mon cabinet, & que je l'eus prié de s'aſſeoir, juſtifier une conduite qui vous a dû faire penſer de moi les choſes les plus deſavantageuſes : je ne m'y trouve que pour convenir à vos piés (& il voulut s'y jetter) que je me ſuis rendu indigne du pardon que je viens vous demander : je ſuis le plus coupable des hommes. En vain tenterois-je d'excuſer mes crimes, ils ſont ſans nombre ; & tout ce que je pourrai jamais faire pour les expier, ſuffiroit à peine ; ſans la miſé-

miféricorde divine, qui eft devenue mon unique efpérance, je me ferois abandonné à tout mon defefpoir. Avant que d'aller m'enfermer pour le refte de ma vie dans un Monaftère auftère, où la Grace m'apelle, & où je vais effayer de fléchir Dieu par mes larmes & par la pénitence, j'ai cru devoir par humilité venir vous confeffer mes offenfes, & dans la crainte qu'une morale impie dictée par Satan même n'ait laiffé des traces fatales dans votre efprit, & ébranlé votre foi, je me crois obligé de vous dire, que mon objet n'avoit pour vue, en vous infectant de fes maximes pernicieufes, que de vous féduire & de vous plonger avec moi dans l'abîme, que mes égaremens me creufoient: après un tel aveu je n'ai plus rien à ajouter, que de vous fuplier de faire prier le Ciel pour moi, & de penfer quelquefois, que fi je vous ai été un fujet de fcandale, j'en vais faire une fi amère pénitence, que vous ne pourrez vous rapeller tant d'offenfes de ma part,

ſans vous ſouvenir que le Ciel m'a fait la grace de m'en repentir ; que je les déteſte, que je voudrois ne les avoir pas commiſes au prix de mon ſang ; & qu'enfin par des jeûnes & par de dures macérations, je vais me punir pour le reſte de mes jours de la profanation & de l'abus que j'ai fait d'un miniſtère dont je n'étois pas digne.

En achevant ces mots avec une humilité dont je ne pus m'empêcher d'être attendrie, ce pécheur converti me fit une profonde révérence, & ſe retira. J'étois ſi étonnée d'une avanture auſſi peu attendue, que je ne pus proférer un ſeul mot. Après être revenue à moi-même, je fis quelques réflexions chrétiennes ſur le miracle que Dieu venoit d'opérer en faveur de l'Abbé *Trainaſſeau* ; elles me confirmérent que nous ne devons avoir rien de plus important dans la vie, que de veiller ſur nous-mêmes, & de conſerver des ſentimens vertueux. Après avoir prié le Ciel qu'il me fît toujours penſer de-même, je repris ma tran-

qui-

quilité, penſant bien qu'après ce qui venoit de ſe paſſer, je n'avois plus à craindre que les ſecrets qui m'étoient rélatifs puſſent jamais tranſpirer.

Ce jour-là ſembloit deſtiné pour des viſites extraordinaires. A peine l'Abbé *Trainaſſeau* s'étoit-il retiré, qu'on m'annonça le Confeſſeur de ma Mère : c'étoit ce *Jacobin* dont j'ai parlé, qui m'étoit venu prêcher la ſoumiſſion envers ma Mère, & qui changea ſi vite de note, lorſque je lui fis entendre que je ne voulois jamais me marier. Je conçus qu'il n'avoit pas oublié qu'il m'avoit parlé des beſoins de ſon Couvent, & qu'ayant de bons prétextes à faire valoir, il venoit m'offrir une place honorable dans la liſte des bienfactrices. Comme ma Mère n'avoit rien laiſſé dans ſon teſtament pour ſon Confeſſeur, je crus qu'il me convenoit de m'exécuter dans cette occaſion, moins par eſprit de charité, je l'avouerai de bonne-foi, que par l'envie de me défaire pour toujours du Père *Bondivino*, c'étoit le

le nom du *Jacobin*. Jamais je n'ai aimé les Moines, & dans la crainte que le hazard ne m'en amenât d'autres, lorſque je fus quite de celui-là, je défendis ſérieuſement à mon Suiſſe de n'en plus laiſſer entrer chez moi ſans en avoir des ordres de ma part.

Un rouleau de cent louis que je mis dans la main du Père *Bondivino*, interrompit un diſcours médité, pour exprimer une reconnoiſſance imprévüe. Je ne lui laiſſai pas le tems d'achever ſa période; je ſuppoſai que j'étois embaraſſée; & pour ce qu'il m'en coutoit, je crus pouvoir prendre la liberté de congédier le Moine ſans façon.

Nous dinâmes tête-à-tête *Julie* & moi: auſſitôt que nous fumes au deſſert, j'entamai l'affaire qui la regardoit: ſi vous vous trouviez votre maîtreſſe comme je le ſuis, lui dis-je, que feriez-vous? reſteriez-vous toujours fille? C'eſt ſelon, reprit en ſouriant Mademoiſelle *Severin*; ſi j'étois aſſez riche pour ne point me donner de maître; il me ſemble que je préfèrerois le célibat

libat à tout autre parti, pourvu cependant, ajouta-t-elle en rougiſſant, que je ne fuſſe pas prévenue en faveur de quelqu'un? En ce cas je ne voudrois pas répondre... C'eſt-à-dire, interrompis-je avec un ton badin, que vous oublieriez bientôt vos réſolutions pour vous marier. Sur ce pié-là ma chère *Julie*, ajoutai-je, je dois vous paroître bien extraordinaire, puisqu'aimant auſſi tendrement que je le fais, & maîtreſſe de me ſatisfaire, je me prive d'un bien que tant de filles envient. Vous m'avez tant dit de fois, reprit *Julie*, que je fuſſe ſincère avec vous, que je croirois vous déplaîre, ſi je ne vous avouois de bonne-foi ma penſée. Eh bien, continuai-je, ne me la diſſimulez point : eſt-ce que vous deſaprouvez le parti que j'ai pris de ne jamais m'engager? Oui Mademoiſelle, repartit *Julie*, je ne puis m'empêcher de vous le dire : il me ſemble que ſi j'étois à votre place, je rendrois heureux un homme qui m'adore, que j'aime, & que je paſſe-

passerois par-dessus tous les motifs contraires qui vous en empêchent, pensant que je ne pourrois faire le bonheür de mon Amant sans assurer le mien. Sans aprofondir qui de vous ou de moi penseroit le mieux dans cette occasion, continuai-je, aprenez-moi, puisque nous sommes sur le ton des confidences réciproques, de quelle manière vous en useriez si vous n'étiez pas riche, en vous supposant toujours votre maîtresse, vous marieriez-vous? Certainement, répondit *Julie*, plutôt que de vivre mal à mon aise. Mais entre deux partis qui s'offriroient, l'un qui vous plaîroit, & qui ne pourroit pas vous rendre heureuse du côté de l'aisance, & l'autre qui feroit votre fortune, lequel choisiriez-vous? La question est embarassante, reprit Mademoiselle *Severin*, le prémier parti me semble le plus flateur, & l'autre le plus solide. Ce n'est pas me répondre, lui dis-je en riant: s'il falloit absolument vous déterminer, à qui donneriez-vous la préférence? Mais Mademoi-

moiselle, poursuivit *Julie*, à moins que je ne fusse bien déraisonnable dans ce moment, j'épouserois celui qui me mettroit en état de vivre le reste de mes jours à mon aise: je connois par expérience tous les desagrémens de l'indigence, & cela seul suffiroit pour me déterminer.

Vous pensez en fille sensée, repris-je, & je vous en aime encore davantage: le bonheur de deux Amans qui s'aiment tendrement, ne subsiste, lorsqu'ils deviennent époux, que tant qu'ils ont dequoi vivre; mais dès que les besoins commencent à se faire sentir, ces douceurs disparoissent, pour faire place aux ennuis, & souvent aux regrets. On en voit tous les jours tant d'exemples, qu'il paroit inutile de vouloir en donner de plus grandes preuves.

Je ne jugeai pas encore à propos de venir au fait, je fus bien-aise avant que d'en venir-là de sonder les dispositions de *Julie* pour celui que je lui destinois. Pour y parvenir sans qu'elle pût soupçonner

mon deſſein, je parlai de mes nouveaux domeſtiques. Je commençai par ma nouvelle femme de chambre, elle me venoit de ma bonne amie *Kelvader*, & j'en étois aſſez contente; le Maître-d'hôtel jusques au cuiſinier nous paſſérent en revue; & Mr. *Brabançon*, qu'en penſez-vous, dis-je à *Julie*? Lui trouvez-vous la phiſionomie auſſi rebarbarative & auſſi ſuſpecte que celle de *Surmain*? (c'étoit le nom du Maître-d'hôtel) qu'elle venoit de draper. Ah! Mademoiſelle, interrompit *Julie* en prenant un air plus ſérieux, ſe peut-il que vous mettiez Mr. votre Intendant à un pareil niveau? Tout le monde en dit tant de bien, & ſon coup-d'œil prévient ſi fort en ſa faveur, que ſans le connoître, je ſuis perſuadée qu'il n'y a perſonne qui ne lui accorde ſon eſtime. Je fus bien-aiſe que *Julie* penſât de cette manière pour *Brabançon*, cette favorable opinion me fit concevoir que mon projet réuſſiroit: pour la confirmer dans de ſi heureuſes diſpoſitions, je

vantai

vantai la probité de mon Intendant, son desintéressement, & plusieurs traits capables d'intéresser le sentiment. Mais avec tout cela, continuai-je, je lui connois un ridicule, qui lui fait perdre auprès de moi une partie de l'estime que j'avois conçue pour lui. *Julie* me parut étonnée de ce que je venois de dire, & ouvroit la bouche pour me demander sans doute ce que c'étoit que cette manie qui m'indisposoit à l'égard de cet homme : mais sans lui donner le tems de parler, n'est-il pas étonnant, continuai-je, qu'à l'âge de quarante ans, (car il n'en a pas davantage) il soit assez fou pour aimer une fille de quinze, qui n'a pour ainsi dire rien, qui est en maison ; & pour comble, lui qui est riche, de vouloir l'épouser pour le seul plaisir de lui faire sa fortune ? Je ne vois pas, reprit *Julie*, qu'il y ait un si grand crime là-dedans : peut-être que cette personne est sage, de bonne famille, & que Mr. *Brabançon* ne faisant pas consister le bonheur de la vie dans le plus ou le

le moins de bien, aime cette fille avec assez de délicatesse pour lui sacrifier son propre intérêt. Attendez, continuai-je, ce n'est pas tout ; son extravagance est au point qu'il l'aime depuis près d'un an qu'il la voit tous les jours, qu'il n'a pas encore osé lui parler de son amour, & qu'il est prêt à tout quiter, à s'enfermer même dans un Couvent pour le reste de ses jours, s'il ne parvient pas à épouser cette Maîtresse, dont la possession ne peut servir qu'à augmenter ses charges, & à le rendre moins aisé qu'il ne l'est à présent.

Voyez Mademoiselle, reprit *Julie* d'un air naïf qui me charma, la différence qu'il y a d'être né ce que vous êtes, & d'être riche, tout ce que vous venez d'avoir la bonté de me dire sur le compte de Mr. votre Intendant, vous paroit ridicule ; & moi qui suis née bourgeoise, & qui suis sans bien, je le trouve admirable. Sur ce pié-là, continuai-je, si vous trouvez un homme qui pense pour vous comme *Brabançon* pour sa Maîtresse,

ſe, vous ſerez donc reconnoiſſante ? Il faudroit que j'euſſe le cœur bien mal fait, reprit Mademoiſelle *de Severin*, pour être ingrate après de ſi beaux procédés, qui prouvent ſi bien le véritable amour. Tirez le cordon de la ſonnette *Julie*, lui dis-je en l'embraſſant, vous me raviſſez, j'aime à vous voir ſi raiſonnable : je ſuis bien ſure après cela que rien ne peut empêcher que vous ne ſoyez heureuſe.

Un laquais ayant paru alors, je lui ordonnai ſans que *Julie* m'entendît, de dire à mon Intendant de venir me parler, & je paſſai dans mon appartement. Un moment après *Brabançon* parut. Confirmez Mademoiſelle *Severin* dans les bonnes diſpoſitions où je viens de la mettre ſur votre compte, lui lui dis-je en ſouriant. Je lui ai appris que vous l'aimiez, & que votre deſſein étoit de l'épouſer, elle vous ſait bon gré de votre délicateſſe & conſent . . . Moi Mademoiſelle, reprit *Julie* en rougiſſant? Oui ma chère *Severin*, repris-je en l'em-
braſ-

braſſant, il n'eſt plus tems de diſſimuler; Mr. *Brabançon* vous aime, & veut partager ſa fortune avec vous ; c'eſt de vous dont il étoit queſtion dans l'hiſtoire que je vous ai faite il n'y a qu'un moment : elle vous a non ſeulement intéreſſée, mais vous m'avez encore aſſurée qu'à la place de cette perſonne dont je taiſois exprès le nom pour pénétrer vos ſentimens, vous ſeriez reconnoiſſante des procédés que vous admiriez : voilà le moment, vous êtes trop franche pour vous dédire ; je compte cette affaire faite, & je ſuis ravie de vous rendre l'un & l'autre heureux.

Quoi Mademoiſelle, ajouta encore *Julie*, vous me croiriez capable pour la fortune la plus brillante du monde de vous quitter après toutes les bontés dont je vous ſuis redevable ? Vous reſterez toujours avec moi, ma chère *Severin*, lui dis-je en la ſerrant dans mes bras, attendrie de ſa reconnoiſſance & de ſon bon naturel : c'eſt une condition convenue entre Mr. *Brabançon* & moi, & ſans

ſans laquelle le mariage n'auroit pas lieu. Je prétens de plus qu'il en ſoit fait mention dans le Contract, & qu'il me le promette ſur ſa parole d'honneur. Je ſai combien il eſt honnête homme, il ne l'enfreindra pas aſſurément: d'ailleurs je connois ſon zèle & ſon attachement pour moi ; je m'engage de mon côté à donner cent mille francs aux enfans qui proviendront de votre ménage, s'il termine ſes jours avec moi.

Ce diſcours rendit *Julie* tranquile, & ramena l'air de ſérénité ſur ſon viſage pour mon Intendant : il étoit à nos piés, où il exprimoit comme il le pouvoit ſa joie & ſa reconnoiſſance : je dis comme il le pouvoit, parce qu'il avoit été comblé de tant de ſatisfaction en ſe voyant ſi près de ſon bonheur, après en avoir pour ainſi dire deſeſpéré, qu'il ne trouvoit point d'expreſſions pour faire comprendre ſa joie. Nous le relevâmes, en la lui confirmant. Mademoiſelle *Severin* ſe conduiſit dans ce moment avec u-

ne modeſtie qui acheva de rendre ſon Amant plus amoureux que jamais : ils ſe dirent l'un & l'autre de fort bonnes choſes ſur ce ſujet, qu'il me paroit inutile de répéter. Pour abréger, je paſſai dans mon cabinet pour faire connoître á *Julie* que j'étois maîtreſſe de les marier, quand il me plaîroit. Je lui remis le conſentement de ſon Père & de ſa Mère. Mon Intendant trouva l'Acte en bonne forme. *Julie* parut d'un étonnement fort grand lorſqu'il en fit la lecture, & dit qu'il falloit bien que le Ciel voulût ce mariage, puisque j'étois parvenue à faire tant de miracles dans le même jour.

Cependant, quel que fût l'empreſſement de mon Intendant pour que cette affaire fût conſommée, on décida qu'elle n'auroit lieu, que lorſque l'année de mon deuil ſeroit expirée. Malgré tout ce qu'il put me dire, & les expédiens qu'il imagina, il ne parvint pas à lever mes ſcrupules. J'ai toujours été eſclave des moindres bienſéan-

féances, il eft rare que je m'en fois écartée.

Je paffai le refte de la journée à faire une revue générale de tous mes effets avec *Brabançon*: je donnai mon linge en compte à ma femme de chambre; elle s'apelloit *Bauvilliers*, étoit fille d'un Maître-d'armes, qui avoit été tué par un enfant de dix-fept ans qu'il avoit infulté, & qui lui avoit prouvé que le courage l'emporte fur l'art dans ce genre. Cette fille avoit vingt-cinq ans, fe croyoit plus jolie qu'elle ne l'étoit, un peu coquette par tempérament, mais du refte fage & remplie de zèle & d'attachement. A l'égard de ma vaiffelle d'argent, le Maître-d'hôtel en fut chargé; il avoit trente-cinq ans, étoit bien fait, mais fon air étoit rebarbaratif & refrogné. Comme je l'ai déjà dit, il étoit d'ailleurs d'un férieux à glacer, & très propre à en impofer. Il avoit fervi la Veuve d'un Officier aux Gardes, qui l'avoit renvoyé parce qu'elle lui avoit ordonné de s'arranger de manière, que quoi qu'il

lui en coutât il lui fît manger des pois verds avant une femme de ſon quartier, qui ſe piquoit de manger à ſa table quinze jours avant tout le monde de ce qu'on apelle nouveauté de ſaiſon. Elle étoit jalouſe de cette voiſine, qui lui avoit enlevé un de ſes Amans, & pour s'en venger elle ſe faiſoit un plaiſir de l'humilier par un ſi foible endroit. Malheureuſement pour *Surmain*, il n'oſa payer trente piſtoles le tron de pois ſans en avertir ſa Maîtreſſe. Celle-ci le traita comme un Nègre, pour avoir oſé douter qu'elle donnât cette ſomme, & le renvoya au plus vite pour acheter les pois. Quand on eſt en guignon, tout réuſſit mal. Le Maître-d'hôtel arriva trop tard, les pois venoient d'être achetés par celui de la Dame en queſtion. En vain *Surmain* voulut-il juſtifier la choſe, ſa Maîtreſſe fut ſi irritée, que par ſa ſotte incertitude il eût fourni des armes à ſa rivale pour ſe moquer d'elle, qu'elle le congédia ſans vouloir l'écouter. Ce pauvre garçon penſa en être deſeſpéré. Heureuſe-

reusement qu'il vint conter son malheur à mon Intendant, dont il étoit connu : il me le donna comme un bon Officier dont je serois satisfaite, & qui me serviroit avec autant de zèle que de fidélité.

Julie se chargea de veiller à mes intérêts, & devoit tous les mois se faire rendre compte de tout ce que mes autres domestiques avoient en leur garde, afin de prévenir tout ce qui pouvoit arriver. *Brabançon* fit un état général de tous mes effets, qu'il me remit, & en donna un double à sa prétendue ; la journée se passa dans ces arrangemens. Le lendemain à mon lever, je montai à un second appartement qui étoit audessus du mien, composé de six pièces, que je jugeai suffisantes pour loger Mesdemoiselles *de Zerzagan* & *Kelvader*, que je me faisois une grande fête d'avoir chez moi. Je règlai moi-même la manière dont je voulois que cet appartement fût disposé ; par le moyen d'une cloison je le fis couper en deux, & cela de façon qu'il pou-

voit servir aisément à deux personnes, sans qu'elles pussent s incommoder en rien, & je les fis extrêmement orner.

Madame *de Genneval* vint diner avec moi : elle m'aprit que son mariage avec Mr. *de Villefarel* devoit avoir lieu quatre jours après. Je l'en félicitai de tout mon cœur, j'en fus même fort aise. En épousant un Lieutenant-Général des Armées du Roi de la distinction de celui-là, elle devenoit une femme dont l'amitié & la connoissance ne pouvoit qu'honorer, & je me voyois par-là à l'abri de la mauvaise volonté de Madame *de Barbazan*, qui prévenue par ma Mère contre Madame *de Genneval*, m'avoit laissé entrevoir que mes liaisons avec elle pouvoient être interprétées d'un côté que la malignité n'auroit pas rendu favorable à ma réputation ; & c'étoit un prétexte suffisant pour inquiéter l'indépendance dont je faisois tout mon bonheur.

Une qualité charmante de Madame *de Genneval*, qui m'a toujours

plu dans toutes les femmes que j'ai cru de ſon caractère, c'eſt qu'elle n'étoit ni jalouſe ni envieuſe : loin qu'elle eût trouvé à redire au panchant que je conçus aſſez vite pour Mademoiſelle *de Kelvader*, elle y avoit aplaudi : & ayant ſu de moi qu'elle n'étoit pas heureuſe, ſans lui en conter davantage, elle me ſollicita à lui donner des preuves ſenſibles de ma pitié. Quand elle voyoit une jeune femme, pour peu qu'elle fût jolie, elle aprécioit ſon mérite, & n'en parloit jamais qu'en bien dans les ſuites. J'ai reconnu que toutes les perſonnes de mon ſexe ne ſont pas ſi bonnes : il eſt rare qu'elles faſſent grace à leurs ſemblables : plus on eſt belle, & plus on a d'agrémens, moins elles ſont indulgentes : elles s étudient à trouver des défauts imperceptibles qu'on entrevoit à peine ; & quand elles conçoivent qu'ils ne frappent point aſſez pour que leur dépit s'en puiſſe aplaudir, elles ſuppoſent des vices dans le caractère : heureuſes ſi ces victimes de leur envie

ſauvent au moins leur réputation !

Lorſque nous eûmes diné, Madame *de Genneval* fut la prémière à me propoſer d'aller à *Port-Royal.* Je lui en ſus bon gré, & les ordres furent donnés pour mettre les chevaux au caroſſe. Nous étions prêtes à partir, lorsque Mr. *de Saint Preuil* arriva. Ayant ſu la deſtination de notre après-dinée, il s'offrit à nous accompagner, ce que nous acceptâmes avec bien du plaiſir. Il étoit ſi eſtimable, & avoit le commerce ſi doux, qu'il obligeoit toujours quand il ſe livroit de bonne grace; ce qu'il ne faiſoit pas pour gens indiférens.

Pendant le chemin Madame *de Genneval* le badina ſur ſa ſageſſe & ſur ſes occupations ſérieuſes, qui l'attachoient au point qu'il paſſoit une partie de ſa vie à étudier, au-lieu de ſe livrer au plaiſir, comme tant de jeunes-gens de ſon âge. Je ne blâme point, diſoit-il, mes camarades de ſuivre impétueuſement le torrent des paſſions qui les entraînent, ils y trouvent ſans doute leur

leur bonheur. Pour moi, né plus malheureux ou plus difficile, je ne puis m'amuſer de ce qui les enchante: je n'y vois rien de ſolide qui puiſſe ſatisfaire mon cœur & ma raiſon. Je trouve dans la lecture des bons Livres, & dans l'étude de la Nature d'utiles & de vrais plaiſirs. J'ai tenté pluſieurs fois d'eſſayer de ces prétendues délices, que j'ai tant entendu vanter par les jeunes-gens: je me fis initier dans une Société où Bacus & l'Amour ſont célébrés tour à tour. A peine fus-je deux heures à table, que je m'y ennuyai à mourir. Les uns chantoient de jolis airs, qu'ils rendoient ſi mal, que le goût & les oreilles étoient à la torture. Ceux-là parloient guerre, politique, ſentimens, & cela avec ſi peu d'ordre & de connoiſſance, que le bon-ſens gémiſſoit de la manière dont il étoit maltraité. Un autre, hors de lui-même, vantoit ſes bonnes fortunes, & aſſuroit ſans rougir qu'il n'avoit jamais attaqué un cœur, quelque rebelle qu'il fût, qui n'eût été ſoumis en huit jours.

Un fade Petit-maître vantoit d'un autre côté ſon cuiſinier, ſes chevaux, ſon équipage de chaſſe. Celui-ci la fineſſe de ſon goût, la juſteſſe de ſes réflexions, la beauté de ſes vers. Cet autre ſon crédit, ſa nobleſſe, ſa bravoure. Enfin, plus la liqueur fermentoit, & plus mes ſots confrères extravaguoient. Las de plaiſirs auſſi à charge, je me tournai du côté où l'on aime. Bon Dieu ce fut encore pis! partout je ne rencontrai que folles, extravagantes, emportées, hipocrites, fauſſes, friponnes, ſcélérates & impies. Je penſois qu'en quitant mes confrères, j'avois laiſſé tous les vices avec eux; mais à peine fus-je entré chez ces Divinités, auxquelles ce que nous avons de mieux ſacrifient ſans pudeur, que je les retrouvai chez chacune d'elles, avec tous les ridicules qui les accompagnent ordinairement: la différence que j'y mis, fut qu'ils me parurent groſſeurs à table, & étalés follement de bonne-foi; au-lieu que chez les Prêtreſſes, ils prétendoient tenir ſé-

sérieusement la place d'agrémens & de bonnes qualités, quoique selon la pure justice ils ne servissent qu'à rendre plus méprisables celles qui avoient la sottise de vouloir s'en prévaloir ou s'en parer.

Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la chaleur que Mr. *de Saint Preuil* fit paroître, en caractérisant ces sortes de femmes. Si vous aviez pris du goût pour une personne estimable, s'écria Madame *de Genneval*, vous changeriez bien vite de langage; & plus vous auriez été indifférent, & plus vous deviendriez tendre & amoureux. Il n'est pas douteux, reprit mon frère, que je ne rendisse justice à son mérite, s'il me frappoit à un certain point; mais que j'en soupirasse, c'est ce que je crois fort incertain. Quand le cœur s'est rempli de certaines maximes contre les pusillanimités du siècle, il se trouve pour ainsi dire si bien armé, que les traits tant vantés de l'amour s'émoussent, ou ne font que des égratignures bien légères. Ne vous y trompez pas, continua

ma bonne Amie, c'eſt que le moment fatal n'eſt pas encore venu : ſi jamais vous aimez, ce ſera de toutes les puiſſances de votre ame : j'ai vu plus d'un *Caton* rendre les armes : quand un homme ſage fait tant que de fléchir ſous d'amoureuſes loix, il eſt ſouvent plus fou que tous ceux dont il s'étoit moqué juſques-là.

Nous arrivâmes avec de ſemblables propos à *Port-Royal.* Mr. *de Saint Preuil* n'avoit point encore vu Mademoiſelle *de Kelvader* ; en lui vantant cette chere Amie, je n'avois parlé que de ſon mérite. Il parut frappé de ſa beauté ; effectivement elle ne m'avoit jamais paru ſi charmante que ce jour-là : les conſolations que j'avois été aſſez heureuſe de lui procurer, avoient tari la ſource de ſes inquiétudes, & lui avoient rendu ſes couleurs. Elle avoit la plus belle peau du monde, & un certain air de tendreſſe & de langueur dans ſes yeux qui ſuffiſoient pour captiver un cœur rebelle. Madame *de Genneval* & moi nous

nous

nous apperçûmes de l'effet qu'ils venoient de faire ſur l'indiférent Mr. *de Saint Preuil*, & nous en ſourîmes ; il l'entrevit, & en rougit comme une jeune perſonne à qui l'on parle d'amour ou de mariage pour la prémière fois.

Ma bonne Amie, qui ignoroit les motifs ſecrets que nous avions de nous entreregarder, Madame *de Genneval* & moi, m'ayant paru embarraſſée, je lui ſerrai le bout du doigt, en lui diſant à demi voix que je lui expliquerois le miſtère dans un autre tems. Ce ſigne & ce mot la remirent ; elle me témoigna la joie qu'elle avoit de me voir, me dit qu'elle eſpéroit le lendemain de recevoir des lettres d'où je ſavois, & qu'elle viendroit diner chez moi pour me les communiquer, pourvu que je vouluſſe bien en dire un mot à Madame. J'entrevis que ce diſcours intéreſſa mon frère, quoiqu'il fît tout ſon poſſible pour paroître plus indifférent qu'il ne l'étoit.

J'eus la malice de faire ma viſite beaucoup plus longue que je ne

l'avois résolu d'abord, afin que mon frère eût le tems de s'engager de plus en plus. Mademoiselle *de Kelvader* eut occasion de montrer tant d'esprit, & dit des choses si délitates & si propres à confirmer les sentimens que son prémier coup d'œil inspiroit, que Mr. *de Saint Preuil* en sortit aussi pénétré qu'il pouvoit l'être dans une prémière entrevue.

A peine fumes-nous remontées en carosse, qu'il me demnda qui étoit Mademoiselle *de Kelvader*. Une fille autant estimable par sa vertu que par ses malheurs, lui répondis-je; mais la meilleure preuve que je puisse vous en donner, ajoutai-je, c'est que dans peu elle viendra demeurer avec moi. *Saint Preuil* parut comblé de ce que je venois de lui dire, & me loua beaucoup de ce qu'il appella discernement & sensibilité. En me quitant il me dit à l'oreille, qu'il comptoit que je lui donnerois le lendemain à diner. J'entendis à demi-mot ce qu'il vouloit me faire concevoir par-là; & pour lui marquer que je ne lui serois jamais contraire, je l'assurai que plus il vien-

viendroit me voir & plus je lui en ferois obligée.

Nous trouvâmes chez moi Mr. *de Villefarel*, qui nous y attendoit: il venoit me prier de me trouver à ſon mariage, & pour que je n'euſſe point de motifs de bienſéances à lui oppoſer, il m'aſſura qu'il ſeroit célébré à la campagne ſans aucunes cérémonies, étant dans l'impoſſibilité lui-même de les obſerver à cauſe de la mort récente de ſa femme. Mon frère eut beau ſe joindre aux inſtances qui me furent faites à ce ſujet, je reſtai inébranlable, en les aſſurant cependant que hors la cérémonie dont il étoit queſtion, la ſituation où je me trouvois ne m'empêcheroit pas de les voir & de manger avec eux autant qu'ils le voudroient.

A peine la compagnie que j'avois eu juſqu'à ce moment ſe fut-elle retirée, qu'on m'annonça l'Abbé du *Hautcœur*. Je craignis qu'il ne vînt encore me faire quelque propoſition qui intéreſſât ma liberté, comme il l'avoit déjà fait, en ſe chargeant de m'engager à en-

trer

trer au ſervice d'une Princeſſe, comme je l'ai dit plus haut; ce qui étoit, à dire le vrai, me faire des ennemis, leſquels ſans l'avoir mérité pouvoient dans l'occaſion me nuire; car les gens au-deſſus de nous trouvent fort mauvais d'être refuſés, & nous le pardonnent rarement; ils s'imaginent que tout ce qui ne les égale pas en dignité, doit fléchir au moindre de leurs deſirs, ſans s'embarraſſer des convenances, ni ſi les liens dont ils croyent nous honorer nous ſont agréables. Madame *de Genneval*, qui connoiſſoit ſon *Paris* ſur le bout du doigt, m'avoit mis au fait de la Princeſſe en queſtion: ſes affaires étoient fort dérangées; & comme en lui parlant de moi on avoit outré les choſes, ce qui ne manque guères d'arriver en pareil cas, elle me croyoit beaucoup plus en argent comptant, & plus riche que cela n'étoit effectivement; & elle ne doutoit pas que ſi je devenois ce qu'elle vouloit que je fuſſe auprès d'elle, mon bien ne fût en ſa diſpoſition, pour en uſer ſelon ſes

ſes vues & ſes beſoins. L'Abbè du *Hautcœur* ne pouvoit ignorer ce que tout *Paris* ſavoit, & lorſque je fus informée du nœud de l'affaire, malgré la conſidération que j'avois pour lui, je ne pus m'empêcher de lui ſavoir mauvais gré de s'être voulu procurer cet Evêché à mes dépens: on le lui avoit promis, en cas qu'il me déterminât, j'en avois été informée quelque tems après.

Je le reçus fort froidement: il n'y fit pas attention, ou il feignit de ne pas s'en appercevoir. L'amitié dont feue Madame *de Breville* m'honoroit, me dit-il lorſque nous eûmes pris place, & la prière qu'elle m'a fait en mourant d'avoir l'honneur de vous voir ſouvent Mademoiſelle, & de vous faire part de mes conſeils, quand les occaſions le requèreront, ſont des motifs ſuffiſans pour m'intéreſſer toujours avec chaleur à tout ce qui vous concernera. Il s'offre une occaſion ſi honorable, & ſi avantageuſe de vous pourvoir convenablement, que je n'ai pas héſité

de

de me charger de vous en faire la proposition, quoique je ne sois pas dans l'usage de me mêler de pareilles affaires.

Mr. le Prince de *S. T.* est à marier : je perdrois inutilement mon tems de vous parler de sa grande naissance : les petits & les grands n'ignorent pas qu'il sort d'une Maison Souveraine, & qu'il est en passe d'être un jour lui-même le Souverain d'une des meilleures Cours de l'*Allemagne*, puisqu'il est l'Héritier présomtif du Prince *de S . . . . . g*, qui n'a qu'un fils sur lequel on ne doit pas fort compter à cause de sa santé délicate : pour le présent il n'est point riche, & mon ministère ne me permet pas de rien dissimuler : ses biens sont en direction : pour achever de payer ses créanciers il cherche une Héritière qui le mette en état de se soutenir jusqu'à ce que ses dettes soient liquidées : j'ai pensé que le parti vous conviendroit infailliblement : une Demoiselle a beau avoir du bien, elle n'est rien à l'égal d'une Princesse ; & il me paroit si doux
de

de le devenir, que je ſuis du ſentiment que tout doit être ſacrifié pour aquérir un rang ſi flateur.

Je répondis au Grand-Vicaire, que j'étois ſurpriſe qu'après les ſcènes dont il avoit été témoin entre feue ma Mère & moi pour ne point épouſer Mr. *de Scherling*, il ſe fût chargé de me parler de mariage. Mon Dieu! je ne l'ai point oublié, reprit l'Abbé du *Hautcœur*, mais il y a bien de la différence entre Mr. *de Scherling* & le Prince *T. S.* Je ſuis bien ſûr que ſi dans ce tems-là ce dernier s'étoit propoſé, que Madame *de Breville* n'auroit jamais eu à ſe plaindre de votre ſoumiſſion. Vous êtes encore dans l'erreur, interrompis-je, fatiguée de l'obſtination de cet homme: tout ce qui m'auroit mis dans la dépendance m'auroit été égal: ce n'auroit point été le rang qui eût été capable de me déterminer, j'aurois fait bien plus de cas du mérite & des qualités perſonnelles, que de toute autre choſe. Enfin Monſieur, ajoutai-je, quand on ne ſe marie point par néceſſité, on eſt

eſt bien aiſe de choiſir ſoi-même celui dont dépend entièrement notre bonheur : mais ce n'eſt pas ici de quoi il eſt queſtion, puiſque j'ai l'honneur de vous répéter qu'à moins qu'il n'arrive un prodigieux changement dans ma façon de penſer, mon parti eſt pris il y a longtems de ne jamais me marier, & depuis que je ſuis ma maîtreſſe, je puis vous aſſurer qu'au-lieu de balancer ſur cette réſolution, je m'y confirme de plus en plus tous les jours ; c'eſt de quoi vous ne devez pas douter.

Le Grand-Vicaire eut beau s'obſerver, je conçus ſon dépit. Je n'aurois rien à répondre, reprit-il en me regardant fixement, ſi je n'étois bien aſſuré que cette prétendue réſolution déterminée de reſter toujours fille, n'eſt qu'un honnête prétexte Mademoiſelle pour éluder toutes les propoſitions raiſonnables qu'on pourroit vous faire : mais vous êtes encore bien jeune pour que vous puiſſiez vous flater de donner le change à un homme de mon âge & de mon expérience, & qui d'ailleurs a été

trop bien inſtruit ſur ce qui vous regarde par feue Madame votre Mère, pour ignorer la cauſe de vos refus. Piquée à mon tour d'un propos auſſi offenſant, le rouge me monta au viſage: je ne ſai Monſieur, pourſuivis-je avec un peu de chaleur, ce que Madame *de Breville* a pu vous dire ſur mon compte. Je reſpecte trop ſa mémoire pour voûloir l'en dédire; mais les ſouffrances qui l'ont accablée dans les derniers tems de ſa vie, ont pu étonner ſa raiſon, & lui faire croire avec trop de facilité tout ce que de mauvais eſprits ont pu lui dire à mon préjudice. Ce n'eſt pas-là de quoi il eſt queſtion, Mademoiſelle, interrompit l'Abbé du *Hautcœur*; j'euſſe été le prémier à révoquer en doute tout ce qu'on auroit pu ſuppoſer contre vous; mais en bonne-foi que voulez-vous qu'on réponde à des faits? n'ai-je pas vu de mes yeux un fragment de lettre qui prouvoit clairement vos inclinations pour Mr. *de Beauval*.... Ah! quand cela ſeroit, que pourriez-vous

vous en conclure contre moi, repris-je avec vivacité? Que vous l'aimez, que vous n'avez point voulu épouser Mr. *de Scberling*, parce que vous vous conservez pour lui, poursuivit le Grand-Vicaire avec un ton décisif, & que vous refuserez tous les autres partis, comme vous venez de faire le Prince *S. T.* & tout cela pour une passion blâmable, en ce que ce manège ne vous convient point. Je dis plus, c'est que vous ne pouvez le contracter sans pécher, puisque feue Madame votre Mère en a refusé formellement son consentement.

Je ne finirois jamais si je rapportois les dits & redits de cet entretien: mais m'étant apperçue que plus je ménageois dans mes réponses l'Abbé du *Hautcœur*, & plus il élevoit le ton, & s'arrogeoit d'empire. Je brisai court, en le priant de ne pas se donner davantage la peine de s'occuper de mes intérêts, & en lui faisant entendre que si j'avois écouté ses conseils dans

la

la prémière affaire qu'il m'avoit proposée, j'aurois peut-être eu tout le tems de m'en repentir.

Ce dernier trait acheva d'irriter l'Abbé du *Hautcœur:* je vous croyois de l'entêtement dans le caractère Mademoiselle, me dit-il, j'en ai vu quelques preuves, mais je ne me serois jamais persuadé que vous fussiez capable d'ingratitude. Vous me faites un reproche? Quoi vous avoir voulu procurer les bonnes graces d'une grande Princesse, savez-vous bien, continua le Prêtre en me parlant sans ménagement, qu'en vous donnant cette belle connoissance, j'assurois votre état, qui est fort incertain? Comment, reprisje piquée jusqu'au vif d'un pareil discours! Eh! qui pourra me le disputer? Les collatéraux de Mr. *de Breville*, repartit le Grand-Vicaire avec un air satisfait qui me fit concevoir le plaisir qu'il avoit de se venger: ils sauront tôt ou tard que vous n'êtes pas née en légitime mariage, & tous ces grands biens qui vous font prendre un ton si haut, se dissiperont alors comme

me la rosée aux prémiers rayons Soleil.

Je suis née, *ma Princesse*, avec de la présence d'esprit & de la douceur dans le caractère; je me serois peut-être possédée en pareille occasion devant une Mère ou un Mari, mais il n'en étoit pas demême vis-à-vis ceux qui ne m'en imposoient pas: il y a bien de la méchanceté Monsieur, repris-je sans m'étonner, dans le reproche que vous venez de me faire, &, permettez-moi de trancher le mot, une furieuse imprudence. Quand ce que vous supposez seroit vrai, ajoutai-je, il n'auroit pu parvenir jusqu'à vous, que dans le Confessional: de quelque part que cela soit, jugez après cela si votre menace m'intimide; elle me servira du moins à m'aprendre que vous êtes aussi dangereux que je vous avois cru respectable; & pour ne plus me mettre dans le cas d'entendre des choses aussi dures, vous trouverez bon que je ne vous revoye jamais.

En achévant ces mots, je lui tour-

tournai les épaules, & paſſai dans mon cabinet. L'Abbé du *Hautcœur*, qui ne s'attendoit pas à tant de fermeté de ma part, & qui n'avoit peut-être mis ce lâche moyen en uſage, que pour me ſubjuguer, ou pour ſe venger, voulut reprendre un ton plus doux, & me ramener ſans doute, mais je tins bon. Je lui dis avant que de fermer ma porte, que j'aurois la conſidération en faveur de ſon caractère, & des liaiſons qu'il avoit eu avec feue ma Mère, de ne jamais prononcer ſon nom, mais que ce ne ſeroit qu'autant qu'il marqueroit de prudence à mon ſujet, étant bien réſolue, ſi jamais il me revenoit rien de ſuſpect ſur cet article, d'aller me jetter aux piés de Supérieurs auxquels il ſeroit obligé de rendre compte de ſa conduite, & qui lui en impoſeroient, tout accrédité qu'il ſe croyoit.

Mais malgré cette fermeté apparente, je ne me trouvai pas plutôt ſeule, que je me mis à pleurer amèrement. Je conçus que dès que mon ſecret étoit parvenu à

l'Abbé *du Hautcœur*, il étoit vraiſemblable qu'il pourroit un jour parler. Cette réflexion m'affligea au dernier point, elle m'annonçoit que je ne pouvois plus être heureuſe, dès que ma tranquilité dépendoit du hazard, & du caprice des évènemens.

La malheureuſe viſite du Grand-Vicaire m'agita à un tel point le reſte du jour, que pour dérober mon trouble je ne voulus point me mettre à table. *Julie* me connoiſſoit déjà trop bien : elle démêla que j'avois du chagrin, mais comme j'attribuai à une migraine le motif de ſes inquiétudes, elle n'oſa me faire aucune queſtion, concevant bien que puiſque je ne lui confiois pas comme à mon ordinaire le ſecret de cette triſteſſe, je ne voulois pas m'expliquer là-deſſus.

Je paſſai une nuit cruelle, je ne pus fermer l'œil que ſur le matin. Ces collatéraux dont le méchant Abbé *du Hautcœur* m'avoit menacée, me revenoient ſans ceſſe à l'eſprit ; ils étoient deux, l'un Conſeiller de la Grand-Chambre,

&

& l'autre Maître de la Chambre des Comptes, tous deux fort processifs, pas riches, & très propres à me tailler bien des affaires. Après avoir rêvé une partie de la matinée à tout cela, je pris un parti, *ma Princesse*, qui vous paroîtra surprenant. Je me trouvois dans une trop grande agitation pour passer ma vie dans l'incertitude. Je voulois absolument y couper racine, & cela ne se pouvoit qu'en confiant à quelqu'un d'habile l'embarras d'esprit où je me trouvois; mais à qui recourir? m'adresser à un Avocat, c'étoit tout risquer, & compromettre un secret que j'avois tant de raisons de couvrir d'un voile éternel. Mr. *de Villefarel* étoit un parfaitement honnête-homme, mais je ne le connoissois pas assez pour rien risquer de ce côté; une indiscrétion, une confiance imprudente à sa femme qu'il aimoit, étoit capable de me perdre. Elle étoit mon amie intime aujourd'hui, il pouvoit arriver que je me brouillasse demain avec elle, comme cela arriva dans la suite. D'ailleurs c'étoit

lui donner un empire ſur moi qui pouvoit avoir des ſuites deſagréables pour l'indépendance dont je faiſois tant de cas. D'un autre côté, j'avois été ſi cruellement traitée par un Directeur, & l'exemple tout récent que j'avois que ceux qui devroient être meilleurs que nous, ſont quelquefois plus méchans, qu'il ne pouvoit me tomber dans l'eſprit de conſulter celui qui dirigeoit pour lors ma conſcience. Après avoir peſé tous les inconvéniens d'une ſemblable démarche, je ne trouvai perſonne ſur qui je puſſe aſſez compter pour le hazarder; mais dans le tems que je prenois quoiqu'à regret la réſolution de laiſſer les choſes telles qu'elles étoient, & de garder mes inquiétudes au pis de ce qui en pouvoit arriver, je me rapellai tout d'un coup le Marquis *de Scherling*. Je n'héſitai pas un moment ſur ce choix: j'avois des preuves ſi convainquantes de ſa parfaite probité dans notre rupture, où le reſſentiment, s'il eût été capable d'en manquer, auroit pu le porter à me faire enviſager

les

les raiſons que j'avois de le ménager, que je commençai à être plus tranquile lorſque j'eus décidé en moi-même que je le conſulterois, nous ne nous étions point vus depuis ſon mariage : je ſavois qu'il avoit été piqué au vif contre moi, mais tout cela ne m'empêcha pas de me décider. Je remis au prémier moment que j'aurois à moi, à faire ſur cela ce qui convenoit pour me procurer l'entrevue dont j'avois beſoin.

Je rêvois encore à ces choſes, lorſque *Julie* vint en courant m'avertir qu'elle venoit de voir d'une fenêtre Mademoiſelle *de Kelvader* arriver : l'idée qu'elle eut en venant me l'annoncer, étoit de me diſtraire des rêveries où elle me voyoit plongée, & je lui en ſus gré. Je courus au devant de cette chère Amie, ne doutant pas qu'elle n'eût de bonnes nouvelles à m'annoncer, puiſqu'elle venoit une heure plutôt que je ne l'attendois. En effet elle m'aprit en m'embraſſant que ſa chère Maman étoit en route pour arriver, & elle me re-

mit la lettre qu'elle lui écrivoit. Je la lus avec bien du plaisir. Mademoiselle *de Zerzagan* marquoit à sa fille adoptive, que les chères nouvelles qu'elle venoit de recevoir d'elle, lui avoient rendu la vie, qu'elle remettoit à son arrivée à *Paris* à lui exprimer les transports de joie qu'elle avoit ressenti, en aprenant mes bontés ; qu'elle comptoit à présent sur un bonheur durable, puisqu'elle verroit bientôt une Bienfactrice si digne de son attachement & de sa vénération ; que la prémière chose qu'elle avoit fait, après avoir touché l'argent que je lui envoyois, avoit été de faire venir une chaise dans laquelle elle alloit se jetter, ne voulant pas perdre un moment pour jouïr du charmant plaisir de me voir, & d'embrasser une fille qu'elle aimoit si tendrement, & à laquelle elle trouvoit tous les jours de nouvelles raisons de s'attacher.

Je grondai fort Mademoiselle *de Kelvader*, de ce qu'elle avoit parlé de moi malgré nos conventions ; mais elle s'en excusa avec tant d'ef-

d'efprit, & en des termes fi propres à me perfuader la vivacité de fon amitié, que je le lui pardonnai aifément. Avant toutes chofes je voulus qu'elle vît l'appartement que je lui avois fait préparer; elle en fut ravie, mais elle me pria de lui permettre qu'elle en donnât le choix à fa chère Maman, ce que je trouvai raifonnable. Comme Mademoifelle *de Zerzagan* devoit arriver deux jours après, je propofai à *Kelvader* d'entrer dès le même jour chez moi, lui promettant qu'après le diner nous irions dire adieu à l'Abbeffe enfemble; mais me témoignant que quelque empreffement qu'elle en eût, elle feroit bien aife que Mademoifelle *de Zerzagan* vînt la retirer elle-même du Couvent, je la laiffai maîtreffe de faire là-deffus ce qu'elle jugeroit à propos, mais avec le parti pris que nous irions au devant de Mademoifelle *de Zerzagan* jufqu'à l'endroit où cette chère Maman devoit diner.

L'arrivée *de Saint Preuil* interrompit ce que nous difions à ce

ſujet, il étoit ſuivi de *Saint Clair*, & je n'en fus pas fâchée, parce que du caractère dont il étoit, nous devions nous attendre à ne pas nous ennuyer : il débuta plaiſamment : ma foi *Saint Preuil*, dit-il à ſon frère après avoir examiné avec une ſorte de plaiſir Mademoiſelle *de Kelvader*, tu as très prudemment fait de me confier ton amour pour cette belle Demoiſelle : c'eſt un motif pour ne pas ſuivre entièrement le panchant qui m'entraîne. Mais quelque probité dont je me pique, & quelle que ſoit mon amitié pour toi, ne t'y fie que de la bonne ſorte, tu riſquerois trop ; je ne me ſens point un cœur aſſez ferme pour ſoutenir des coups ſi puiſſans. J'ai bien vu de jolies femmes dans ma vie, mais en vérité je n'en connois point qui puiſſe le diſputer à cette délicieuſe perſonne : c'eſt un miracle de beauté. voilà mon ſentiment ; du reſte raſſure-toi mon pauvre *Saint Preuil*, raſſure-toi, tu as pâli dix fois depuis un moment. Eſt-ce que tu ſerois aſſez ennemi de toi-même

pour

pour devenir jaloux? Je ne te le conſeille pas, car tu dois compter qu'autant d'hommes qui verront ta Maîtreſſe, ils deviendront pour toi autant de rivaux. Eh! comment cela pourroit-il être autrement? contemple ſes beautés, peut-on les entrevoir ſans en devenir ſur le champ amoureux?

Si la franchiſe de *Saint Clair* nous amuſa, elle déconcerta au point ma bonne Amie, que le rouge lui en monta dix fois au viſage. Madame *de Genneval* qui ſurvint, la remit. A l'égard *de Saint Preuil*, il fut outré des plaiſanteries de ſon frère, & il en fit mille excuſes à Mademoiſelle *de Kelvader*: elle les reçut en fille qui ſait le monde, & ayant été bientôt inſtruite par Madame *de Genneval* & par moi du caractère bouffon & franc de *Saint Clair*, elle fut la prémière à plaiſanter; ce qui remit entièrement *Saint Preuil*, & donna à la converſation une gayeté qui nous mit tous fort à l'aiſe, & qui nous amuſa fort pendant le diner, qui fut ſervi un moment après.

Sur les cinq heures Madame *de Genneval*, qui avoit des emplettes à faire, monta en carosse avec Mr. *de Villefarel*, qui étoit venu la prendre : mes frères & moi, nous reconduisîmes Mademoiselle *de Kelvader* à *Port-Royal*, & nous convinmes avant que de nous séparer, que j'irois la prendre le mardi suivant pour aller au devant de Mademoiselle *de Zerzagan*, qui devoit arriver ce jour-là. *Saint Preuil* ne nous parla, en me reconduisant chez moi, que du bonheur que j'avois d'avoir fait cette aimable connoissance: nous convinmes *Saint Clair* & moi qu'il devenoit tout de bon amoureux : nous lui en fîmes la guerre, il ne le desavoua pas, convenant que Mademoiselle *de Kelvader* étoit la seule qui lui eût inspiré l'envie de plaîre & de se faire aimer.

Après être resté chez moi environ une demi-heure, mes frères me quitérent, jugeant à des vapeurs involontaires que je n'étois pas la maîtresse d'empêcher, que j'avois besoin de tranquilité.

Je

Je convins de bonne foi que je ne me trouvois pas dans mon assiète ordinaire, sans leur laisser entrevoir que de justes inquiétudes y donnoient lieu. *Saint Clair* en s'en allant me dit avec son ton de plaisanterie, que je n'avois qu'à permettre à *Beauval* de venir me faire sa cour, & qu'il me garantissoit, qu'avant quatre minutes d'entretien avec lui, je perdrois entièrement l'envie de bâiller.

Il se trompoit, *Princesse*: quelque cher que me fût *Beauval*, son entretien dans ce quart-d'heure m'auroit été fort à charge: les mauvais propos de l'Abbé *du Hautcœur* ne me sortoient pas de l'esprit, & je respirois après le moment d'être libre pour remplir le projet qne j'avois conçu. Dès que je me trouvai seule, j'entrai dans mon cabinet, où j'écrivis quatre mots à Mr. *de Scherling*, pour l'engager à venir sur le champ chez moi: mon laquais ne fut pas plutôt parti avec ma lettre, qu'il me sembla que je me trouvois en quelque façon soulagée: je con-

noiſſois trop bien le Marquis, pour ne pas être ſure qu'il me donneroit de bons conſeils, & que la confiance que j'avois en lui, alloit faire ceſſer toutes mes inquiétudes, & aſſurer à l'avenir mon repos.

Fin de la Huitième Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

NEUVIÉME PARTIE.

LE laquais que j'avois envoyé chez le Marquis *de Scherling*, par le plus heureux hazard du monde, le trouva chez lui, quoiqu'il ne s'y rencontrât pas pour l'ordinaire à cette heure : il n'eut pas plutôt lu ma lettre, qu'il ordonna qu'on mît ſes chevaux au caroſſe, & me renvoya

ce domeſtique, en me faiſant dire qu'il ſe rendroit à mes ordres ſur le champ. Je fus extrêmement ſenſible à cette attention: j'avois lieu de craindre qu'il ne me boudât: j'avois le plus grand tort du monde de l'en ſoupçonner. Il débuta en entrant dans mon appartement, par m'aſſurer que quels que fuſſent les motifs qui me l'avoient rapellé à mon ſouvenir, il ſe trouvoit trop heureux que je ne l'euſſe pas oublié. A peine lui eus-je fait part des inquiétudes dont j'étois allarmée, qu'il me proteſta qu'il m'étoit entièrement aquis, & qu'il feroit l'impoſſible pour me mettre à l'abri des perſécutions qu'il ſembloit qu'on vouloit me préparer. Ces aſſurances me tranquiliſérent beaucoup, mais ce calme ne dura qu'un moment. Je ne vois qu'un ſeul moyen, continua Mr. *de Scherling*, pour vous garantir des pièges que l'Abbé *du Hautcœur* va vous tendre infailliblement. Vous ne le connoiſſez pas; c'eſt un hipocrite, qui ſous les dehors de la candeur & de la probité, eſt capable de ſe por-

ter aux derniers excès de méchanceté & de noirceur pour ſe venger & pour vous perdre. Je ſuis fâché que vous l'ayez ſi peu ménagé; mais puisque c'eſt une choſe faite, il faut tâcher d'y rémédier. Ce Prêtre eſt d'autant plus à craindre, qu'il a un crédit prodigieux: non ſeulement il eſt ami intime de ſon Archevêque, mais même des Miniſtres & du Prémier-Préſident. Je ne vois qu'un ſeul moyen, je vous le répète, pour l'obliger à ſe taire.... Eh quel eſt donc ce moyen, interrompis-je avec émotion? D'épouſer le Prince qu'on vous propoſe, reprit Mr. *de Scherling* froidement, ou de vous réſoudre à plaider.

L'alternative me fit trembler, Mr. *de Scherling* le remarqua: vous avez donc bien de l'éloignement pour le parti qu'on vous propoſe, me dit-il? Le Prince *S. T.* eſt cependant d'une figure & d'une naiſſance à prévenir en ſa faveur. Il n'eſt pas riche, j'en conviens; mais il a tant de bonnes qualités, & de ſi belles eſpérances, qu'il n'y a

point

point d'Héritière qui ne ſe trouvât glorieuſe d'une pareille préférence.

Ce n'étoit pas pour vous conſulter ſur ce mariage, repris-je d'un air aſſez piqué, que je vous avois prié de paſſer chez moi Monſieur : ſi j'avois été dans le goût de me marier, vous n'auriez pas eu à vous plaindre de moi. Eh que me dites-vous Mademoiſelle, s'écria Mr. *de Scherling* en levant les yeux au Ciel ! Eſt-il poſſible qu'avec la ſincérité que je vous connois, vous diſſimuliez avec moi ? Je ne diſſimule point, continuai-je ; jamais on n'a tant eſtimé un homme que je vous ai eſtimé, & ce n'eſt qu'à une répugnance invincible pour le mariage, que vous devez atribuer le refus que je fis en ce tems de votre main. Quoi Mr. *de Beauval* n'en fut pas la ſeule cauſe, interrompit vivement le Marquis ? Je ne vous nierai pas, repris-je en ne pouvant m'empêcher de rougir, qu'il ne ſoit entré pour quelque choſe dans cette affaire ; mais l'évènement vous prouvera

vera avec le tems que je vous ai dit vrai. Quand il feroit poffible que mes fentimens fuffent tels pour lui que vous les fuppofez, fachez qu'il n'en feroit pas plus heureux: ma réfolution eft prife de ne jamais me marier, & rien au monde ne fera capable de me faire changer.

Mr. *de Scherling* parut encore douter pendant quelque tems de la folidité de ce parti; mais jugeant par mes réponfes que je lui parlois avec la dernière franchife, il fe jetta à mes piés. Vous me rendez la vie, adorable *de Saint Preuil*, me dit-il: je n'ai jamais ceffé de vous aimer un inftant: le dépit feul m'avoit porté à prendre l'engagement que vous favez, & depuis ce tems j'ai toujours vécu malheureux: mais puisque vous m'affurez que mon rival ne vous fera jamais porter fon nom, de quelque manière que vous penfiez pour moi, je n'ai plus à me plaindre; au défaut de votre amour je mériterai votre eftime; & s'il eft poffible que la plus tendre amitié puiffe me confoler de

n'avoir

n'avoir pu mériter plus, je ferai tant d'efforts pour mériter la vôtre, que vous vous croirez obligée de me l'accorder.

Après avoit fait relever Mr. *de Scherling*, & l'avoir aſſuré que ſi ce ſentiment pouvoit le rendre heureux, il ne devoit pas douter de l'envie que j'avois qu'il le fût, je lui reprochai la froideur dont il avoit traité l'article pour lequel je l'avois prié de venir me voir. Il convint de bonne-foi que la confiance que je lui avois marquée dans cette affaire, lui avoit rapellé mes injuſtices, & que trouvant l'occaſion ſi favorable, il s'en étoit reſſenti malgré lui, quoique dans le fond il fût bien déterminé à me tirer de peine, & à me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui.

Contente au-delà de tout ce que je pouvois dire de ſa franchiſe, j'y répondis par des remercimens ſincères de ſa manière de penſer à mon égard : enſuite il fut queſtion de mon affaire. J'imaginai un moyen, continua Mr. *de Scherling*, qui vous

vous mettra pour jamais à l'abri de tout ce que vous craignez: votre bien eſt le ſeul ennemi qui puiſſe vous expoſer aux perſécutions que votre timidité vous fait prévoir: je ſuis du ſentiment qu'il faut adroitement le changer de nature: j'entends vendre vos Terres, vos Contracts ſur l'Hôtel de ville, vos Plantations en *Amérique*, votre Maiſon même, enfin tout ce que vous avez actuellement en votre poſſeſſion. A meſure que vous convertirez ces fonds en argent, vous le placerez ſourdement ſur les Banques de *Londres*, d'*Amſterdam*, de *Veniſe*, &c. Pour en impoſer au Public, vous aurez ſoin de prendre pour quelques centaines de mille francs d'Actions ſur la *Compagnie des Indes*, ce qui ſuffira pour vous mettre à l'abri de tout ſoupçon. Quand vous ſerez parvenue à mettre votre bien dans cet état d'indépendance, continua le Marquis, vous devez être ſure de ne jamais être inquiétée; au contraire, les Collatéraux de Mr. *de Breville*, inſtruits que vous avez

trouvé

trouvé le ſecret de mettre vos effets à l'abri de leur chicane, croiront devoir vous ménager, afin de mériter un jour que vous en diſpoſiez en leur faveur, ou en celle de leurs enfans, dans la confiance ou preſque tout le monde eſt que dans les derniers inſtans de la vie on ſe rend juſtice, & qu'on rend à chacun ce qui lui appartient.

Le projet du Marquis me frappa, mais il me parut bien difficile dans l'exécution. A peine le lui eus-je laiſſé entrevoir, qu'il me tranquiliſa par les biais qu'il me détailla pour arriver au but projetté : afin même qu'il ne me reſtât aucun doute ſur ce ſujet, il me promit de fondre lui-même cette importante affaire, en m'aſſurant que le ſeul embaras que j'aurois pendant le cours de cette négociation, ſeroit de ſigner les Actes qui me ſeroient préſentés par mon Intendant, à qui j'en devois confier le ſecret, & dont il ſe ſerviroit pour conſommer le projet.

En un mot Mr. *de Scberling* me rendit

rendit cette affaire ſi aiſée dans l'exécution, & j'y trouvai tant de ſujets de m'en aplaudir pour l'aſſurance de mon état, que j'envoyai chercher ſur le champ *Brabançon*, pour lui donner l'ordre d'en aller conférer dès le lendemain avec le Marquis. Mon Intendant, au-lieu de ſe montrer difficultueux, comme nous devions naturellement nous y attendre, fut le prémier à aplaudir à cet arrangement, & à lever les difficultés que nous n'avions pas prévues. Dès ce moment j'augurai bien des ſuites de cette affaire, & cette opinion me rendit entièrement ma tranquilité.

Pour ne point être obligé de revenir à des détails, qui deviendroient à la fin ennuyeux, je crois devoir anticiper les tems. Mrs. *de Scherling* & *Brabançon* opérérent avec tant de bonheur, qu'en moins de dix mois tout mon bien fut changé de nature, & cela avec tant d'habileté de leur part, qu'au-lieu d'y perdre deux cens mille francs, comme je m'y étois attendue, & de ſouffrir une diminution

dans

dans mes revenus, j'y gagnai vingt-cinq mille écus, & mes rentes ſe trouvérent augmentées d'un huitième.

Le Marquis *de Scherling* me donna trop de preuves de ſon amitié, pour ne le pas convaincre que j'y étois ſenſible. Après avoir renvoyé *Brabançon*, je lui dis qu'il étoit le maître de ſouper avec moi. Il fut tranſporté de cette faveur, & il la reçut comme tout ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux.

Avant que de nous ſéparer, je voulus faire mes conventions avec lui. Je m'étois trop bien aperçue que loin d'être guéri de ſa paſſion pour moi, il étoit plus amoureux que jamais; les peines que j'eus à contenir les aſſurances qu'il m'en donna, pendant le peu de tems qu'il reſta avec moi, me firent prévoir que les occaſions fréquentes que mes affaires lui alloient procurer de me voir ſouvent, me ſuſciteroient des perſécutions que je ne voulois point eſſuyer. Je tranchai net ſur ce point. Je lui dis que s'il prenoit des prétextes pour

me

me parler de ſon amour, j'étois déterminée à tout risquer, plutôt que de m'expoſer à me brouiller avec lui une ſeconde fois. Il eut beau vouloir me perſuader que ſa paſſion ſe contiendroit dans des bornes ſi reſpectueuſes que je n'aurois pas lieu de m'en plaindre, je reſtai ferme, & j'exigeai ſa parole d'honneur qu'il ne m'en parleroit jamais.

Il étoit près d'une heure après minuit, lorsque Mr. *de Scherling* me quita. Mademoiſelle *de Severin* ne fut pas plutôt que j'étois ſeule, qu'elle entra dans mon appartement. L'air de gayeté qui paroiſſoit ſur mon viſage, lui rendit celui qui lui étoit ordinaire; car depuis la viſite de l'Abbé *du Hautcœur* elle avoit toujours été triſte, ſon affection la mettant toujours ſur le ton où je me trouvois. Je lui demandai en badinant, comment alloient ſes amours avec *Brabançon*: elle me baiſa les mains en m'aſſurant qu'elle me devoit ſon bonheur, & que cet homme lui paroiſſoit ſi rempli d'honneur & de

de probité, que quoiqu'il ne fût pas de la prémière jeunesse, elle le préfèreroit à un Amant de vingt-cinq ans, quand même il seroit en état de lui faire encore plus d'avantage du côté de la fortune que mon Intendant.

Je la félicitai de tout mon cœur de ces préventions favorables, & nous nous entretinmes encore environ une demi-heure sur ce sujet; mais comme il se faisoit tard, je lui dis de faire entrer ma femme de chambre pour me coucher: elle la sonna, un de mes gens ayant paru il reçut ordre d'apeller *Bauvilliers*; mais quelques instans après il revint avec un air effrayé, nous dire que cette fille étoit évanouïe dans sa chambre, & dans un état à faire trembler. Etonnée d'un pareil raport, j'ordonnai à *Julie* d'aller au plus vite la secourir; de mon côté je fus chercher sur ma toilette un flacon où il y avoit d'une eau admirable pour de pareils accidens, & je me fis éclairer pour passer dans l'appartement de mes femmes. En chemin je ques-

queſtionnai mon laquais ſur cet état à faire trembler dont il m'avoit parlé. Il me dit qu'il avoit trouvé ma femme de chambre étendue ſur le plancher, à demi nue & grinçant les dents, comme une perſonne au deſeſpoir, ou fort effrayée. Ce rapport me fit frémir, je ne pouvois conjecturer ce qui avoit pu donner lieu à un accident qui me paroiſſoit ſi peu naturel.

Je fus encore plus étonnée que mon laquais ne l'avoit été lui-même: la pauvre *Beauvilliers* étoit étendue ſur le plancher, comme il me l'avoit dit, auſſi meurtrie par tout le viſage, & par une partie du corps, que ſi elle eût été aſſommée de coups. *Julie*, au-lieu de tenter de la faire revenir de ſa foibleſſe, s'étoit réfugiée dans un coin de la chambre, où elle paroiſſoit confondue de frayeur. Je ne me trouvois guères plus aſſurée qu'elle; cependant la prémière choſe que je fis, fut de renvoyer le domeſtique qui m'avoit conduite, la pudeur ne permettant pas qu'il

fût préſent, à cauſe de l'indécence avec laquelle ma femme de chambre s'étoit évanouïe ; elle avoit la gorge entièrement découverte, je ne ſai même ſi c'étoit-là tout.

Julie, raſſurée par ma préſence, aproche de *la Beauvilliers*, & voulut la relever, mais elle ſe trouva ſi peſante, qu'elle ne put en venir à bout ſans mon ſecours. Dès que nous l'eûmes jettée ſur ſon lit, je lui fis entrer dans la bouche quelques goutes de l'eau que j'avois apportée. Un inſtant après *la Beauvilliers* nous donna des ſignes de vie, & après avoir réïtéré le remède, elle reprit entièrement la connoiſſance.

La prémière choſe qu'elle fit en ouvrant les yeux, fut de parcourir tous les endroits de la chambre. Elle les fixa ſur un gros chat que je ſavois être à elle, & ſe mit à trembler avec tant d'excès, que nous la vîmes à la veille de retomber dans l'état dont elle ſortoit à peine. Je voulus lui parler pour l'encourager & pour la remettre;

mais

mais ſans qu'elle parût faire attention à ce que je lui diſois, elle ſe releva avec précipitation, & ſe mit à genoux ſur ſon lit, en joignant les mains & en regardant *minon gros*, c'étoit le nom de ſon chat, comme ſi elle eût voulu lui demander pardon ou grace. *Julie* & moi nous nous regardâmes, & nous la crûmes folle; mais nous n'étions pas encore à la fin de notre ſurpriſe, que *la Beauvilliers* s'écria: je ſuis perdue, il ne me le pardonnera jamais, & elle ſe mit à pleura comme une folle. Impatiente à la fin de ſes extravagances, je lui demandai à qui elle en avoit, & ce qui pouvoit donner lieu à des excès ſi extraordinaires; mais au-lieu de me répondre, elle continua à pleurer, en s'écriant de tems en tems, qu'elle étoit la plus malheureuſe fille de l'Univers, & que rien ne étoit capable de la conſoler de ſes malheurs. Quelque impatience que j'euſſe de pénétrer un miſtère ſi prodigieux, je fus obligée d'attendre encore plus d'une demiheure. Pendant ce tems le chat

 étant

étant forti de-deffus une cheminée, où il avoit été jufques-là, & s'étant retiré par la porte de la chambre que mon laquais avoit laiffée entrouverte en fortant, je remarquai que ma femme de chambre étoit devenue plus tranquile. Je profitai de ce moment pour l'engager à me répondre. Elle voulut fe jetter à mes piés pour me demander excufe de la fcène qu'elle venoit de me donner; mais je l'en empêchai, en lui difant que je n'exigeois d'elle pour toute chofe, que de m'aprendre avec franchife quels étoient fes chagrins, & ce qui avoit pu donner lieu à fon évanouïffement, & à tout ce qui s'étoit paffé en ma préfence.

La Beauvilliers voulut d'abord biaifer, mais ayant ajouté que fi elle héfitoit à me dire la vérité, j'allois donner des ordres pour qu'on la mît hors de chez moi fur le champ; elle me promit d'être fincère, & s'exprima dans ces termes.

Il ne m'eft pas poffible, Mademoifelle, continua ma femme de

chambre, de vous mettre parfaitement au fait de ce qui vient de m'arriver, sans vous faire en quelque façon mon histoire. Je crains bien qu'elle ne vous donne mauvaise opinion de moi, mais vous m'avez ordonné d'être vraie, & je ne puis me résoudre à vous rien celer.

Ma Mère, qui étoit Marchande du Palais, en se retirant un jour à dix heures du soir dans la rue de la *Callande*, accompagnée d'une fille de boutique & de moi, pensa être renversée en montant un escalier par un gros chien qui poursuivoit un chat, & qui s'enfuyoit de toutes ses forces pour ne pas être la proie de son ennemi. Heureusement que nous nous trouvâmes derrière elle, dans le moment que le pié lui manquoit. Ma Mère qui a aimé toute sa vie les chats avec trop d'excès, se mit à crier après le chien pour l'empêcher de joindre le matou, mais envain. Un moment après nous entendîmes un vacarme, qui nous fit concevoir que le mâtin l'avoit

atrapé : ma Mère arracha des mains de la fille de boutique une lanterne avec laquelle elle nous éclairoit, & courut au ſecours du chat. Elle arriva à tems, le pauvre animal avoit été ſaiſi par le corps, & un moment plus tard c'en étoit fait. Le chien reçut tant de coups qu'il lâcha enfin priſe : ma Mère recueillit le chat tout ſanglant, & percé de pluſieurs coups de dents, dans ſon tablier, & le rapporta chez elle. Le pauvre animal ſembloit être à la veille d'expirer : on fit chauffer du vin, on étuva & l'on banda ſes plaies, & on le mit dans un bon lit qu'on baſſina : le lendemain on en uſa de-même : en un mot on en eut tant de ſoin, que huit jours après il ſe porta auſſi-bien qu'il l'avoit jamais fait.

Ma Mère prit une ſi grande affection pour cet animal, à qui elle donna le nom de *minon gros*, que c'étoit l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible que de manquer d'attention pour lui. Il n'y avoit point de jours que je n'eſſuyaſſe quel-

ques

ques chagrins à son sujet : elle prétendoit qu'il faisoit le bonheur de sa maison : effectivement, depuis cette avanture tout lui prospéroit : elle hérita d'un Oncle, sur qui elle ne comptoit point; elle trouva une bourse remplie d'or montant à la valeur de quatre mille francs ; & tandis que toutes les boutiques voisines étoient désertes, la sienne ne desemplissoit pas.

Un jour que je me trouvai seule à la boutique, un *Arménien* y entra pour y acheter quelque chose. Je lui plus, & il me l'avoua sans détour. Il avoit si bonne mine, & me paroissoit si noble dans ses manières, que je ne fus point fâchée d'avoir fait cette conquête : au-lieu de minauder & de prendre le ton qu'on prend en de semblables occasions, je me radoucis, & je lui dis de bonne-foi que s'il pouvoit obtenir de ma Mère la permission de me rendre visite, je ne l'en dédirois pas, & que je ne serois point fâchée de le voir.

Mosul, c'étoit le nom de cet *Ar-*

ménien, parut fort ſatisfait de la franchiſe avec laquelle je m'étois expliquée ; mais au-lieu de me dire qu'il tâcheroit d'obtenir l'agrément de ma Mère, il m'aſſura qu'il éviteroit au contraire de me faire ſa cour en ſa préſence. Je voulus ſavoir quelles étoient les raiſons d'une conduite auſſi extraordinaire, mais il me dit qu'avant peu je conviendrois qu'il en avoit de bonnes pour en uſer comme il faiſoit.

Je ne ſai ſi cet homme ſe ſervit d'un charme pour me plaîre ; mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'après l'avoir vu pendant quelques jours, je me trouvai ſi fort prévenue en ſa faveur, que je languiſſois lorsque j'en étois ſéparée. Je l'avouerai : cet excès fut au point que les pâles couleurs me prirent, ce qui me changea à un tel point, que ma Mère en fut effrayée ; après ſon chat j'étois tout ce qu'elle avoit de plus cher dans la vie. Quoiqu'elle ne fût pas encore dans la réſolution de me marier, elle prit le parti d'y ſonger, dans la confiance

fiance qu'elle avoit que la ſource de mon mal partoit de-là ; que je ne ceſſerois pas plutôt d'être fille, que les couleurs & la ſanté me reviendroient.

Préoccupée de cette façon de penſer, elle fit agir un tiers pour me propoſer à un vieux Procureur, qui gagnoit prodigieuſement, en lui faiſant dire que s'il contractoit avec moi, je lui apporterois en dot vingt-mille écus comptant, & mes droits qui devoient monter à deux fois autant. Le Praticien, qui aimoit l'argent comme ſon Dieu, taupa à la propoſition ; il fut préſenté au logis, il y dina. Je lui plus, & dès le jour même le mariage fut conclu.

Ma Mère s'étoit conduite avec tant de précipitation & de miſtère, que je ne fus au fait de l'avanture que la veille du jour que je devois être mariée. Le deſeſpoir que je montrai en l'aprenant, étonna me Mère : après une mercuriale fort vive, elle me demanda ce qui me déplaîſoit dans le mariage qu'elle avoit arrêté. Sur

la réponſe que je lui fis que je haïſſois mon prétendu à la mort, & qu'il étoit trop vieux & trop laid, elle me donna une paire de ſoufflets, & me chaſſa de ſa préſence.

J'étois trop affligée pour avoir la diſſimulation de le cacher. *Moſul*, qui vint à l'ordinaire à la boutique pour me voir, ayant apris de quoi il étoit queſtion, & que je devois être mariée le lendemain, me dit que je l'introduiſiſſe la nuit prochaine dans la maiſon, ou que j'en laiſſaſſe la porte ouverte, & qu'il me garantiſſoit que je ne ſerois jamais à d'autres qu'à lui.

Quand on aime avec excès, eſt-on capable d'aucune réflexion? Au-lieu de queſtionner mon Amant ſur ſon deſſein & ſur ſes vues, je conſentis à tout ce qu'il me propoſa, je l'avouerai avec honte. Son projet étoit d'emporter tout l'argent content de ma Mère, & de m'enlever. J'étois ſi piquée & ſi folle de cet homme, que je ne trouvai rien que de juſte à ce parti, & je lui promis de le ſeconder dans ſon entrepriſe.

A trois heures après minuit je me relevai, & je fus ouvrir à mon trop cher Amant. Je le conduisis moi-même dans l'endroit où étoient les bijoux & les pierreries de ma Mère : il ne lui fut pas difficile avec mon secours d'enlever tout ce qui se trouva de précieux sous sa main ; je fus chargée d'une partie, & avant que le jour reparût, nous nous trouvâmes à quatre lieues de *Paris* dans une chaise qu'il avoit louée pour se mettre hors des risques qu'il avoit lieu de craindre naturellement.

A la prémière couchée, il demanda une chambre pour sa femme & pour lui. Lorsque je me trouvai seule, je voulus lui faire entendre que n'étant point encore à lui légitimement, je ne voulois point passer la nuit avec lui. Il me dit en souriant que j'étois folle, que le consentement mutuel faisoit les bons mariages, & qu'au bout du compte il importoit à sa sureté & à la mienne d'en user sans scrupule dans cette occasion, à moins que nous ne voulussions

nous faire arrêter. Que vous dirai-je? J'aimois ce traître à la folie, je trouvai ſes raiſons valables, & je fis tout ce qu'il voulut.

Jamais nuit ne me parut ſi délicieuſe, & jamais le jour qui la ſuivit ne fut plus affreux à mon réveil. Je me trouvai ſeule, j'en frémis d'abord ſans trop ſavoir pourquoi. Car devois-je m'attendre au malheur qui devoit bientôt m'être annoncé? Loin de m'en défier, je penſai que *Moſul* ne s'étoit levé ſi matin, que pour donner les ordres de notre départ: mais après avoir attendu une demi-heure, ne le voyant point revenir, je commençai à m'inquiéter tout de bon; je me jettai en bas de mon lit, dans l'intention après m'être habillée d'aller en aprendre des nouvelles moi-même; mais ayant remarqué ſur une table un papier fraîchement écrit, j'y courus, & lus en pâliſſant cet mots, que j'ai trop bien retenus pour ne pas être en état de les rapporter ſillabe pour ſillabe, toutes les fois qu'il en eſt queſtion.

B I L-

BILLET.

Aprends qu'une fille qui vole & qui quite sa Mère pour se livrer à un homme qu'elle ne connoit pas, & qui n'a jamais voulu se décliner, mérite le mépris de tout le monde, & d'être abandonnée au prémier-venu.

Je fus saisie à un tel point après la lecture de ce billet, que mes jambes pliérent sous moi, & que mes plaintes moururent au passage, une longue & dangereuse foiblesse m'amena aux portes de la mort. Lorsque j'en revins, je me trouvai environnée du Curé du village, & de tous les gens qui étoient dans la maison. On me fit questions sur questions, mais j'étois si honteuse & si affligée de ce qui venoit de m'arriver, que je ne voulus point absolument m'expliquer, & c'étoit le seul parti que je devois prendre dans cette cruelle situation.

Cependant le Curé, qui par les informations qu'il avoit faites soupçonnoit une partie de l'avan-

ture, fit ſigne à ceux qui m'environnoient de ſe retirer, eſpérant que lorſqu'il me tiendroit ſeule, il parviendroit à me faire parler. En effet, après avoir écouté les conſolations qu'il me donnoit, & avoir répandu un torrent de larmes, je lui rendis compte avec ſincérité de mon avanture. Au-lieu de me faire les juſtes reproches que je méritois, ce Prêtre charitable me traita avec la plus grande douceur: j'en fus ſi pénétrée, que je lui tins les diſcours les plus propres à le convaincre de ma reconnoiſſance.

Je m'attendois qu'après l'aveu de tant d'énormes fautes, il me feroit ſentir combien j'étois coupable, & m'engageroit à retourner auprès de ma Mère, pour implorer ſa miſéricorde, & ſubir les juſtes châtimens que l'irrégularité de ma conduite méritoit. Mais combien ne dus-je pas être ſurpriſe de l'entendre déclamer contre le miſérable, qui, diſoit-il, avoit abuſé de mon innocence & de ma jeuneſſe: enſuite des malédictions qu'il lui donna, comme s'il lui eût

en-

enlevé à lui-même ce qu'il avoit de plus précieux, il se tourna de mon côté, & me dit qu'il falloit, pour ôter tout soupçon de scandale, feindre que *l'Arménien* étoit mon mari, & que j'en étois abandonnée sans sujet : ensuite il me fit entendre que n'étant point en état de prendre aucun parti, & tous les secours me manquant, je devois venir prendre un logement chez lui, jusqu'à ce que je fusse convenue avec moi-même de la manière dont je devois me conduire dans la circonstance critique où je me trouvois. Comme je n'avois rien à repliquer à tout cela, & que j'étois à la merci de tout le monde, je me regardai comme fort heureuse d'avoir rencontré dans mon malheur extrême un si bon support, & sans autre raisonnement je condescendis à tout ce que le Curé me dit sur ce sujet.

Dès le soir même je fus conduite chez lui : il avoit pour domestique un vieux païsan qui vint m'offrir ses services sans s'embarasser de ce que j'étois. Le Curé

ré qui m'avoit paru retenu, & composé dans ses manières à l'hôtellerie dont je sortois, me sembla tout autre lorsqu'il fut chez lui : en quitant une longue soutane dont il étoit habillé pour se revêtir d'un habit plus commode, disparurent les tons pathétiques & chrétiens, pour faire place aux façons d'un homme du monde qui aime la joie & la liberté. Quelqu'affligée que je fusse, j'en fis aisément la différence ; mais j'étois trop occupée de tout ce qui venoit de m'arriver, pour en tirer aucune conséquence fâcheuse sur son honneur & sur le mien : mon avanture m'avoit fait oublier que j'étois jeune & jolie, & j'ignorois que les hommes qu'on croit les plus sages, font presque toujours foibles quand ils se trouvent vis-à-vis d'une femme sur laquelle ils s'imaginent avoir quelque droit.

Nous soupâmes tête à tête, le Curé & moi : il n'y eut sorte d'attention dont il ne se servît pour me rendre sa compagnie agréable, & pour faire cesser mes soupirs.

Lors-

Lorſque nous fumes au deſſert, il me remit ſur ce qui venoit de m'arriver, & ſous prétexte d'être parfaitement inſtruit, dans la vue, diſoit-il, de me bien ſervir, il exigea juſqu'au moindre détail de cette malheureuſe avanture. Je la lui répétai telle que je la lui avois déjà rapportée. Il me laiſſa dire ſans m'interompre juſqu'à l'endroit où le traître *d'Arménien* m'obligea à devenir ſa femme; mais quand j'en fus-là, il me fit queſtions ſur queſtions. J'eus beau vouloir paſſer rapidement ce cruel article de mon hiſtoire, il ne voulut pas le permettre. Je fus obligée d'avoir la complaiſance de détailler cette ſcène desagréable; à chaque ſillabe il paroiſſoit hors de lui, & dans cet tranſports il me ſerroit entre ſes bras, en s'écriant, la pauvre enfant! le malheureux! peut-on ſe porter à de telles extrémités! il n'étoit pas digne d'un tel tréſor: à coup ſûr Dieu le punira, oui ma chère fille je vous en réponds.

Perſuadée que ces démonſtrations

tions d'amitié procédoient de la chaleur avec laquelle le Curé prenoit mes intérêts, je ne les interrompis ni ne m'en défendis point. Deux heures après le fouper, il me conduifit lui-même dans une chambre fort propre, où il me dit de me coucher, en m'affurant que je pouvois dormir tranquilement, & qu'il faifoit fon affaire de la mienne. Dans mon infortune je me crus fort heureufe d'être tombée en de fi bonnes mains, & après quelques réflexions defagréables fur le terrible tour que l'*Arménien* venoit de me jouer, je me laiffai aller au fommeil, qui m'invitoit depuis plus d'une heure au repos.

Il fut interrompu quelques heures après, par un évènement auquel je ne devois pas affurément m'attendre. Je me fentis touchée par une main rude & tremblante, je me réveillai en furfaut avec un faififfement facile à penfer: mon prémier mouvement fut de m'écrier & d'apeller du fecours, mais on ne m'en laiffa pas le tems. Hélas! Mademoifelle, difpenfez-moi de

de vous achever le reſte. Je fus la proie d'un ſcélérat malgré tous les combats que la vertu voulut oppoſer à ſes emportemens.

Bien loin de ſoupçonner que le Curé eût la moindre part à cette horrible avanture, j'avois pris la réſolution en moi-même de lui porter mes plaintes. Le lendemain matin ſur ce qui m'étoit arrivé, ſoupçonnant que le vieux païſan qui le ſervoit, & qui n'avoit point paru depuis qu'il nous avoit ſervi le ſouper la veille, étoit celui qui m'avoit joué ce tour ſcélérat. J'avois été élevée dans des préjugés trop favorables à l'égard des Gens l'Egliſe, pour les croire capables d'un ſi damnable projet. Je les croyois des demi-ſaints ſur terre, faits pour nous donner l'exemple du bien, & pour nous faire éviter le mal. Avec une pareille opinion il ne faut pas s'étonner ſi mes ſoupçons ne ſe portérent pas ſur le Curé, & ſi je le revis le lendemain avec les mêmes égards que j'avois eu pour lui le jour précédent.

Cependant j'étois encore trop émue de ce qui venoit de m'arriver, pour que mon reſſentiment n'éclatât pas à la prémière occaſion. Malheureuſement pour le païſan que je ſoupçonnois, il ſe préſenta le matin dans ma chambre avec une aiguierre & une ſerviette qu'il m'apportoit pour me laver les mains : j'étois levée : je ne l'eus pas plutôt entrevu, que je me ſaiſis d'un chandelier qui étoit ſur la table, je lui en donnai mille coups, & je le lui jettai enſuite à la tête. Ce pauvre homme, qui n'avoit pas la force de ſe défendre, voulut recourir à la fuite, & ſe mit à jetter les hauts-cris. Avant que le Curé fût accouru à ſon ſecours, je le mis tout en ſang. Eh que vous ai-je donc fait, me diſoit cet homme en ſe jettant à mes piés, pour me traiter ſi rigoureuſement ? Va tiſon d'enfer, lui répondis-je en l'étendant d'un coup de pié à terre, rends graces à Dieu que la force me manque ; s'il m'étoit tombé un couteau ſous la main, je t'aurois arraché

raché la vie : tu es un ſcélérat qu'on auroit dû étouffer en naiſſant.

Le Curé ſurvint pendant que j'exalois ainſi mon reſſentiment avec deux autres païſans qui s'étoient trouvés avec lui, lorſque les cris du prémier ſe firent entendre : ils ne furent pas peu étonnés de l'état où j'avois réduit le domeſtique de la maiſon : les manands me demandérent ce qui avoit pu occaſionner ma rage diabolique. J'étois trop animée pour en faire un miſtère, je contai l'avanture de la nuit en accuſant le vieux païſan de tout ce qui s'étoit paſſé. Pendant cette hiſtoire deux Villageoiſes voïſines étoient ſurvenues : au-lieu de s'emporter contre moi, comme je m'y attendois, elles me louérent, apoſtrophant le païſan maltraité, à qui elles dirent qu'il n'avoit que ce qu'il avoit mérité, & que c'étoit une honte qu'à ſon âge, & ayant une femme & des enfans, il ſongeât encore à la bagatelle, au-lieu de ſonger à Dieu, & à la mort dont il étoit ſi près.

Le Curé ne voulut pas demeurer court dans cette occaſion, il fit un long ſermon à ce pauvre homme, dont le réſultat fut que ne pouvant plus le guider en conſcience après le ſcandale qu'il venoit d'occaſionner, il lui donnoit dès le moment ſon congé, en lui ordonnant de venir chercher ſon argent à l'iſſue du diner, pour ne reparoître enſuite de ſes jours à ſes yeux.

Le malheureux païſan voulut encore ſe juſtifier, & proteſter de la fauſſeté de mon accuſation; mais les deux femmes dont j'ai parlé ne lui en laiſſérent pas le tems; elles l'accablérent d'injures, & le Curé ayant fait ſigne qu'on l'emmenât, on le prit ſous les bras & on le mit à la porte.

Dès qu'il fut ſorti, le Curé me fit mille excuſes de ce qui s'étoit paſſé, & pendant le reſte du jour me combla de politeſſes & de proteſtations de ſervices, & de ne jamais m'abandonner. J'y répondis avec politeſſe, nous ſoupâmes comme le ſoir précédent, & lorſqu'il fut tems de ſe coucher, je me retirai, ſans

ſans examiner ſi la porte fermoit au verrouil ou non, dans la confiance que j'étois parfaitement en ſureté, puiſque le païſan avoit été congédié.

Mais à peine eus-je fermé l'œil, que je me ſentis encore toucher à la manière de la nuit précédente: je voulus me jetter à bas de mon lit en criant au ſecours, mais mes cris & ma réſiſtance ne me ſervirent de rien: je fus obligée de prendre patience, de me recommander à Dieu, & de gémir tout bas de la rigueur de mon ſort, dans la crainte de perdre une vie à laquelle j'étois malheureuſement trop attachée.

A peine fut-il jour, que je me levai dans l'intention d'aller me plaindre au Curé de cette nouvelle inſulte: il fit de grands ſignes de croix lorſque je lui en eus fait part, & s'écria qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cette avanture: il me convia, pour me faire voir qu'il ne pouvoit être entré perſonne pendant la nuit, d'aller avec lui viſiter toute la maiſon:

en

en effet il ne se trouva pas d'endroits par où l'on pût s'être glissé dans le logis, que nous n'examinâmes. Le résultat de tous ces soins fut de nous confirmer qu'il falloit qu'il y eût du prodige opéré par quelque sortilège qui restoit inconnu.

Cette seconde journée se passa à méditer sur tout cela. Le Curé me conta vingt histoires plus merveilleuses les unes que les autres, par lesquelles je comprenois qu'il y avoit des lutins qui se plaîsoient à tourmenter, les uns, les hommes, & les autres, de jeunes personnes comme moi. Tout cela m'effraya si fort, que je ne pus me résoudre à aller coucher dans une chambre si sujette à de semblables évènemens. Cependant il étoit plus de minuit, & il falloit bien se reposer. Le Curé proposa un expédient, auquel j'eus d'abord de la peine à consentir : ce fut de me mettre dans son lit, qui étoit grand, en me protestant que j'y serois comme si j'étois seule, puisque je devois penser qu'il étoit la

vertu

vertu même. Après quelques contestations ſur ce ſujet, je me rendis : j'avois trop bonne opinion du Paſteur, pour le croire capable de manquer à ſa parole : en tout cas, j'eſpérois que Dieu me donneroit plus de forces que je n'en avois eu les nuits précédentes.

Effectivement je n'eus pas à me plaindre de la ſageſſe du Curé : juſqu'à ce que je fus endormie il ne m'entretint que de diſcours pieux, & je n'eus pas un moment à me plaindre de ſon extrême retenue : je conçus pour lui tant d'eſtime après cette épreuve délicate, que je ne feignis plus les jours ſuivans d'en uſer de la même manière. Mais ma confiance me perdit : je n'oſerois Mademoiſelle, continua *la Beauvilliers* en baiſſant les yeux, vous en dire davantage, je me ſens trop coupable. Trois mois après cette époque indécente, je me trouvai dans un état à ne plus oſer me montrer. J'eus beau vouloir recourir aux précautions, & le diſſimuler, le Curé contre qui la chronique

commençoit déjà à s'exercer, craignit d'être chapitré par ses Supérieurs: il me fit envisager peu à peu que je ne pouvois plus vivre avec lui J'eus beau répandre des larmes, il fut inflexible: enfin, m'ayant fait entendre que si je persistois à vouloir faire un éclat comme je l'en menaçois, il se trouveroit forcé à m'en tirer au prémier jour. Il m'effraya si fort par-là; comprenant fort bien ce qu'il vouloit me faire entendre, que je pris mon parti; mais comme j'avois des sujets légitimes de me plaindre de lui, sur-tout après l'aveu qu'il m'avoit fait, que le païsan que j'avois tant battu étoit innocent, & qu'il étoit le seul coupable, je crus être en droit de l'atraper à mon tour. Je savois où étoit son argent, je n'en avois point, je résolus de le lui enlever. Pour y parvenir, je feignis de me rendre, & d'entrer dans ses vues; mais pour m'y préparer, je lui demandai un délai de huit jours, qu'il m'accorda, bien satisfait de se trouver ainsi défait de moi sans éclat. Je fis la

guerre

guerre à l'œil pendant ce tems. J'étois convenue de mes faits avec un jeune valet, qui avoit remplacé le vieux païsan, & qui avoit osé jetter les yeux sur moi: je le ménageai pour parvenir à la fin que je m'étois proposée. Un jour que le Patron fut obligé d'aller coucher dans un village voisin, nous crochetâmes son armoire, où nous trouvâmes cinq-cens écus dont nous nous emparâmes. Le Curé avoit deux bons chevaux sur lesquels nous montâmes, & avant qu'il eût reconnu le tour que je lui jouois, nous fumes à *Paris*, où il ne nous fut pas difficile de nous mettre à l'abri des poursuites que nous craignions.

Tant que les cinq-cens écus durérent, nous ne nous embarrassâmes point le païsan & moi de l'avenir, mais étant à la fin de notre argent, nous commençâmes à sentir l'imprudence de notre conduite, & il falut délibérer de quelle manière nous nous soutiendrions. Il fut décidé qu'il prendroit le parti des armes, & moi

celui de me tenir dans une chambre, pour y attendre que l'heureuse fortune me suscitât quelque bonne avanture, dont je pusse habilement profiter.

Elle ne tarda pas d'arriver. Comme depuis mon retour à *Paris*, j'avois aquis quelque expérience, & que j'avois atrapé l'art de me bien mettre, & de paroître encore plus jolie que je ne l'étois, un gros Financier m'ayant vue à la fenêtre, me trouva à son gré, & me lorgna de manière à me faire penser qne je ne lui étois pas indifférente. Dans les vues que j'avois de tâcher de réparer mes disgraces passées, pour mener ensuite une vie sans reproche, je ne fis point la modeste mal à propos; un sourire adroitement hazardé me réussit. Le Financier fit arrêter son carosse, dont il descendit pour monter à l'appartement que j'occupois.

J'interrompis dans cet endroit *la Beauvillier*. Quelqu'empressement que j'eusse d'aprendre la suite de son histoire, je la remis au len-

lendemain : il étoit ſi tard que je crus devoir faire céder ma curioſité au beſoin que j'avois de me repoſer. Je ſortis de la chambre de ma femme de chambre, en lui ordonnant d'entrer le lendemain dans mon appartement dès que qu'il feroit jour. A peine fus-je hors de chez *la Beauvillier*, que l'envie qui m'avoit pris pluſieurs fois d'éclater de rire pendant qu'elle me contoit avec la plus grande naïveté ſon impertinente hiſtoire, me reprit. *Julie* qui en mouroit d'envie, ne fut pas plus raiſonnable que moi ; la ſimplicité avec laquelle cette bonne fille venoit de nous conter des choſes qu'elle auroit dû nous cacher, étoit trop ſingulière pour ne pas nous en amuſer extraordinairement.

Lorſque je fus rentrée dans ma chambre, je me mis au lit, en m'entretenant avec *Julie* de la vie peu édifiante de *la Beauvilliers*, & de la ſottiſe qu'elle avoit eue de me l'avouer. Le réſultat de nos réflexions fut que je la renverrois dès qu'elle auroit achevé ſes avan-

tures, ayant une envie demesurée d'aprendre la suite de l'histoire de ce chat prodigieux, qu'elle s'immaginoit être la cause de tant d'incidens extravagans. Cependant je ne pus m'empêcher de savoir fort mauvais gré à Madame *de Genneval*, de m'avoir fait le présent d'une fille sur la conduite de laquelle il y avoit tant à dire; mais comme il étoit vraisemblable qu'elle ignoroit ce qui en étoit, je la justifiai dans mon esprit, ne doutant pas qu'elle ne fût la prémière à m'aprouver, quand elle sauroit les raisons qui m'avoient déterminée à la mettre à la porte, comme j'y étois fort résolue.

Je me levai le lendemain de fort bonne heure. Je devois aller prendre ma bonne Amie *Kelvader* au *Port-Royal* à neuf heures, pour aller au-devant de sa chère Maman; & avant que j'eusse renvoyé *la Beauvilliers* selon mon projet de la veille, & que je fusse habillée, il devoit s'écouler bien du tems.

Julie m'ayant avertie que *la Beau-*

vil-

villiers n'attendoit que mes ordres pour entrer, je lui dis de me l'amener : elle voulut débuter par des excuses sur l'embarras qu'elle m'avoit occasionné le soir précédent; mais je l'interrompis, en lui ordonnant de m'achever son histoire, ce qu'elle fit avec autant de franchise que la veille.

Le Financier dont je vous ai parlé, continua *la Beauvilliers*, étoit un homme jovial & franc, avec qui je ne me trouvai en aucune façon embarrassée. Je voulus d'abord débuter, pour le prévenir avantageusement sur mon compte, par lui faire un abrégé de ma vie, qui de la manière dont je l'avois imaginée, devoit faire un effet merveilleux: mais il m'interrompit, en me disant qu'il n'étoit pas curieux; qu'il n étoit pas monté chez moi pour aprendre une histoire; que la lecture & les récits l'ennuyoient à la mort; & qu'il ne devoit être question entre nous que d'un point. C'étoit de savoir s'il me convenoit, qu'à son égard il me trouvoit fort à son gré; que

ce préalable accordé, il vouloit ſavoir quelles étoient mes prétentions; & que ſi j'étois raiſonnable, & que j'euſſe égard à la miſère des tems, qui forçoient les plus à leur aiſe à ſe retrancher de bien des choſes, il concluroit avec moi, & qu'alors l'argent alloit être mis ſur la table comptant.

Cinquante beaux louis neufs après ce beau diſcours, furent étalés à mes yeux. J'en fus éblouïe, & malgré mes principes d'honneur & de vertu, la tête me tourna. Le Financier fut enchanté de ma retenue. Après un entretien de deux heures, il ſe retira, en me promettant qu'il viendroit me voir deux fois la ſemaine, ne pouvant s'y rendre plus ſouvent à cauſe des devoirs qu'il avoit à remplir: il ajouta que ſi j'étois raiſonnable je m'en trouverois bien, & que je ſerois contente de lui.

J'apris le lendemain à mon réveil que mon ami le villageois avoit été tué, après s'être enivré avec l'argent qu'il avoit tiré de ſon engagement, dans une querelle qu'il

qu'il avoit eue avec ſes camarades. Je ne le plaignis qu'un moment. C'étoit un garnement qui dans la ſuite m'auroit donné bien du chagrin, & peut-être compromiſe avec la Police, & je me trouvois trop heureuſe d'en être délivrée.

L'envie que j'avois de plaîre de plus en plus à ce riche Financier, qui en avoit ſi bien uſé avec moi dès le prémier jour, me fit naître l'idée de m'acheter une robe de goût, & quelques ajuſtemens qui m'étoient néceſſaires pour relever ma parure. J'envoyai chercher un fiacre, & je me rendis dans la rue des *Bourdonnois*. Après avoir fait l'emplette d'un beau damas broché roſe & argent, je paſſai dans la rue *St. Honoré*, & je fis arrêter le caroſſe devant la prémière boutique de Marchande de modes. Mais quelle fut ma ſurpriſe & mon effroi, lorſque je fus entrée, de reconnoître ma Mère au comptoir! Je pâlis, & penſai m'évanouïr; je me croyois perdue. Mais que devins je, lorſqu'au-lieu de reproches & de coups, elle me

ſerra entre ſes bras, en me jurant que ſa colère étoit paſſée, & que puiſqu'elle me retrouvoit après m'avoir tant pleurée, elle oublioit tous les chagrins que je lui avois cauſé.

Ces aſſurances & les careſſes qu'elle me prodiguoit, m'arrachérent des larmes ſincères : je me jettai à ſes piés, & lorſque je fus ſeule avec elle, je lui fis ma confeſſion générale. Elle ne fit que rire de tout ce qui paroiſſoit d'irrégulier dans ma conduite, & pour achever de me tranquiliſer, elle m'aſſura qu'il lui en étoit arrivé bien d'autres pendant le cours de ſa jeuneſſe. Ravie de l'entendre s'exprimer ſur ce ton, je lui contai les termes où j'en étois avec mon Financier; elle m'embraſſa de joie, en me diſant que j'avois trouvé le *Pérou*; & que loin de m'empêcher de vivre à ma fantaiſie, elle me laiſſoit entière liberté, pourvu que je partageaſſe avec elle les émolumens qui devoient m'en revenir, comme cela étoit bien juſte, puiſqu'elle étoit la prémière cauſe
de

de tout ce qui pouvoit m'arriver d'heureux.

Ravie de la trouver si raisonnable, je voulus lui prouver que mon intention étoit de ne la point surprendre, & d'en user de bonne foi : il me restoit vingt-cinq ou trente louis, je lui en donnai la moitié. Ce procédé lui parut si franc & si beau, qu'elle me fit de nouvelles caresses : il fut résolu que je souperois avec elle, & que je retournerois ensuite chez moi, voulant par-là, disoit-elle, me prouver qu'elle ne vouloit en rien attenter à ma liberté.

Deux jours après le Financier revint me voir à l'heure qu'il m'avoit promis, & me trouva sous les armes & parée de ma nouvelle robe. Il me dit qu'il étoit bien aise de voir que j'eusse du cœur, & que je fisse honneur à ses bienfaits : pour me le persuader, il me glissa en me quitant une bourse où je trouvai cinquante autres louis. Je me crus dans ce moment aussi riche que la Reine, & peut-être avois-je raison : l'opinion ne fait-elle

pas tout ? Je paſſai la nuit à ſonger quel ſeroit l'emploi de ces nouveaux deniers, ſans faire attention que j'avois promis à ma Mère de lui faire préſent de la moitié de tout ce que la fortune feroit pour moi.

Je n'y ſongeai que lorſqu'il ne fut plus tems. J'employai une partie de la matinée à faire diverſes emplettes qui conſommérent tout mon argent. J'eus un moment de regret lorſque je ſongeai à ma Mère, de n'avoir pas été exacte aux conventions faites entre nous ; mais en réfléchiſſant qu'elle ne pouvoit aprendre que j'euſſe touché de l'argent, je conçus que je n'avois qu'à me taire, & qu'elle ne pourroit le deviner.

Le Financier, à la troiſième viſite, me parut rêveur & pénétré d'un ſombre chagrin : il en avoit ſi bien uſé avec moi dans les deux viſites précédentes, que je l'avois pris en amitié. Je lui demandai la cauſe de la triſteſſe qu'il ne pouvoit cacher. Il fit difficulté pendant quelques inſtans de s'ouvrir

à

à moi ; mais gagné par de nouvelles instances & par mes caresses, il se laissa aller sur une duchesse, comme quand on est accablé par la douleur, en me disant qu'il n'avoit plus que deux heures à vivre, & qu'il étoit perdu sans pouvoir l'empêcher.

Un pareil propos me jetta dans une surprise extrême, l'inquiétude parut si naturellement sur mon visage, que le Financier ne pouvant pas douter que je ne lui fusse attaché de bonne foi, me fit l'entière confidence de son malheur. Il avoit été laquais chez Mr. *de* *** Fermier-Général, la rage lui avoit pris d'être riche : pour y parvenir, il avoit mis la main dans les coffres de son Maître: pris sur le fait, il avoit été arrêté & bientôt condamné à mourir au gibet. Un de ses camarades, condamné à mort comme lui pour crime, lui avoit fait part d'un secret par lequel on tomboit en l'avalant dans une létargie de quarante-huit heures. Un moment après la lecture de sa sentence, il avala cette poudre mi-

raculeuse, qui opéra une demi-heure après le prodige. Les Juges le croyant mort, le firent présenter selon l'usage à la potence, & le boureau l'emporta chez lui, où il le vendit à un Chirurgien pour servir de sujet à des élèves. Dans le tems qu'on lui apliquoit le bistouri pour l'ouvrir, la létargie cessant, il jetta un cri qui causa tant de frayeur à ceux qui l'environnoient, qu'ils s'enfuirent. Le Financier se voyant seul, s'enveloppa d'un manteau qu'il trouva sur une chaise, & gagna la rue après bien des avantures trop longues à répéter. Il entra chez un de ses frères, qui le prenant pour un Esprit dans la persuasion où il étoit qu'il étoit mort, s'enfuit avec sa femme, comme avoient fait les élèves qui s'aprêtoient à le dissequer. Il profita de leur terreur pour s'habiller des habits de son frère, & pour se saisir de quelque argent avec lequel il fut chercher un autre gite. Ayant entendu parler de son avanture en soupant, & que la Justice faisoit faire des perquisi-

tions pour le ratraper, il ſortit à la pointe du jour de la ville, & ſe cacha dans un Bois. Trois jours après, la faim le preſſant, & ne ſachant à quel moyen recourir pour la ſatisfaire, il ſe livra au deſeſpoir, & apella le diable à ſon ſecours. Jamais on ne fut mieux obéi; un homme à cheval habillé de rouge ſurvint au grand galop. Le Financier voulut prendre la fuite, penſant que c'étoit un Archer qui venoit l'arrêter; mais le cavalier lui dit avec un ſourire effroyable, que loin d'être là pour lui faire le mal qu'il craignoit, il venoit le délivrer de ſes peines, & le rendre heureux. A ce diſcours le fugitif comprit que c'étoit le diable qu'il avoit apellé: déterminé à tout ce qui en pouvoit arriver, il fit ſes conventions. Elles furent qu'il ſeroit fait Fermier-Général, qu'il vaquât une place ou non; qu'il jouïroit pendant vingt ans de l'abondance & des plaiſirs rélatifs à cette poſition heureuſe, & qu'au terme expirant il deviendroit la proie de l'auteur de ſon bonheur. Le traité fut écrit & ſigné, me dit-il,

de ſon ſang; après quoi le diable diſparut, & le laiſſa maître de continuer ſa route.

Le même jour le Financier ſe rendit à *Paris*, où le hazard lui fournit l'occaſion de ſauver la Maîtreſſe du Prémier-Miniſtre. En ſe promenant au cours, les chevaux de ſon caroſſe prirent le mords aux dents, & le précipitérent avec elle dans la rivière. Le Financier, qui comprit le riſque qu'elle alloit courir, s'y jetta généreuſement dans le tems que la belle Dame avaloit déjà l'onde. Il la ſecourut ſi à propos, qu'elle en fut quite pour la peur; ce qui acquit au Financier tant de réputation, que le Prémier-Miniſtre voulut le voir, & en conſidération du ſervice qu'il venoit de rendre à une femme qu'il adoroit, il le gratifia d'une place de Fermiér-Général qui venoit de vaquer, en l'aſſurant qu'il auroit ſoin de ſa fortune, & qu'il ne s'en tiendroit pas-là.

Mon malheureux Amant employa le mieux qu'il lui fut poſſible, le tems preſcrit; & comme il n'avoit pas envie d'amaſſer de

gros

gros biens, ſachant qu'il n'en devoit pas jouïr, il mena toujours une vie délicieuſe, & n'épargna rien pour ſatisfaire ſes fantaiſies. Lorſque j'en fis la connoiſſance, il ne ſe croyoit qu'à la moitié de ſon terme; mais il ignoroit que le diable compte les nuits comme les jours. Deux heures avant qu'il me fît ſa troiſième viſite, il rencontra le diable à la porte de ſon Curé, auquel il venoit de porter cent louis, pour qu'il ne fît point de plaintes à l'occaſion d'une de ſes Pénitentes qu'il lui avoit enlevée huit jours auparavant. Surpris d'une pareille rencontre, il voulut lui rapeller le jour qu'ils avoient fait marché enſemble; mais le diable lui ayant expliqué ſa manière de compter, & que le moment étoit venu, il demanda du moins deux heures de répit, qui lui furent accordées; & pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur l'emploi de ſon tems, & ſur ce qu'il me devoit, diſoit-il, il étoit venu au plus vite les paſſer auprès de moi.

Après le récit de cette funeſte his-

hiſtoire, le Financier tira un portefeuille de ſa poche, dans lequel il y avoit des billets au porteur pour cent mille francs, & tous les bijoux & l'argent qu'il avoit dans ſa poche, dont il me fit préſent. Après ces préalables, qui prouvoient ſon bon cœur, il deſira de ſe mettre à table. Comme ſon parti étoit pris, il mangea & but avec beaucoup d'apétit. Mais envain voulut-il m'exciter à le ſeconder, les morceaux me reſtoient dans la bouche. L'infortuné entendant ſonner dix heures, m'embraſſa & me fit ſes adieux, en m'aſſurant qu'il n'avoit pas quatre minutes à reſter avec moi. En effet, comme il achevoit à peine ces mots, nous entendîmes du bruit dans ſa cheminée, & un moment après parut un affreux Nain, qui s'avança vers nous avec une baguette à la main. Je voulus me ſauver, mais un de ſes regards me rendit immobile & tremblante, & je devins malgré moi ſpectatrice de tout ce qui alloit arriver.

Lorſque le Nain ſe fut aproché du

du Financier, il lui demanda d'une voix distincte, si lui diable avoit manqué en quoi que ce fût de ce qu'il lui avoit promis en tel tems, à tel jour, & à telle heure? Sur sa réponse, qu'on n'avoit en aucune manière à se plaindre de sa parole, l'affreux Nain lui dit que n'ayant rien à lui reprocher, il étoit juste que le traité fût consommé, & en prononçant ces mots il leva sa baguette. Je ne pus m'empêcher alors de jetter un grand cri. Hé bien, s'écria le diable en se tournant vers moi, il ne tient qu'à toi d'allonger la carrière de ton Amant de dix ans: si tu veux conclure pour le même terme avec moi dans le même esprit, je t'accorderai la moitié de tout ce que tu me demanderas, l'autre devant être comptée pour les jours que je prolongerai à ton Financier.

La frayeur mortelle dont mes sens étoient glacés, ne me permit pas de répondre. Le terrible Nain, au-lieu de s'en offenser, me dit en adoucissant son ton: Va, je te donne encore une heure pour y penser; prends

prends ton parti, mais ſouviens-toi bien que ſi ce tems écoulé tu ne t'es point déterminée en toi-même, tu ne me reverras que pour emporter l'ame de ton Amant.

Après ces mots le diable diſparut. Il eſt aiſé de concevoir que le Fermier-Général n'épargna point ſon éloquence pour me perſuader : il me verſa tant de raſades, me fit tant de careſſes, & ſi bien ſentir que la vie n'eſt heureuſe qu'autant qu'on y jouït des plaiſirs & de l'abondance, qu'il me ſubjugua. Je ne fus pas plutôt convenue en moi-même que je ferois ce ſacrifice pour ſauver le Financier, que le Nain parut une ſeconde fois à nos yeux.

Comme il m'étoit permis de faire un marché avec lui, je lui dis que ne doutant pas qu'après ce que je faiſois pour mon Amant, il ne me laiſſât jamais manquer de rien, je n'exigeois de lui ni richeſſe ni fortune, mais que je prétendois que le Financier jouïroit encore de dix ans de vie ſans y comprendre les nuits

nuits; & qu'à mon égard je ne voulois rien conclure, à moins qu'il ne me donnât ſa parole de me laiſſer mourir de ma belle mort.

Le Nain fit une grimace affreuſe à ce diſcours, & me repréſenta que ſans biens & ſans plaiſirs la vie étoit à charge; que je n'entendois point mes intérêts; que mon Amant pouvoit changer, & me laiſſer malheureuſe. Rien de toutes ces conſidérations ne m'ébranla, je reſtai ferme. Le diable donna ſa parole, le traité fut ſigné, & il diſparut.

Pendant trois mois entiers je n'eus pas à regreter ce que j'avois fait pour le Fermier-Général; mais s'étant laiſſé ſurprendre par les beaux yeux d'une Princeſſe, il ſe refroidit au point à mon égard que je ne le revis plus. Je tentai envain de le rapeller, il me fit notifier que je ne devois plus compter ſur lui; mais ce qu'il y eut de plus cruel, c'eſt qu'il ne me voulut rien donner, je n'avois rien de fixe, je m'étois miſe ſur le plus grand

grand ton. Insensiblement je fus obligée de décliner, peu à peu mon argent comptant fut mangé, & au bout d'une année je me trouvai dans la plus horrible misère. Tant qu'on est dans l'abondance & dans le plaisir, nulle réflexion desagréable n'ose pour ainsi dire vous aprocher. Il n'en fut pas de-même quand je fus dans l'indigence, je me rapellai toute l'horreur de ma vie. Je voulus vingt-fois me donner la mort, mais trop foible je n'en eus pas le courage; il ne me restoit plus que la ressource d'aller me jetter aux piés de ma Mère. Après l'avoir oubliée pendant si longtems, j'osois à peine espérer qu'elle voulût bien me recevoir. Cependant, comme j'étois à la veille de périr, je pris sur moi de faire ce pas humiliant. Je m'y rendis un soir: elle eut peine à me reconnoître, tant mes chagrins m'avoient changée: elle ne me traita pas aussi-bien que la prémière fois; mille reproches, plus cruels les uns que les autres, accompagnérent le pain qu'elle voulut

lut bien me donner. Que pourrois-je ajouter? Je devins la ſervante de la maiſon, & il n'y avoit pas d'emploi, quelque bas qu'il fût, où je ne fuſſe miſe.

Entre tous ceux qui me coutoient le plus, c'étoit de laver tous les jours *minon gros*, ce chat dont je vous ai parlé. Ce méchant animal, au-lieu d'être reconnoiſſant des ſerviçes continuels que je lui rendois, les payoit toujours par de douloureuſes égratignures. Outrée de tous les maux qu'il me faiſoit, & que j'endurois à chaque inſtant à ſon occaſion, je profitai pour me venger d'un moment que ma Mère étoit allée en ville. Je m'armai d'un bâton, & je lui en donnai tant qu'il me parut pendant deux heures ſans ſentiment.

Ma colère ne fut pas plutôt ſatisfaite, que je me repentis de l'avoir écoutée. Ma Mère étoit à la veille de revenir, & le maudit chat ne reprenoit pas le ſentiment. J'allois prendre le parti de le jetter par une fenêtre de derrière, aimant mieux qu'on le crût perdu

par

par ma négligence, que d'être convaincue de l'avoir tué. Quand j'entendis ma Mère, je me crus perdue, je ſongeois déjà aux moyens de me ſauver. Mais quelle fut ma ſurpriſe ! *Minon gros*, que je croyois mort, ſe releva comme s'il ſe fût ſeulement réveillé, & courut en miaullant au-devant de ſa Maîtreſſe. Surpriſe on ne le peut davantage d'un prodige auquel je ne m'attendois pas, je le ſuivis pour être témoin d'une ſcène auſſi extraordinaire. Mais quelle fut ma ſurpriſe & mon effroi ! A peine le chat fut-il en préſence de ma Mère, qu'il lui rendit compte de la manière dont je l'avois traité en ſon abſence, en lui jurant que ſans ſon amitié pour elle il m'auroit étranglée comme je le méritois.

On s'imagine aiſément après un tel raport, auquel je n'avois rien à repliquer, de quelle façon je fus châtiée. On me rendit au centuple les coups que j'avois donné. Je me jettai ſur un couteau qui ſe trouva ſur la table, pour me tuer ; mais

mais un autre prodige me replongea dans ma prémière consternation. Sans que quoique ce fût se trouvât à côté de moi, je me sentis retenir le bras, & une voix me dit à l'oreille, *Tes efforts sont inutiles, le moment est encore éloigné, tu ne mourras point de tes coups.*

Ma Mère & son chat qui les entendirent, jettérent les yeux fixement sur moi, & me demandérent si j'avois fait pacte avec le grand *Alkfor*. Je compris qu'on vouloit me parler du Diable, & je baissai la tête. Je n'eus pas plutôt fait ce signe, qu'au-lieu des mauvais traitemens qu'on venoit de me faire essuyer, l'un & l'autre me sautérent au col, & m'accablérent de caresses. Je compris bientôt l'énigme: le chat étoit un Diable du second ordre, que quelque crime avoit fait releguer pendant un nombre d'années sur la Terre sous la forme d'un chat, où il devoit être en proie à tous les accidens auxquels ces animaux sont sujets, jusqu'à ce qu'il eût rencontré une femme qui l'aimât d'une véritable

paſſion. L'excès de l'amour que ma Mère avoit pris pour lui, l'avoit affranchi de la loi, & par reconnoiſſance il lui avoit voué des ſervices éternels.

Ce fut *minongros* lui-même qui me fit cette hiſtoire ; il ajouta que le motif de ſon exil, & des châtimens qu'*Alkfor* lui avoit impoſé pendant le cours d'un ſiècle, avoit été occaſionné, parce que dans un pacte fait entre un *Cordelier* & lui, il lui avoit manqué de parole : crime irrémiſſible en Enfer, & qui lui avoit été cependant pardonné par grace ſpéciale, en conſidération qu'il avoit damné lui ſeul p'us de Moines & de Religieuſes, que tous les Diables enſemble n en avoient damné depuis que le Monde étoit créé.

Peu de jours après ces prodiges, ma Mère mourut, & j'héritai de tout ce qu'elle avoit, qui étoit conſidérable. *Minongros*, qui avoit promis à ſa Maîtreſſe, en mourant, de ne jamais m'abandonner, me repréſenta envain que n'ayant pas la puiſſance de me faire aqué-

rir

rir de nouvelles richeſſes, je devois épargner celles que je trouvois. Accoutumée à une vie agréable & indépendante, je ne me vis pas plutôt ma maîtreſſe, que je diſſipai tout ce que j'avois. Prête à retomber dans l'indigence, que mon expérience m'avoit fait connoître, je pris le parti de ſervir. Je fis pluſieurs maiſons, où ne pouvant reſter à cauſe de la difficulté d'un travail trop fatigant, je fus conduite ici, où je ſerois toujours reſtée heureuſe ſans les chagrins que m'y fait eſſuyer le chat de ma Mère, qui depuis huit jours me tourmente pour en uſer avec moi comme il en uſoit avec feue ſa Maîtreſſe.

Hier ſur le minuit, ce traître voulut m'obliger à me coucher. J'ai eu beau lui repréſenter que je ne conſentirois jamais à ſes vues criminelles, & que d'ailleurs mon devoir m'apelloit auprès de vous Mademoiſelle, rien n'a pu le captiver : furieux de ſe voir contredit il s'eſt élevé contre moi, & ne pouvant m'arracher la vie il m'a

réduit dans l'état où vous m'avez vue. Voilà mon hiſtoire. Jugez après en avoir entendu le récit, ajouta *la Beauvilliers* en répandant un torrent de larmes, ſi je ne ſuis pas la plus malheureuſe des créatures, & ſi je n'ai pas raiſon de me plaindre du charme affreux qui m'empêche de me donner la mort.

Je fus ſi prodigieuſement étonnée de tout ce que venoit de me conter cette Fille, que je fus quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche & parler. J'avois dans mon enfance entendu conter bien des fables dans ce genre, mais je n'y avois jamais ajouté qu'une médiocre foi. Le cas me ſembloit cependant ſi extraordinaire, que je ne ſavois qu'en penſer. Heureuſement qu'on m'annonça Mr. *de Scherling*, qui venoit me rendre compte d'une affaire qu'il avoit terminée : celle de *la Beauvilliers* me tenoit trop à cœur pour ne la pas préférer aux plus importantes ; je lui rendis ſuccintement l'hiſtoire de ma femme de chambre, en lui

lui marquant l'inquiétude où je me trouvois à l'occaſion de cette Fille & de ſon chat. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il en ne pouvant s'empêcher de rire, qu'avec tout l'eſprit que je vous connois, vous ſoyez capable de donner dans de telles viſions? Votre femme de chambre eſt une folle pomée, & au-lieu de la chaſſer il faut la mettre à l'hôpital. A l'égard de Mr. *Minongros*, Diable puiſque vous le voulez de la ſeconde claſſe, il faut abréger ſon exil, & le renvoyer en Enfer. Faites-moi apporter un fuſil, & qu'on me conduiſe où il eſt, je vous garantis que je lui ferai voir que les hommes ſont encore plus diables que des Diables de ſa ſorte.

Ce peu de mots me raſſura: mais le Marquis, qui voulut m'ôter tout ſujet d'inquiétude, ſe fit donner un fuſil, & conduire dans la chambre où *minongros* étoit ordinairement. La *Beauvilliers*, qui venoit d'entendre le réſultat de la délibération, le ſuivit, en s'écriant que tout alloit être perdu ſi on oſoit

attaquer le chat en queſtion. Tous les domeſtiques qui étoient déjà imbus de l'avanture, ſe raſſemblérent tous pour être témoins d'une ſcène auſſi prodigieuſe. Pour *Julie* & moi nous reſtâmes dans mon appartement. Quoique je fuſſe très perſuadée que l'hiſtoire de ma femme de chambre fût une viſion continuelle, j'avouerai de bonne-foi que je n'étois pas aſſez ferme pour aſſiſter à la concluſion.

Un quart-d'heure après Mr. *de Scherling* rentra avec le malheureux *minongros*, percé de trois balles, & porté par un laquais. Jugeant par la pitié que je fis paroître, que ce ſpectacle me peinoit, il ordonna qu'on fût le jetter dans la rivière ; & afin qu'il ne fût plus queſtion de cette affaire, il écrivit un mot à Mr. le Procureur-Général, & deux heures après la pauvre *Beauvilliers* fut conduite aux petites-maiſons, où je lui fis une penſion de quatre cens francs, pour qu'elle y fût ſoignée avec plus de douceur.

J'allois monter en caroſſe pour aller

aller prendre Mademoiselle *de Kelvader* à *Port-Royal*, lorsque *Saint Preuil* arriva. J'ai prévu, me dit-il, que vous n'aviez que quatre places dans votre carosse, & j'amène le mien pour subvenir à tout. Je ne fus point la dupe de la prévoyance de mon frère. Je compris le nœud de sa galanterie, & je le lui fis sentir malicieusement. Il me pria de le ménager, ressemblant, me dit-il, à une jeune personne à qui l'on parle de mariage pour la prémière fois, & que sa pudeur embarasse. Il est vrai que la philosophie est bien gênante, & qu'il en coute beaucoup de se démentir, sur-tout devant ceux vis-à-vis desquels on s'est donné pour sage & l'ennemi déclaré de toutes les passions.

Mademoiselle *de Kelvader* m'attendoit depuis une heure. Lorsque nous fumes montées en carosse, je lui apris les raisons qui m'avoient empêchée de venir la prendre de meilleure heure. Elle fut aussi étonnée que mon frère de la folie de la *Beauvilliers*, & elle

me conta à ce ſujet pluſieurs avantures, qui ſervirent à me prouver que le merveilleux de ſemblables hiſtoires n'eſt fondé que ſur la crédulité de ceux qui y ajoutent foi.

Après avoir fait deux lieues, nous rencontrâmes la chaiſe de Mademoiſelle *de Zerzagan*. Je trouvai que le portrait que m'avoit fait ma bonne Amie de cette chère Maman, n'étoit point flaté. Elle conſervoit encore tant de fraîcheur & de beauté, qu'il lui auroit été fort facile d'inſpirer des paſſions, ſi elle eût été dans ce goût, & qu'elle ne fût pas revenue du plaiſir d'être aimée. Notre connoiſſance fut bientôt faite. Je ne parlerai point de toutes les tendreſſes que ces deux aimables perſonnes ſe firent, il eſt aiſé de les imaginer : une Mère qui aime avec le plus d'excès ſa fille, ne pouvoit en donner des témoignages plus ſenſibles ; & Mademoiſelle *de Kelvader* me parut ſi reſpectueuſe & ſi empreſſée, que je jugeai que ſes ſentimens pour Mademoiſelle *de Zerzagan* étoient

étoient les mêmes que ceux de la Nature, & qu'ils ne pouvoient être plus vifs dans une fille bien née.

Pendant le reste de mon deuil, il ne m'arriva rien qui mérite d'être raporté. Je menai pendant ce tems une vie douce avec mes bonnes Amies, préférable mille fois aux plaisirs tumultueux du grand monde. Si j'eus quelques chagrins, ils ne furent occasionnés que par la chaleur avec laquelle j'étois aimée de Mrs. *de Scherling* & de *Beauval*. Malgré nos conventions entre le Marquis & moi, il profitoit de ses avantages; & comme je n'étois pas toujours d'humeur de gronder, il saisissoit ces quarts-d'heure favorables, pour me faire des peintures touchantes de ce que mon indifférence lui faisoit soufrir. Pour *Beauval*, il étoit plus soumis & plus respectueux; mais comme il m'étoit plus cher, je partageois ses inquiétudes & ses peines. Nonobstant mes prémiers arrangemens, il trouvoit le secret par ma facilité, ou, pour mieux dire, par la connoissance qu'il a-

voit de mon foible pour lui, de me voir deux fois au moins par ſemaine: cela s'étoit tourné inſenſiblement en habitude de ſon côté & du mien, nous ne pouvions plus nous en paſſer.

Soit que la tranquilité dont j'avois joui pendant le cours de cette année, ou qu'effectivement je fuſſe devenue plus aimable que je ne l'avois été juſques-là, ou peut-être que la nouveauté de mes ajuſtemens après la fin du deuil me donnât plus d'éclat, mes Amans ſe trouvérent ſi paſſionnés lorſqu'ils me virent en couleur, que je fus obligée de prendre le ton, & de les mettre ſur celui que j'exigeois. Pour comble d'embaras, *Beauval* devint jaloux, & commença tout de bon à me tourmenter de ſes rêveries. Comme il ignoroit les raiſons ſecrettes qui fourniſſoient à Mr. *de Scherling* les occaſions de me voir ſi ſouvent, il alla s'imaginer que j'avois eu autrefois du goût pour lui, & qu'il n'étoit rentré chez moi que par une condeſcendance rélative à la façon de pen-

penser qu'il me prêtoit. Dans cet esprit il épia une occasion favorable, & l'ayant trouvée il se jetta à mes piés en me baisant les mains, & en poussant les soupirs les plus profonds. Que signifie *Beauval*, lui dis-je, l'état où je vous vois? vous me paroissez pénétré d'un profond chagrin. Vous savez quels sont mes sentimens; parlez, puis-je le faire cesser? Si vous le pouvez, Cruelle, s'écria-t-il en me baisant la main avec une nouvelle ardeur! Se peut-il que vous me fassiez cette question? Ne voyez-vous pas que vous me faites mourir, & que je ne puis plus supporter le martire que vous me faites endurer? Surprise d'un propos qui me paroissoit si peu fondé, je l'obligeai à s'expliquer. Il m'avoua que les visites assidues que me rendoit le Marquis *de Scherling*, & les égards que je semblois avoir pour lui, faisoient son suplice: il me jura cependant qu'il m'aimoit avec tant de vivacité & de délicatesse, qu'il étoit prêt à se sacrifier, s'il étoit vrai que

 j'eusse

j'euſſe du goût pour ſon Rival. Connoiſſant d'où procédoient ſes inquiétudes, & touchée de l'excès de ſon amour, je fis de mon mieux pour le tranquiliſer. J'y parvins enfin, & après une heure d'entretien nous nous quitâmes fort contens l'un de l'autre; & pendant les huit jours qui ſuivirent, je ne m'apperçus point qu'il reſtât à mon Amant aucun veſtige de la jalouſie dont il m'avoit paru ſi fort obſédé.

Mais il diſſimuloit. Un matin que j'étois enfermée avec Mr. *de Scberling*, qui m'avoit apporté pluſieurs papiers à ſigner, j'entendis remuer du côté de mon lit, & je tournai la tête ſans m'imaginer aſſurément la ſcène qui étoit à la veille de ſe jouer. Ayant remarqué que les rideaux de la ruelle du lit faiſoient un mouvement comme ſi quelqu'un les eût agités, je ne pus m'empêcher d'être émue. Le Marquis, qui étoit debout vis-à vis de moi pendant que j'écrivois, s'en aperçut, & me demanda avec l'intérêt qu'on prend à ce qu'on aime,

me, si je ne souffrois point, & sur cela il me dit des douceurs. Au-lieu de lui répondre, je me levai encóre plus inquiète ; je venois d'entrevoir une ombre du côté dont je viens de parler, qui me prouvoit que mes soupçons étoient fondés. Rassurée par la présence du Marquis, j'allai tout droit dans la ruelle du lit, pour aprendre qui étoit le téméraire qui osoit venir surprendre mes secrets ; mais *Beauval* qui se montra tout-à-coup m'en évita la peine. Je ne m'étois pas trompé, Ingrate! me dit-il, en me parlant avec un ton de fermeté qu'il n'avoit jamais osé prendre avec moi : mes soupçons sur vos rélations avec Monsieur viennent d'être pleinement justifiés : ces arrangemens de votre bien dont vous l'avez chargé, auxquels il travaille infailliblement par votre ordre, & les discours passionnés qu'il vient de vous tenir, & que vous écoutez sans doute avec complaisance, ne me prouvent que trop quelles sont à tous deux vos vues, & que je suis sacrifié. Je ne puis empêcher,

Infidèle! continua-t-il avec un air pénétré, en m'adreſſant toujours la parole, que vous ne diſpoſiez de votre cœur & de votre main en faveur d'un Rival : mais qu'il tremble, avant qu'il ſoit parvenu à me faire cet outrage, il mourra de ma main, ou je mourrai de la ſienne.

Surpriſe au-delà de tout ce que je pourrois le dire de l'apparition imprévue de *Beauval*, & de l'aſſurance avec laquelle il oſoit me parler, je m'étois laiſſée tomber dans un fauteuil, & je l'écoutai juſqu'au bout ſans l'interrompre ; mais l'indignation ayant bientôt ſuccédé à l'étonnement, je lui répondis avec chaleur, que je le trouvois bien hardi d'avoir oſé s'introduire dans ma chambre, & d'avoir pu concevoir le projet de me ſurprendre. Je ne vous le pardonnerai jamais, m'écriai-je, & je ſuis ſi outrée d'un ſemblable procédé, que s'il étoit poſſible que je puſſe démentir mes réſolutions, & que Mr. *de Scherling* fût libre, je lui donnerois ma foi devant vous, afin

afin de vous aprendre que je ſuis maîtreſſe de diſpoſer de mon ſort, & que vous n'avez aucun droit de m'en empêcher.

Un coup de foudre & ce diſcours auroit été la même choſe pour *Beauval*: je le vis pâlir comme s'il alloit ſe trouver mal; mais comme il n'avoit rien à répondre à ce que je venois de lui dire, lui faiſant ſentir doublement l'extravagance de ſes ſoupçons, puiſqu'il n'avoit pas penſé que ſon Rival étoit marié, & que je ne pouvois l'épouſer, il ſortit en lançant un regard furieux à Mr. *de Scherling*, & en me faiſant une reſpectueuſe révérence. Je tournai la tête pour ne point rencontrer ſes regards; mais comme j'étois piquée à l'excès d'une conduite ſi altière & ſi peu reſpectueuſe, j'apellai un de mes gens, & je fis donner ordre à ma porte qu'elle fût refuſée à Mr. *de Beauval* toutes les fois qu'il s'y préſenteroit.

Mr. *de Sch rling* tenta de m'apaiſer, en me faiſant ſentir que quand cette avanture éclateroit dans

dans le monde, elle ne pouvoit m'y faire aucun tort, mais j'étois de trop mauvaise humeur pour l'écouter, sans faire attention que j'allois être d'une imprudence extrême de le renvoyer. Sans me rapeller même les menaces de *Beauval*, je priai le Marquis de me laisser, lui avouant naturellement que j'étois trop affectée de ce qui venoit d'arriver pour ne pas desirer d'être seule, & pour ne pas le prier de ne me voir de quelques jours. Quelques minutes après qu'il se fut retiré, je me ressouvins de la manière dont le Chevalier lui avoit parlé, & du regard terrible qu'il avoit jetté sur lui en partant. O Ciel, m'écriai-je en concevant la conséquence de cette réflexion, qu'on coure après Mr. *de Scberling*, & à quelque prix que ce soit qu'on le ramène! *Julie* qui venoit d'entrer, & qui entendit ces mots, sans m'en demander l'explication, envoya un de mes valets de chambre avec ordre de faire revenir Mr. *de Scberling*: mais au bout d'un quart-d'heure il revint, en m'assu-

m'aſſurant que malgré ſa diligence il n'avoit pu le ratraper.

Figurez - vous, *ma Princeſſe*, quelle dut être mon inquiétude après ce raport: je fus deux heures entières à me promener dans mon appartement ſans ſavoir à quel parti je devois me déterminer. Mes bonnes Amies qui paſſérent alors dans ma chambre, me trouvant diſtraite & rêveuſe, voulurent ſe retirer. Je leur demandai cent excuſes de l'impoliteſſe avec laquelle je les avois reçues, & pour leur prouver que le cœur n'y avoit aucune part; je leur contai l'hiſtoire, & leur fis part des juſtes craintes qui m'agitoient. Mademoiſelle *de Zerzagan* me tranquiliſa, en m'aſſurant que je devois être raſſurée ſur le combat que je craignois. J'ai aſſez vu Mr. *de Scherling*, continua-t-elle, pour ne pas douter qu'il ne ſe conduiſe dans cette occaſion avec la prudence qui lui eſt ordinaire. Il ſuffit qu'il vous ſoit attaché, pour ſentir combien un éclat vous préjudicieroit. A l'égard de Mr. *de Beauval*, je penſa à peu

près

près de-même: la colère que vous lui avez montrée, l'aura confondu de manière à lui faire oublier ſon reſſentiment & ſes menaces; & peut-être à l'heure que je vous parle, eſt-il encore plus inquiet que vous. Mademoiſelle *de Kelvader* & *Julie* m'entretinrent ſur le même ton. Tous ces propos me calmérent un peu, mais non pas au point de ne pas envoyer chez Mr. *de Scherling*, pour ſavoir s'il étoit revenu, & aprendre adroitement ſi l'on ne ſavoit rien chez lui qui eût raport à mes inquiétudes, & à ce qui venoit de ſe paſſer.

Je demeurai une partie de la journée dans ces cruelles incertitudes, pendant leſquelles je fis des réflexions plus affligeantes les unes que les autres. Après le diner mes bonnes Amies, qui avoient trop d'eſprit & d'amitié pour ne pas concevoir que dans la ſituation où j'étois j'avois beſoin de repos, ſe retirérent chez elles. Je ne fis aucun effort pour les retenir. Je leur ſus bon gré de leur politeſſe

&

& de leur attention : quand le cœur eſt en proie à quelque chagrin dévorant, il cherche la ſolitude, & ſouffre d'avoir des témoins.

Ce qui venoit de m'arriver, me confirma de plus en plus dans la réſolution de ne me donner jamais un maître : le ton avec lequel m'avoit parlé *Beauval*, encore mon Amant, me laiſſoit entrevoir celui qu'il prendroit ſur le prémier prétexte, lorſqu'il ſe croiroit en droit de tout hazarder. Cette réflexion m'étonna : elle ne diminua point le panchant que je me ſentois pour lui, mais elle lui fit un tort irréparable dans mon eſprit. Malgré ma réſolution de ne jamais l'épouſer, j'étois femme, un inſtant de foibleſſe étoit capable de les démentir. Je ne pouvois trop me mettre en garde contre mon cœur ; mon Amant venoit de me faire la plus ſenſible offenſe ; mais il devoit naturellement s'en repentir, chercher l'occaſion de ſe jetter à mes piés, & de m'en demander pardon avec larmes. Qui eſt la femme qui aime qui puiſſe tenir contre de pareil-

les

les ſéductions. Plus j'y réfléchiſſois, & plus je me confirmois dans l'idée, que pour ne rien riſquer du côté de ma foibleſſe, je devois prendre des meſures différentes de celles dont je m'étois ſervie juſques-là.

Après m'être bien examinée, je convins avec moi-même que ma colère ne ſeroit pas éternelle, & que tôt ou tard je ferois grace. Je ne fus pas plutôt d'accord ſur ce point, que je ſentis combien je hazarderois ſi je laiſſois à mon Amant les occaſions de me voir ſeule, comme cela étoit déjà arrivé tant de fois. Pour prévenir ce riſque, je me déterminai à faire ouvrir ma porte à gens choiſis & aimables dont la ſociété me plût, & m'empêchât de me trouver tête-à-tête avec le Chevalier. Tout ce qu'il y avoit de mieux parmi les Gens de lettres avoient toujours vu mon Père, & depuis ſa mort & celle de ma Mère ils s'étoient préſentés pluſieurs fois pour me voir. Je ne doutai pas que dès qu'ils ſauroient que ma maiſon

leur

leur étoit ouverte, ils n'y revinſſent avec plaiſir.

Il étoit près de ſept heures du ſoir que je n'avois encore reçu aucune nouvelle de l'affaire qui me tenoit tant à cœur lorſqu'on m'annonça un laquais du Marquis. Je me ſentis d'une émotion extrême dans ce moment, mais la lettre ſuivante qu'il me remit, diſſipa toutes mes inquiétudes, & me livra à de plus douces réflexions.

LETTRE.

J'aprens en arrivant chez moi, Mademoiſelle que vous y avez envoyé deux fois. Je conjecture de-là que vous êtes inquiète, & que mon prémier ſoin doit être de vous tranquiliſer. Je m'y porte avec tout le zèle que vous me connoiſſez, mais je vous avouerai de bonne-foi qu'il m'en coutera beaucoup. En effet le rôle que je vais jouer, eſt peut-être le plus ſingulier qu'ait jamais joué un Amant. Je vai juſtifier mon Rival, & tâcher de vous adoucir en ſa faveur. Jugez à quel point je vous aime par cet effort;

fort : vous feriez bien cruelle fi vous ne m'en teniez pas un peu compte.

En tournant le bout de votre rue Mademoifelle, le Chevalier s'eft préfenté à ma portière, & m'a prié de la lui faire ouvrir. Après ce qui venoit de fe paffer chez vous, je n'ai pas douté qu'il ne fût queftion d'un apel de fa part, & je me préparois déjà à l'éluder honnêtement, dans la vue de ne vous point compromettre en cas de malheur. Mais que j'étois dans l'erreur! il m'a falué d'un air pâle, interdit; & après m'avoir fait une forte d'excufe fur certains propos que vous favez, il m'a demandé la continuation de mon amitié, en me proteftant que fans les égaremens occafionnés par un amour trop violent, il ne fe feroit de fa vie porté à de tels excès. Après l'avoir affuré que tout étoit oublié dès qu'il fe repentoit, d'ailleurs que le connoiffant comme je faifois je n'avois atribué fa vivacité qu'à l'excès de fa paffion, je lui dis que ce n'étoit pas à moi qu'il devoit demander des excufes, mais à vous Mademoifelle, qui deviez être fort indignée de l'irrégularité de fon procédé.

cédé. Il repartit qu'il en comprenoit toute l'extravagance, & qu'il en étoit deſeſpéré au point, que ſi je n'avois point l'humanité d'obtenir ſon pardon, il ne me cachoit pas qu'après avoir tout tenté pour l'obtenir, il étoit dans la réſolution de ſe tuer. Surpris au-delà de tout ce que je puis vous dire de la commiſſion dont il me chargeoit, & touché d'un autre côté par la pitié qu'il m'a fait, j'ai cédé enfin à ſes inſtances. Ma parole a ſemblé lui donner quelque conſolation. C'eſt à vous Mademoiſelle à prononcer; diſpenſez-moi, s'il vous plaît, d'en ajouter davantage. Ce pas eſt trop délicat, pour que je m'étende plus au long ſur ce ſujet. Beauval *vient d'arriver, & attend votre réponſe. Pour moi qui commence à perdre toute eſpérance, je n'oſe vous preſſer de m'en faire une; j'ai trop peu à eſpérer, pour oſer croire qu'elle me ſeroit favorable.*

Et par apoſtille.

Il eſt abſolument néceſſaire que j'aie les ſignatures que j'ai laiſſé ſur votre table, elles me ſont néceſſaires pour demain

demain matin. Vos affaires ſont dans le meilleur train du monde. Que je ſerois heureux ſi celles de mon cœur finiſſoient auſſi agréablement!

SCHERLING,

Mon prémier mouvement fut de ne pas répondre à cette lettre; mais ayant compris que c'étoit me mettre dans le cas de nouvelles inquiétudes, & de nouvelles perſécutions de la part de *Beauval*, je pris une plume, & j'écrivis ces quatre mots.

BILLET.

L'offenſe eſt trop grave pour être ſi vite pardonnée; l'excès d'une paſſion ne peut jamais juſtifier certains procédés. A votre égard Monſieur, je ne puis qu'être fort reconnoiſſante de vos ſentimens & de vos attentions: tant que votre conduite vis-à-vis de moi ne démentira point la promeſſe que vous m'avez fait de ne jamais m'entretenir d'amour, je recevrai ſans éloignement vos viſites: mais ſouvenez-

nez - vous mieux que vous n'avez fait jusqu'ici, qu'il ne doit être question entre nous que d'amitié, & que pour peu que vous vous écartiez de ce point, vous me mettrez dans l'obligation de vous éviter, & de vous ôter les occasions de me voir.

Et par apostille.

Brabançon *vous portera demain les papiers que vous me demandez. Je suis fort tranquile sur le chapitre de mes affaires, elles ne pouvoient être en de meilleures mains.*

Lorsque j'eus renvoyé le laquais de Mr. *de Scherling*, je montai chez mes bonnes Amies, pour leur faire part de sa lettre que je venois de recevoir. Elles me félicitérent avec la plus tendre amitié, de la sérénité qui reparoissoit sur mon visage. *Saint Preuil* que j'y trouvai, & qui faisoit sa cour assidûment, justifia *Beauval*, & dit qu'un homme qui aimoit passionnément, ne faisoit point de fautes qui ne fussent de nouvelles preu-

ves de ſon amour. Comme nous ne nous trouvâmes pas tout-à-fait de ſon ſentiment, cela donna matière à une diſſertation, qui ſeroit de quelque prix, ſi elle étoit rendue: mais comme je n'écris point un Roman, je me flate, *ma Princeſſe*, que vous me diſpenſerez de ſemblables détails: ils ſont d'une grande utilité pour un Auteur qui ſe ſauve par-là de ce qui lui manque du côté de l'imagination. A mon égard, qui ai encore tant de choſes à vous rapporter, je paſſerai légèrement ſur ce qui s'apelle réflexion métaphiſique, pour continuer à vous rendre compte de tout ce qui m'eſt arrivé de plus intéreſſant, ſelon la promeſſe que je vous en ai faite au commencement de ces Mémoires.

Saint Preuil comptoit ſouper avec nous, mais un billet que lui écrivit *Saint Clair*, par lequel il lui mandoit de le venir joindre ſur le champ pour une affaire qui ne ſouffroit aucun délai, l'obligea de prendre congé de nous. Je conçus

çus au chagrin qui se répandit sur son visage en faisant ses adieux, qu'il étoit épris tout de bon; & lorsqu'il fut sorti j'en parlai sur ce ton à Mademoiselle *de Kelvader*. Le rouge qui lui monta au visage, nous fit penser à Mademoiselle *de Zerzagan* & à moi, que mon frère ne lui déplaîsoit pas: elle soutint si mal la guerre que nous lui fîmes à ce sujet, que nous changeâmes de ton, en l'assurant que loin d'avoir envie de la surprendre ou de la plaisanter, nous ne trouverions rien dans le goût qu'elle avoit pu prendre pour *Saint Preuil* que de fort naturel & de fort raisonnable. Pour achever de la remettre entièrement, je lui protestai, en mon particulier, que si les choses se tournoient d'un côté solide & avantageux pour elle, bien loin d'en être fâchée, je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour la servir, & pour resserrer par l'affinité les nœuds d'une amitié qui m'étoit chère, & qui faisoit une partie des agrémens de mes jours.

Ce propos étoit trop flateur & trop ſelon l'intérêt de mes Amies, pour ne point m'attirer mille remercimens ſincères de leur part. Mademoiſelle *de Kelvader* convint alors de bonne-foi que la manière reſpectueuſe & tendre dont Mr. *de Saint Preuil* lui parloit de ſon amour, l'avoit prévenue en ſa faveur, & qu'en conſidérant la ſincérité avec laquelle il exprimoit ſa paſſion naiſſante, elle concevoit qu'elle n'avoit pas à craindre avec lui ce qui lui étoit arrivé avec ſon prémier Amant.

Juſqu'au moment qu'on nous ſervit, nous nous entretinmes de ces choſes, & nous bâtîmes les plus jolis châteaux en Eſpagne. Sur la fin du ſouper, on vint nous dire que le caroſſe de *Saint Preuil* arrêtoit à la porte; j'en fus fort aiſe. Le billet qu'il avoit reçu de *Saint Clair* m'avoit inquiétée, je craignois quelques nouvelles étourderies du Chevalier. J'ignorois la part que j'avois dans cette affaire, mais j'en fus bientôt éclaircie. *Saint Clair*, qui accompa-

pagnoit *Saint Preuil*, me dit après les prémières politesses faites à mes Amies, qu'il avoit passé la soirée avec *Beauval*, qui l'étoit venu trouver, dans l'intention, disoit-il, de se bruler la cervelle, ou de lui obtenir son pardon. Sur la réponse que je lui fis après m'avoir conté ce qui avoit donné lieu à votre colère contre lui, que de l'humeur dont je vous connoissois il n'y avoit aucune grace à espére, il tira son épée, & sans moi il étoit sans vie. Bien étonné d'un desespoir aussi outré, moi qui ne risquerois pas une égratignure pour toutes les Maîtresses du monde, je fis de mon mieux pour le calmer; mais comme je craignis qu'il ne m'échappât, je dépêchai un laquais à *Saint Preuil*, me flatant que l'air sage de mon frère en imposeroit plus que le mien. En effet il est parvenu à lui faire entendre raison. Il a donné sa parole d'honneur qu'il ne se porteroit plus à aucune extrémité contre lui-même, mais sous condition que nous irions tout de suite ob-

tenir ſa grace & que nous ne vous quiterions point ma ſœur, ſans l'avoir obtenue, & ſans vous avoir fléchie en ſa faveur.

Ce diſcours me pénétra juſqu'au cœur, mais je fus aſſez maîtreſſe de moi-même pour n'en faire rien paroître. Je pris l'air au contraire d'une perſonne piquée juſqu'au vif, & qui ne fait grace que parce qu'on l'y oblige. *Saint Clair* tout fin qu'il étoit en fut la dupe, & me fit autant de remercimens que ſi ma condeſcendance pour ſes prières fut l'effet de l'extrême amitié que j'avois pour lui, tandis qu'il n'en avoit l'obligation qu'à mon trop foible cœur.

Comme il étoit le meilleur ami du monde, je ne l'eus pas plutôt aſſurée qu'en ſa conſidération je faiſois grace entière à *Beauval*, & qu'il pourroit reparoître à ſon ordinaire devant moi, pourvu qu'il ne parlât en aucune manière de ce qui s'étoit paſſé. Il nous quita pour aller, nous dit-il, rendre la vie à *Beauval*. Je ne fus point fâ-

fâchée de ſon empreſſement. Je ne vous cacherai pas, *ma Princeſſe*, que la peinture du repentir de mon Amant, & de la ſituation où ma colère l'avoit miſe, m'avoit touchée. Les juſtes ſujets que j'avois de me plaindre de lui, me parurent moins graves, & comme mon cœur prit ſa défenſe, il fut bientôt juſtifié.

Nous veillâmes juſqu'à minuit, Mademoiſelle *de Zerzagan* & moi; & comme ſi nous nous fuſſions donné le mot, nous laiſſâmes *Saint Preuil* avec Mademoiſelle *de Kelvader*, leſquels eurent tout le tems de s'entretenir de leur amour naiſſant. Dans le tête-à-tête que nous eûmes, ma bonne Amie & moi, nous nous fîmes réciproquement confidence de nos idées. Après lui avoir parlé du nouveau plan de vie que je voulois mener, elle me confia à ſon tour quel étoit le ſien. Les chagrins qu'elle avoit eſſuyés, lui avoient donné un éloignement invincible pour le monde, & elle deſiroit avec ardeur de s'en reti-

rer. J'eus beau lui faire comprendre qu'elle pouvoit entièrement s'en détacher, ſans ſe jetter dans une Communauté, comme elle y étoit réſolue, puiſqu'elle ſeroit toujours la maîtreſſe chez moi d'y vivre à ſa fantaiſie. Elle me répondit que dans le point de vue qu'elle s'étoit fait de faire ſon ſalut, elle ne vouloit être diſtraite par aucun autre attachement ; qu'elle en avoit beaucoup pour ſa chère fille & pour moi ; qu'elle n'avoit que ce ſacrifice à faire à Dieu, & que plus il lui en couteroit pour nous quiter, & plus ſon mérite ſeroit grand.

Ce diſcours & les larmes qu'elle ne put retenir en me faiſant cette confidence, m'attendrirent, & furent ſuivies des miennes. Quoi, lui dis-je, vous auriez la cruauté d'abandonner Mademoiſelle *de Kelvader* qui vous aime, & qui vous aime ſi tendrement ? Oui reſpectable Amie, continua-t-elle en me ſerrant entre ſes bras, il le faut ; plus je lui ſuis attachée, plus elle m'eſt chère, & plus il me

me convient de m'en détacher : tant que je me trouverois auprès d'elle, je ne pourrois m'occuper que de ce qui la touche : comment avec de ſemblables liens pourrois-je travailler à mon ſalut & faire pénitence de mes fautes? Ah ! ſans doute le Ciel irrité de mes prémiers égaremens, me feroit un crime d'avoir préféré la créature au Créateur. L'Evangile m'aprend que pour aller à Dieu, il faut quiter ce qu'on a de plus cher dans le monde. Pénétrée de ces maximes, quelque rigoureuſe que ſoit la ſéparation que je médite pour obtenir miſéricorde, je la deſire Mademoiſelle comme le prémier point de ma ſanctification & de mon ſalut.

A Dieu ne plaîſe, lui répondis-je touchée de l'onction de ce ſaint diſcours, que je m'oppoſe à une fin ſi chrétienne : mais ſe peut-il que la Religion exige qu'on rompe entièrement avec les perſonnes qui nous ſont chères ? Eſt-ce un empêchement déciſif pour parvenir aux vues deſirées ? Une Epouſe, une tendre Mère ſur ce pié-là,
 ſe-

ſeroient donc obligées de quiter un Mari & un Père ? Non ma fille, continua Mademoiſelle *de Zerzagan*, puiſque vous m'avez permis de vous apeller de ce doux nom. Dieu veut au contraire qne chacun rempliſſe les devoirs de ſon état, & ce ſeroit l'offenſer mortellement que d'en uſer différemment par un zèle mal entendu : mais à l'égard d'une perſonne indépendante, & qui ne tient à rien, il ne lui eſt pas permis, pour peu qu'elle ait ſon ſalut en recommandation, de préférer le monde au Ciel : & c'eſt hazarder tout que d'oſer entrer en partage avec l'un & avec l'autre, quand on peut s'en détacher. En pareil cas il faut toujours choiſir le plus ſûr.

Quoique j'euſſe pu lui dire encore bien des choſes ſur cet article, je ne crus pas devoir inſiſter davantage : je compris que ſon parti étoit pris, & je ne voulus point la chagriner : tout ce que je pus obtenir, fut qu'elle diffèreroit de prendre ſa réſolution juſqu'à ce que nous viſſions de quelle manière

nière *Saint Preuil* en uſeroit avec ſa fille. Je le connoiſſois trop honnête-homme, pour qu'il n'eût pour objet que ſon amuſement. Elle m'accorda trois mois, en m'aſſurant que ſi d'ici à ce tems-là cette affaire n'étoit pas entièrement terminée, elle étoit dans l'intention de s'enfermer dans un Monaſtère: elle ajouta qu'à l'égard de Mademoiſelle *de Kelvader*, il ne lui reſtoit aucune inquiétude ſur ſon chapitre, puiſque je voulois bien lui promettre de la garder toujours avec moi: ce qui la tranquiliſoit de manière, diſoit-elle, qu'elle étoit parfaitement en repos de ce côté-là.

Avant que de nous ſéparer, elle me ſuplia de lui garder un profond ſecret, ſon intention étant de ne jamais parler à ſa fille de la retraite qu'elle méditoit pour s'éviter des attendriſſemens, qui ne pouvoient aboutir qu'à des chagrins réciproques des deux parts, & qu'à lui rendre plus cruelle une ſéparation dont elle ſentoit toute la rigueur; & à laquelle elle ne s'étoit réſo-

lue qu'après avoir rendu des combats qui lui avoient trop couté pour se mettre dans le cas d'en soutenir de nouveaux.

Malgré l'attention que je prêtois aux discours de ma bonne Amie, mes yeux démêlérent fort bien que l'entretien de Mademoiselle *de Kelvader* & de *Saint Preuil* ne rouloient pas sur une matière aussi triste que celle que nous traitions : mon frère me parut s'exprimer avec un air si pénétré de tout ce qu'il disoit, que je jugeai que le cœur & la franchise étoient de moitié des protestations qu'il faisoit vraisemblablement. Pour Mademoiselle *de Kelvader*, malgré la modestie de son maintien, je compris que les fleurettes de son Amant l'intéressoient, & qu'elle l'écoutoit avec plaisir.

Mon frère, après avoir pris congé des Dames, me reconduisit dans mon appartement : seriez-vous d'humeur, ma chère sœur, me dit-il, de me donner demain votre matinée? j'ai bien des choses à vous dire, mais il est si tard

que

que je n'ose vous proposer cette conférence à présent. Si vous n'avez pas plus envie de dormir que moi, repris-je, ne la remettons point à demain, peut-être qu'il m'en couteroit pour me lever plus matin; & tout considéré, si vous m'en croyez, ajoutai-je en souriant, nous terminerons votre affaire à l'instant même: vous voyez bien que je vous entends à demi mot, en voilà plus qu'il n'en faut pour vous donner de la confiance, & pour vous faire imaginer qu'il ne vous en coutera pas beaucoup pour me gagner.

Je ne vous nierai point, repartit-il, puisque vous avez si bien sondé dans mon cœur, que je n'aime Mademoiselle *de Kelvader* à la folie: je rougis de ne m'être pas mieux défendu, & de vous paroître sitôt décidé dans mes résolutions: mais je me connois, je suis pris tout de bon, & c'est pour la vie: je crains que si j'attendois plus longtems à prendre mon parti; il n'arrivât un de ces évènemens imprévus, qui mettroit en risque

le bonheur de ma vie. Après cela ma chère ſœur, continua *Saint Preuil* en me regardant fixement, il ne vous ſera pas difficile d'achever de deviner quelles ſont mes véritables vues: dites-moi avec la ſincérité que je vous connois, ſi je puis me flater que Mademoiſelle *de Kelvader* pourra m'aimer un jour, ou, pour mieux dire, ſi dans le moment préſent elle me ſouffre ſans répugnance. Si j'étois de l'humeur de tant d'hommes qui ſe flatent aiſément, je croirois qu'elle n'a point d'éloignement pour moi; mais comme je ſai qu'elle vous aime tendrement, je crains que les complaiſances qu'elle ſemble avoir pour votre frère, ne proviennent des égards qu'elle doit avoir pour une perſonne qui vous touche de ſi près: ſi vous m'aimez, vous me parlerez ſans fard, le repos de mes jours dépend de votre ſincérité.

Vous me mettez, mon frère, à une épreuve bien délicate, lui répondis-je, & il ne faut pas moins que l'amitié que je vous

porte,

porte, pour traiter cette matière avec la franchiſe que vous me demandez. Mais quelle que ſoit mon amitié pour Mademoiſelle *de Kelvader*, elle doit céder à celle que j'ai pour vous, par toutes ſortes de raiſons : mais ne penſez pas cependant que je trahiſſe les ſecrets qu'elle m'a confiés... C'eſt-à-dire, interrompit avec chaleur *Saint Preuil*, qu'elle en aime un autre que moi, & que je n'ai plus rien à eſpérer. Vous êtes trop vif, repartis-je en ſouriant, & je ne vous reconnois pas en cette occaſion ; je le pardonnerois à *Saint Clair*... Mon Dieu laiſſons le Chevalier, & tout diſcours étranger à ce que je vous demande, ma ſœur, ajouta vivement *Saint Preuil* : cet article me touche ſi exceſſivement, que vous me feriez ſoufrir le martire, ſi vous me teniez plus longtems en ſuſpens.

Je vous répète, repris-je, que l'on m'a fait des confidences avant qu'il fût queſtion de vous connoître ; mais j'ajoute que c'eſt à vous à les pénétrer ; tout ce que je puis vous

vous dire ſur cet article, c'eſt que vous avez toutes les raiſons du monde de vous tranquiliſer, puiſque Mademoiſelle *de Kelvader* n'a rien dans l'eſprit qui puiſſe faire tort à vos ſentimens: mais ce n'eſt pas aſſez mon frère, continuai je, il faut que vous parveniez à vous faire aimer, alors vous ne devez pas douter que ma bonne Amie ne vous confie tout ce qui l'intéreſſe; juſqu'à ce tems, ſi vous m'en croyez, vous ne parlerez d'aucun arrangement: tâchez de vous modérer ſur ce point, & je vous garantis que vous vous en trouverez bien.

Saint Preuil ouvroit la bouche pour me répondre, mais je ne lui en donnai pas le tems. Attendez, lui dis-je, je ſuis bien aiſe avant que d'entrer plus avant dans cette affaire, de ſavoir quels feroient vos arrangemens, en cas que vous vous trouvaſſiez d'accord avec Mademoiſelle *de Kelvader* ſur la nature de vos ſentimens. Je vous ai dit, ſi je ne me trompe, qu'elle n'eſt pas riche; mais ce n'eſt pas

aſſez,

assez, il faut que vous sachiez qu'elle n'a ce qu'on apelle rien du tout, & que son nom & sa naissance même lui peuvent être disputés. Quand elle seroit bergère, interrompit mon frère avec transport, je ne l'en aimerois pas moins. D'accord, repartis-je, mais l'épouseriez-vous? N'en doutez pas ma sœur, continua *Saint Preuil* avec chaleur; une philosophie saine & raisonnée m'a mis depuis longtems au dessus de mille sots préjugés, que le monde honore, & qui, à dire le vrai, ne servent qu'à nous assujettir, & qu'à nous rendre malheureux; j'en ai déjà secoué Dieu merci une partie, & j'espère bien qu'avec le tems je me déferai du reste: soyez donc tranquille sur ce point, & ne vous donnez point la peine de m'objecter des difficultés déjà levées par mon amour: ma résolution est prise enfin d'épouser votre Amie, & il n'y a que le refus seul de son cœur qui puisse m'en empêcher. Comme j'avois prévu une partie de ce que *Saint Preuil* venoit

noit de me dire, je n'en fus point surprise: loin de le contredire en aucune manière, je l'assurai au contraire que j'étois enchantée de ses résolutions, qu'il ne devoit pas douter que je ne les appuyasse de tout le crédit que j'avois sur l'esprit de mon Amie, mais qu'il en falloit rester-là pour le présent, à cause de certaines raisons que je ne pouvois pas lui dire dans ce moment, mais qu'il les sauroit dans peu.

Je croyois être quite par-là, mais je devois savoir par ma propre expérience qu'il reste toujours quelque chose à desirer aux Amans: il me fit tant d'instances qu'il ne me fut pas possible de le refuser: je lui confiai la résolution que Mademoiselle *de Zerzagan* avoit prise de se retirer du monde, & lui fis sentir sur cela les ménagemens qu'il devoit avoir pour Mademoiselle *de Kelvader*, qui en seroit vraisemblablement inconsolable. *Saint Preuil* en convint, mais il persista dans la résolution de se déclarer entièrement

avant

avant ce tems-là, me ſoutenant qu'il n'y avoit que ce moyen pour prévenir les chagrins dont devoit être accablée ma bonne Amie à cette nouvelle. Effectivement il n'avoit pas ſi grand tort: un Mari choiſi par le cœur eſt fort capable de conſoler de la perte d'une Amie, on pourroit même hazarder quelque choſe de plus.

Cependant, comme il ſe faiſoit fort tard, je renvoyai mon frère; ce ne fut pas ſans être obligée d'entendre encore bien des choſes: à chaque pas que je faiſois pour le reconduire, il m'arrêtoit pour me faire part de quelques nouvelles réflexions conſéquentes à ſes vues amoureuſes. Je ne vous mentirai point, *ma Princeſſe*, en vous diſant que pour gagner mon antichambre il me tint près d'une heure debout, il n'y avoit pas cependant vingt pas à faire: je crois que ſi je ne l'euſſe pas pouſſé dehors par les épaules, il m'auroit tenue toute la nuit pour me parler de ſes projets & de ſon amour.

Je comptois pour le coup être

quite de toute affaire, & que je n'avois plus que celle d'aller me coucher; mais à peine fus-je passée dans ma chambre, que mon Intendant s'offrit à mes yeux J'allois lui demander ce qui l'emmenoit si tard chez moi, mais il m'en évita la peine. Il me fit un grand préambule, pour me faire souvenir que je lui avois promis de lui donner *Julie* en mariage à la fin de mon deuil : il me fit appercevoir qu'il y avoit près de quinze jours de passés sans que je lui en eusse parlé, & que ce terme étoit bien long pour un homme qui attendoit depuis longtems, & qui soufroit par ces délais tous les chagrins imaginables.

Afin d'abréger un entretien qui m'auroit peut-être amusée dans tout autre tems, mais qui pourlors me sembloit d'une longueur insupportable, je lui répondis qu'il pouvoit dès le lendemain faire les aprêts du mariage qu'il desiroit avec tant d'ardeur, & que je le laissois le maître d'en fixer le jour. Jamais on n'a fait éclater des trans-

ports de joie auſſi vifs que ceux que *Brabançon* fit paroître après ce conſentement : il ſe jetta à mes piés, baiſa dix fois ma robe, & me jura que le don de cent mille écus n'étoit pas comparable à la grace que je venois de lui accorder.

Je ne doute pas que *Julie* ne ſe fût diſpenſée de paroître devant moi dans ce moment-là, ſi *la Beauvilliers* eût été remplacée ; mais comme l'avanture de cette femme de chambre m'avoit rendue difficile ſur le choix d'une nouvelle, en attendant que je trouvaſſe ce qui me convint, Mademoiſelle *de Severin* en faiſoit l'office. Toute endormie que j'étois, je ne pus m'empêcher de ſourire de la manière embaraſſée dont elle parut devant moi : elle n'oſoit lever les yeux, & le rouge dont ſes joues étoient couvertes, me faiſoit aſſez comprendre qu'elle n'avoit pas ignoré la démarche de ſon Amant. Mais ce fut toute autre choſe, lorſque je lui en parlai ; quoique je ne lui en diſſe que deux mots, elle ſe trou-

troubla à un tel point, que je fus obligée de la flater, dans la crainte qu'une plaiſanterie de plus ne lui occaſionnât une plus forte révolution.

Je n'ai jamais ajouté de foi aux rêves, mais j'en fis un ſi ſuivi cette nuit-là, qu'il me frappa au point que je penſai qu'il devoit m'annoncer quelque choſe d'extraordinaire : il me ſembla voir ma Mère dans le même état où elle ſe trouva quelques heures avant ſa mort. Se peut-t-il, me dit-elle, que vous viviez tranquile, tandis que vous ignorez ce que ſont devenues *Louïſon* & *Babet* ? Avez-vous oublié que l'une ſait le ſecret de votre naiſſance, & que l'autre ſavoit que vous n'étiez point la fille de Mr. *de Saint Preuil* ? Ne tremblez-vous pas que tôt ou tard votre ſecret ne tranſpire ? Une indiſcrétion de leur part peut vous perdre. Je me préparois à me jetter aux piés de cette chère Mère, lorſque la porte de l'appartement s'ouvrit impétueuſement. Mais que devins-je en voyant entrer me Tante, Madame

me *de Barbaſan*, avec un air furieux, un couteau à la main, ſuivie de *Loüiſon* & de *Babet*, de pluſieurs des parens de Madame *de Breville*, & de l'Abbé du *Hautcœur*! Je comptai alors que j'étois perdue, & je fus ſi affectée de cette opinion, que je jettai un grand cris & me réveillai en ſurſaut.

J'avois ſi fort ſouffert pendant le tems que ce ſonge avoit duré, que je me réveillai avec une eſpèce de ſueur froide. Le prémier de mes ſoins fut de remercier Dieu de ce qu'il avoit permis ce rêve, pour me faire ſouvenir de cette femme de chambre de ma Mère, dont l'indiſcrétion dans le vrai pouvoit m'occaſionner bien des chagrins, & que j'avois ſi parfaitement oubliée: depuis le jour que je l'avois vue chez elle & chez l'Abbé *Trainaſſeau*, elle ne m'étoit pas revenue dans l'idée une ſeule fois: il en étoit de-même de cette jeune fille dont j'ai parlé dans la prémière Partie. Je payai chèrement dans ce quart-d'heure mon imprudence, & voulant la répa-

réparer ſur le champ, j'envoyai prier Mr. *de Scherling* de paſſer chez moi, ne voulant point me hazarder moi-même à faire cette enquête, & ne pouvant la confier à perſonne ſur qui je puſſe plus compter que ſur le Marquis, qui étoit au fait de mes affaires les plus ſecrettes, & dont je connoiſſois ſi bien la probité.

Vous allez penſer ſurement, *ma Princeſſe*, que l'évènement qui va ſuivre, eſt un conte fait à plaiſir. Je conviendrai de bonne-foi qu'il en a bien l'air, & peut-être ne le croirois-je pas moi-même s'il m'eût été rapporté. Mr. *de Scherling* ne fut pas plutôt inſtruit de la cauſe de mes inquiétudes, qu'il en uſa en cette occaſion comme à ſon ordinaire : il ne lui fut pas facile d'aprendre la demeure de *Louïſon*; elle avoit demeuré dans trois ou quatre maiſons depuis que nous l'avions été voir ma Mère & moi, & ſans beaucoup d'intelligence il eût été difficile d'aprendre ce qu'elle étoit devenue : mais le Marquis, qui vouloit me plaî-

plaîre, ſe donna tant de ſoins, fit tant de tours & de queſtions; qu'il ſut enfin dans la dernière demeure où elle avoit été, que le mari de *Louïſon* l'ayant ruïnée entièrement, elle avoit été obligée de ſe défaire de tout ce qu'elle avoit, & qu'elle étoit entrée en maiſon.

Il eſt aiſé de juger que Mr. *de Scherling* ne s'en tint pas-là, & qu'il voulut ſavoir où cette fille demeuroit; mais comme il y avoit près de ſix mois qu'elle étoit ſortie de l'appartement qu'elle occupoit alors, perſonne ne put lui donner des lumières ſur ce qu'il cherchoit: il étoit prêt à quiter cette pourſuite, étant près de dix heures du ſoir, & trop tard pour continuer ſon enquête, lorſqu'en deſcendant l'eſcalier il s'entendit rapeller par une vieille femme qui demeuroit vis-à-vis d'une chambre dont il ſortoit. Elle lui dit que s'il s'étoit adreſſé à elle, il ne ſe ſeroit pas donné toutes les peines qu'il avoit priſes; qu'elle avoit toujours été amie de la femme

qu'il cherchoit, & que perſonne ne pouvoit lui en donner des nouvelles plus ſures qu'elle, puisqu'elle l'avoit été voir trois jours auparavant. Le Marquis, impatient de tant de diſcours inutiles, interrompit la bonne femme pour lui demander où *Louïſon* demeuroit: il aprit que c'étoit dans la maiſon de Madame *de Barbaſan*, & il s'y rendit ſur le champ.

S'il avoit été ſurpris de ce parfait raport avec le rêve que je lui avois conté le matin, combien ne le fut-il pas davantage, lorſqu'il aprit à la porte de ma Tante, que cette fille étoit morte ſubitement la nuit précédente. Comme il ne lui importoit pas d'en ſavoir davantage, il revint au plus vite me faire part de tout ce que je viens de raporter, en me jurant que ſi tout autre lui eût conté cette avanture, il auroit cru qu'on ſe feroit moqué de lui, tant elle lui paroiſſoit incroyable & prodigieuſe: à l'égard de *Babet*, il aprit qu'elle avoit été menée à un *Anglois*, qui l'avoit emmenée à *Londres*, & qu'elle

qu'elle étoit morte dans sa prémière couche.

Je vous avoue, *ma Princesse*, que je ne pus m'empêcher de me rejouïr intérieurement de ces deux morts, qui étoient survenues si à propos pour me rendre entièrement ma tranquilité. Cette façon de penser n'étoit pas trop chrétienne; mais quand je pensois que par cet évènement je me voyois hors des risques de l'indiscrétion de ces deux personnes que je devois avoir tant lieu de redouter, je regardois comme un coup du Ciel le miracle qu'il venoit d'opérer en ma faveur, quelque tranquilité que dussent me donner les mesures que j'avois prises pour mettre mon bien à l'abri de la chicane. J'étois trop susceptible de délicatesse, pour ne pas craindre le desagrément de servir d'entretien à toute une ville: je ne trouve rien de plus desagréable pour une femme qui sait penser, que de faire la nouvelle du jour, & de n'oser paroître dans le monde qu'on ne rapelle son histoire, qu'on ne la

montre au doigt, & qu'on ne dise *la voilà*.

Mademoiselle *de Kelvader* entra dans mon appartement, comme je m'entretenois encore sur ce sujet avec Mr. *de Scherling*; elle avoit l'air pâle & interdit. Je lui demandai avec empressement si elle se trouvoit mal? Elle me dit à l'oreille, qu'elle m'en confieroit la cause dès que nous serions sans témoins. Le Marquis, qui avoit trop d'esprit pour ne pas sentir qu'il se trouvoit de trop, se retira; & comme je m'étois mise sur le ton avec lui d'en user sans cérémonie, je ne le retins point.

Savez-vous bien, me dit Mademoiselle *de Kelvader* en me regardant fixement, de qui je viens de recevoir la visite? Je le devine, repris-je en l'embrassant: de votre infidèle, je gage. Vous y êtes, continua Mademoiselle *de Kelvader*. Pour ne vous pas faire une longue histoire, aprenez que sa femme est morte depuis six mois, qu'il y en deux qu'il me fait chercher; car vous n'ignorez pas qu'en

for-

sortant de *Port-Royal*, je recommandai sur toutes choses qu'on ne dît à personne où j'allois demeurer, comme si j'eusse prévu ce qui devoit arriver; en un mot il vient de faire tous ses efforts pour me persuader qu'il n'a jamais cessé de m'aimer, & pour m'en convaincre il m'offre sa main. Eh! qu'avez-vous répondu, interrompis-je avec chaleur, comprenant quel seroit le desespoir de mon frère, en cas qu'elle eût repris du goût pour cet homme? Qu'il étoit trop tard, poursuivit ma bonne Amie; qu'il falloit faire cette démarche dans le tems que mon cœur parloit encore en sa faveur; mais que m'ayant laissé celui de faire des réflexions, & de me convaincre qu'il n'en avoit jamais usé de bonne-foi avec moi, ce cœur s'étoit si fort refroidi à son égard, qu'une parfaite indifférence avoit succédé à ses prémiers sentimens, & au point que quand il seroit trois fois plus riche qu'il ne venoit de l'annoncer, je ne l'épouserois jamais.

Charmée d'un raport qui me rendoit toutes mes eſpérances pour mon frère, je lui fis mille complimens ſur la victoire qu'elle venoit de remporter ſur elle-même, & trouvant l'occaſion ſi favorable de pénétrer les ſecrets de ſon cœur, je lui demandai en ſouriant s'il ne lui en avoit pas couté pour renvoyer un Amant qu'elle avoit aimé ſi tendrement. Elle m'aſſura que bien loin de ſe trouver attendrie de toutes ſes proteſtations, & de tous les tranſports qu'il avoit fait éclater : tout cela l'avoit aigrie, parce qu'elle s'étoit rapellée dans ce moment tous les chagrins que ſon inconſtance lui avoit fait eſſuyer. Mais, ajoutai-je, n'y auroit-il pas quelque cauſe de plus qui vous eût déterminée contre lui? Vous êtes une méchante, reprit-elle en m'embraſſant & en ne pouvant s'empêcher de rougir; mais pour vous en punir, je ne vous en dirai pas davantage. En voilà trop, repris-je ſur le même ton, pour que vous ne m'avouyiez pas le reſte de bonne-foi: la victoire

toire que nos charmes ont remporté ſur la philoſophie de *Saint Preuil*, ne vous ſeroit-elle pas chère ? & ſes bonnes qualités n'auroient-elles pas trouvé grace devant vous ? Mon Dieu que vous êtes preſſante, continua Mademoiſelle *de Kelvader* ! Je vois bien que pour vous plaîre je ne dois rien vous cacher : eh bien, je conviens donc de bonne-foi que le mérite de Mr. votre Frère, & l'opinion que j'ai de ſa probité, ont décidé mon cœur, voilà ma confeſſion. Mais à quoi me ſervira-t-elle ? Ne ſai-je pas aſſez me rendre juſtice, pour ne pas me flater que cette façon de penſer ne peut ſervir qu'à me prouver une ſeconde fois, que nous n'avons pas un plus cruel ennemi que notre cœur, & que nous ne devrions jamais l'écouter ?

Vous voilà, ma chère *Kelvader*, montée ſur un beau ton de morale, repris-je en l'embraſſent : vous avez donc bien mauvaiſe opinion de mon frère, ou pour mieux dire de vous, puiſque vous penſez

que le bien que l'on vous veut, eſt conditionnel? Pour vous punir à mon tour, je devrois vous laiſſer dans l'erreur; mais en faveur de votre confiance, je veux faire les choſes de bonne grace. Je ferai plus, je vous donnerai des conſeils qui ne contribueront pas peu à aſſurer votre conquête & votre bonheur : Je ne vous aprendrai point que *Saint Preuil* eſt amoureux de vous, continuai-je; je ne doute pas qu'avec tout l'eſprit que je vous connois, vous n'en ſoyez parfaitement convaincue; mais ce que vous ignorez, c'eſt qu'il veut abſolument vous épouſer, & qu'il m'a juré que quand vous ſeriez née dans l'étage le plus bas, il ne vous en offriroit pas moins ſa main, le mérite ſelon lui prévalant ſur toutes les autres conſidérations. Attendez, ajoutai-je, voyant que mon Amie vouloit m'interrompre, ce n'eſt pas tout : ſans laiſſer entrevoir les ſecrets que vous m'avez confiés, j'ai tâché de lui inſpirer des inquiétudes pour m'aſſurer de ſes réſolutions;

tions; tout cela n'a servi de rien. Il me presse de vous parler en sa faveur : si vous m'en croyez, à la prémière occasion faites-lui l'entière confidence de votre histoire & de tout ce qui vous est arrivé : de l'humeur dont je le connois, cette franchise achèvera de vous l'attacher pour jamais; & si vous pouvez prendre sur vous de lui laisser entrevoir que son mérite ne vous est pas indifférent, je vous garantis qu'avant un mois au titre de mon amie nous ajouterons celui de belle-sœur. Parlez à présent tant qu'il vous plaîra, j'ai tout dit. Mademoiselle *de Kelvader* fut si pénétrée de la sincérité avec laquelle je venois de m'expliquer, qu'elle me sauta au col, sans pouvoir proférer une seule parole. Nous passâmes la soirée à nous entretenir sur ce sujet, & nous nous séparâmes à minuit avec toute la satisfaction de sa part qu'on se peut imaginer.

Permettez, *Princesse*, que je prenne ici un moment de relâche; j'ai écrit toute la soirée, & à peine

 puis-

puis-je tenir la plume ; il y a près de huit jours que je ne dors point, tant les plaisirs m'accompagnent. N'en tirez cependant point de conséquence trop favorable pour les évènemens qui vont suivre. Hélas ! je les ai bien achetés ces plaisirs ; & si je vous en prépare dans la suite, ils seront précédés d'évènemens si tristes, que vous conviendrez que je les ai bien achetés.

Fin de la Neuvième Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

DIXIEME PARTIE.

JE reſtai au lit le lendemain juſqu'à midi : je m'occupai depuis mon réveil juſqu'à ce tems avec *Julie* des préparatifs de ſa noce. Madame *de Genneval*, ou pour mieux dire Madame *de Villefarel*, qui avoit été à la campagne depuis ſon mariage, & qui

qui n'en étoit revenue que la veille, me fut annoncée, & me dit en entrant dans ma chambre, qu'elle venoit dîner avec moi. Elle étoit mise du dernier goût, & fort parée. Je lui fis un cömpliment à ce sujet, en ajoutant que j'espérois n'entrer pour rien dans sa parure. Pardonnez-moi, me dit-elle: on donne aujourd'hui une Pièce nouvelle à la *Comédie Françoise*, & je compte bien que vous m'y accompagnerez. Comme depuis quelques jours l'ennui commençoit à me prendre, je consentis volontiers à cette partie; il y avoit si longtems que je n'avois mis le pié au Spectacle, que je me fis une fête d'y aller. Comme nous n'avions point de tems à perdre, Mr. *de Villefarel* m'assurant qu'on commenceroit à cinq heures & demie précise, & que quoiqu'elle eût fait retenir dès le matin une prémière loge, nous risquions que quelque Princesse paresseuse ne s'en emparât, je me levai après avoir ordonné qu'on me fît venir

Tou-

Tourout * à trois heures pour me coiffer. Afin de n'être point interrompue par des fâcheux, j'envoyai dire au Suiſſe de refuſer la porte à tout le monde, excepté à mes frères. Quand on médite du plaiſir, il ne faut pas hazarder des viſites ennuyeuſes, c'eſt ſe mettre dans le cas de le trop acheter.

Nous dinâmes de bonne heure. Le ſérieux de Mademoiſelle *de Zerzagan* rendit le propos moins gai qu'il ne l'auroit été, ſi elle ne ſe fût pas trouvée avec nous; mais nous ayant laiſſé au deſſert, ſous prétexte d'affaires, mais en effet pour aller vaquer à ſes dévotions ordinaires, nous prîmes le ton de la belle humeur. Mademoiſelle *de Kelvader*, à qui je propoſai la Comédie, me dit à l'oreille, que ſa belle Maman n'y allant point, elle ne croyoit pas qu'il fût à propos qu'elle la laiſſât ſeule, en m'avouant naturellement qu'elle

* Fameux Friſeur & Accommodeur de Femmes.

qu'elle en étoit bien fâchée, ne haïssant rien moins que le monde & le plaisir.

Dès que nous nous trouvâmes Madame *de Villefarel* & moi vis-à-vis l'une de l'autre, nous parlâmes de la manière dont nous passerions l'hiver, où nous entrions. Pour moi, dit-elle, je ferai de mon mieux pour m'amuser, & pour me dédommager de l'ennui que la campagne m'a causé. Heureusement pour moi que Mr. *de Villefarel*, tout âgé qu'il vous paroit, pense comme moi sur l'emploi de la vie. Nos conventions sont déjà faites, il me laissera faire tout ce qu'il me plaîra, & de mon côté je lui ai donné carte blanche. De cette manière nous allons mener la vie du monde la plus agréable. J'aime le Spectacle, j'y irai deux fois par semaines. Le Jeu a pour moi des charmes infinis, je jouerai tant que les occasions s'en présenteront. La Table m'amuse, je mangerai avec mes Amis. Que vous dirai-je belle *de Saint Preuil*, je ne m'offenserois point qu'on me

contât

contât des douceurs : mais c'eſt à quoi il ne faut plus ſonger, ajouta-t-elle en jettant un ſoupir ; mes beaux jours ſont paſſés, & ils ne reviendront plus.

Voilà une terrible chute Madame, repris-je en ſouriant : pouvez-vous, aimable encore comme vous l'êtes, paſſer à de telles réflexions ? à peine vous les pardonnerois-je dans une douzaine d'années. Vous êtes une flateuſe, interrompit Madame *de Villefarel*, je ne ſai que trop à quoi m'en tenir ; mais enfin, pour revenir à ce que je vous diſois, je tâcherai de me rendre la vie agréable juſqu'à la fin ; en un mot, quand je ne pourrai plus aller chercher le plaiſir, je m'arrangerai de manière qu'il me vienne trouver.

Dans ce moment je me trouvai ſi peu d'humeur à contredire ces maximes mondaines, que malgré des principes dont je ne me ſuis guères écartée, je ne pus m'empêcher de trouver que Madame *de Villefarel* avoit raiſon : je lui avouai franchement que depuis que je me

connoiſſois, je n'avois eſſuyé que des peines, & que juſqu'aux choſes qui auroient dû me flater, avoient été mêlées de tant d'amertumes, que je m'étois imaginée que l'on ne pouvoit goûter de vrais plaiſirs dans le monde. Voulez-vous que je vous deſabuſe, reprit ma bonne Amie, & que je vous diſe la cauſe de ces ennuis ſecrets & de ces dégoûts : c'eſt que vous avez toujours traité les choſes de ce Monde avec trop de réflexions. Figurez-vous bien, ma belle Amie, qu'il n'en faut jamais faire; que c'eſt le poiſon qui tue le plaiſir; & que pour promener vos jours d'agrémens en agrémens, il eſt beſoin de traiter les choſes les plus ſérieuſes en badinant, & ne jamais vous décider pour rien, que vous n'ayez en vue d'en tirer de l'amuſement. Cela feroit à merveille Madame, repris-je en ne pouvant m'empêcher de rire de cette ſaillie, ſi l'on étoit maîtreſſe de ſe conformer à ces maximes, & que le cœur ſur-tout fût toujours indépendant. Il faut qu'il le ſoit, in-

terrompit Madame *de Villefarel*, ſans quoi plus de liberté, & par conſéquent plus de plaiſirs. Cela eſt fort aiſé à dire, continuai-je plus ſérieuſement. Mais enfin, quand on s'eſt laiſſé ſurprendre, il faut ſe dégager, repartit vivement ma bonne Amie, à moins qu'on ne veuille ſe préparer des jours malheureux. Car enfin, quelque mérite dont une femme puiſſe ſe flater, qu'elle ne s'imagine pas de trouver un Amant fidèle: plus elle ſe ſera laiſſée toucher, & plus elle doit frémir des peines qui lui ſont aſſurées. Figurez-vous que tous les hommes ſont des perfides, qui ne ſont aimables & complaiſans que pour nous mieux ſéduire. En ſont-ils venus-là, n'ont-ils plus rien à deſirer, leur paſſion s'éteint beaucoup plus vite qu'elle ne s'étoit allumée. Les petits ſoins ceſſent, auſſi-bien que ces propos flateurs qui nous ont enchantées. Que vous tentiez de les rapeller par des reproches, par des tendreſſes & par des larmes, les traîtres s'éloignent de plus en plus.

Heu-

Heureux! si leur perfidie ne va pas au point de faire parade auprès d'une nouvelle Maîtresse de vos chagrins & de vos langueurs: ils les font servir de trophée pour remporter de nouvelles victoires. Voilà les hommes, ma chère *de Saint Preuil*, je viens de vous les dépeindre d'après nature. Croyez-moi, j'en sai plus sur cela que je ne souhaite que vous en sachiez jamais.

Cependant vous ne m'avez pas parlé sur ce ton de Mr. *de Beauval*, repris-je avec plus d'intérêt: sur ce pié-là je vous sai fort mauvais gré de tous les biens que vous m'en avez dit, qui ont servi sans doute à me prévenir de plus en plus en sa faveur . . . . Quand je vous en aurois dit du mal, poursuivit Madame *de Villefarel* sans paroître plus embarassée, il n'en auroit ni plus ni moins: le mal étoit fait Mademoiselle, & je n'aurois gagné, en voulant en empêcher les suites, que vous refroidir à mon égard. D'ailleurs, je ne vous connois pas encore assez, & pour parler

par-

parler franchement, je n'étois pas alors aſſez de vos amies pour vous ouvrir mon cœur: voilà l'unique raiſon qui m'a retenue. J'admets l'excuſe, continuai-je, pourvu que vous m'apreniez comment une femme qui veut abſolument recouvrer ſa liberté, ou du moins ſe préſerver des ſuites dont vous venez de me parler, doit s'y prendre pour parvenir à ces fins deſirées. L'expédient eſt ſimple, pourſuivit Madame *de Villefarel*: ſuppoſez que vous ſoyez dans le cas, épouſez Mr. *de Beauval*: je vous garantis qu'avant ſix mois vos ardeurs mutuelles ſeront refroidies, ou du moins qu'elles ne bruleront point de manière à vous chagriner l'un & l'autre. Le grand monde, les plaiſirs (je ne parle point de la jouïſſance) les amortiront, ou du moins feront diverſion: vous n'aurez pas plutôt vécu avec les femmes du ſiècle, que vous prendrez leur ton: s'il vous étonne dans les commencemens, vous n'aurez pas vécu deux mois avec une continuelle habitude de voler de

plai-

plaiſirs en plaiſirs, que vous vous y accoutumerez : & ſi vous continuez à vous étonner, ce ſera d'avoir différé ſi longtems à vous en procurer : vous ferez plus, vous rapellerez les belles années qui n'y auront pas été employées.

Cet entretien badin fut interrompu par l'arrivée de *Tourout*, qui ne vint qu'à quatre heures, au-lieu de ſe rendre à trois, comme je le lui avois fait ordonner. Je le grondai, en lui faiſant comprendre qu'il me feroit manquer la Pièce nouvelle, que je ne pourrois jamais être prête pour l'heure de la Comédie. Il ſourit de ma crainte, en me proteſtant que j'aurois encore une demi-heure devant moi, & en m'aſſurant qu'il comptoit encore friſer une jeune perſonne, qui prétendoit bien ne pas perdre cette prémière Repréſentation. Ce diſcours me calma. Je me mis à ma toilette. Madame de *Villefarel*, qui ſavoit que cet homme étoit initié dans les miſtères des *Demoiſelles* qu'on apelle par excellence *du monde*, lui demanda s'il

ne

ne nous conteroit pas quelque chose d'agréable & d'intéressant sur cette matière. Il ne s'en fit pas prier, & sans que cela l'empêchât de faire ses fonctions, il nous conta l'avanture suivante.

Mademoiselle *de Vildière* * est une des plus jolies personnes de *Paris*. La médisance porte que c'est la fille d'un boulanger de la rue *Grenier St. Lazare*, & qu'à l'âge de douze ans elle se fit enlever par un *Carme* de la *Place Maubert*, qui a pris soin de son éducation, & de lui donner les manières du monde. Cette anecdote ne fait rien à l'affaire. Mademoiselle *de Vildière* vit du meilleur air ; elle a six domestiques, un bon équipage, & sa maison est le rendez-vous de tous les gens bien élevés & qui aiment le plaisir.

Un Prince fort connu, qui avoit entendu souvent parler du mé-

* Les noms qui désignent les personnes dont on parle, sont supposés; on ne veut pas se mettre dans le cas de desobliger personne.

mérite de cette jolie perſonne, réſolut avant-hier de juger par ſes yeux ſi tout le bien qu'on lui en avoit dit, étoit bien fondé: il s'y fit préſenter par le Marquis *de Beauraſoir*, qui la connoiſſoit. Mademoiſelle *de Vildière*, flatée d'une viſite ſi propre à établir ſa réputation, reçut le Prince avec des ſaluts ſi capables de le charmer, qu'il en ſortit éperdument amoureux, & dans le deſſein d'en faire l'aquiſition à quelque prix que ce fût.

Par une diſſimulation aſſez ſingulière, & dont la cauſe n'eſt pas venue à ma connoiſſance, il ne fit point part au Marquis *de Beauraſoir* de ſon deſſein; au contraire, il feignit que *la Vildière* ne lui avoit pas paru auſſi aimable qu'on le lui avoit dit. Le Marquis, qui n'avoit rien à répondre, ſachant bien que le goût décide en pareille matière, le quita, en lui marquant le regret que ſa médiation n'eût pas été plus heureuſe.

Dès que le Prince fut ſeul, il ſongea aux moyens de s'attacher

pour

pour toujours l'aimable Fille qui venoit de le charmer. Il eſt aſſurément un fort grand Seigneur, mais il eſt ſouvent ſi court d'argent, qu'il fut obligé de recourir à l'emprunt. Dans ce moment il ne ſe trouva pas un ſol : il envoya chercher ſon Intendant, auquel il dit qu'il avoit beſoin de quatre cens louis à la ſortie de l'Opéra : mais envain voulut-il employer promeſſes & menaces, l'Homme d'affaires lui jura qu'il n'avoit pas un écu chez lui, & que ſi les choſes continuoient ſur ce ton, il feroit obligé de mettre ſa propre garderobe en gage pour vivre, ayant déjà fait juſqu'à ce jour reſſource de tout ce qu'il avoit pour payer la livrée, & ne pas laiſſer manquer la maiſon.

Le Prince, acoutumé à de ſemblables propos, n'en fut pas plus attendri : il rêva de quelle manière il ſupléeroit au beſoin qu'il avoit de cette ſomme : après avoir parcouru dans ſon eſprit tous les noms de ceux auxquels il avoit eu recours dans ſes beſoins, il lui

vint en penſée qu'il n'y avoit que le ſeul de *Corballais* à qui il n'avoit pas emprunté de l'argent: il s'aplaudit de la bonté de ſa mémoire, & ſe promit bien que le Fermier Général ſe trouveroit dès le jour même ſur la liſte de ſes Créanciers.

Après qu'il eut diné, il envoya un de ſes Valets de pié chez le Financier, avec ordre de lui dire de venir lui parler; & en cas qu'il ne ſe trouvât pas chez lui, de le chercher & de le lui amener ſur le champ.

Courballais pour ſes péchés ſe trouva dans ſa maiſon : il ſavoit trop bien la carte du païs, pour ne pas ſoupçonner ce que le Prince lui vouloit: il n'eut garde de biaiſer lorſqu'il fut en ſa préſence: il fut aſſez ſage pour penſer qu'il valoit mieux qu'il lui en coûtât de l'argent, que de s'attirer l'inimitié de ce Prince, qui étoit fort à craindre. A peine l'affaire lui eut-elle été expoſée, qu'il baiſſa la tête, ſortit, & raporta une demie heure après les quatre

cens louis en queſtion.

Il en auroit été quite à bon marché, s'il ne lui fût rien arrivé de plus dans cette maudite journée; mais quand on eſt en guignon, un malheur ne vient jamais ſeul.

Le Prince, qui ne douta pas qu'avec la ſomme qu'il venoit d'emprunter il ne fût bien reçu de *la Vildière*, remit à conclure avec elle à l'heure du ſouper. Il mit à part un rouleau de cent louis pour ſes beſoins particuliers, & ſerra le reſte dans une bourſe. Après cet arrangement il fut à l'Opéra, & une heure après qu'il fut fini, il ſe préſenta à la porte de *la Vildière* ſans s'être fait annoncer, ni qu'on eût prévu ſa venue.

Les domeſtiques qui avoient ordre de refuſer la porte à tout le monde à cette heure, ne crurent pas qu'il pût regarder un Prince de ce rang: ils le conduiſirent ſans l'annoncer dans une ſalle à manger, où il trouva *Courballais* à table avec la Demoiſelle.

Il eſt aiſé de juger de la ſurpriſe du Financier, il devint plus pâle que la mort, cependant il fallut prendre patience: *la Vildière*, qui ſavoit ſon monde ſe leva, & voulut faire paſſer le Prince dans ſon appartement.

Le Prince qui venoit dans l'intention de ſouper, ne fut pas de cet avis ; il dit qu'il avoit grand appétit, & il ſe mit à table ; *Courballais* étoit debout, & n'oſoit s'y remettre ſans un ordre formel. Malheureuſement pour lui il s'étoit placé dans un coin de la cheminée ; & le Prince qui s'étoit aſſis dans un fauteuil qui tournoit le dos au feu, ne le vit pas, & crut qu'il s'étoit retiré.

Prévenu de cette manière, il ſe mit à ſouper, & après une demie heure & quelques coups de vin de Champagne, il entra en matière avec *la Vildière*. Renvoyez vos domeſtiques, Mademoiſelle, lui dit-il, je ſuis bien aiſe de vous parler ſans témoins.

Les domeſtiques étant diſparus ſur le champ, il commença par em-

embraſſer la Demoiſelle, & à lui conter des douceurs : vous m'avez plu au prémier coup d'œil, lui dit-il : je ne reſſemble pas à pluſieurs gens de ma ſorte, qui traitent de pareilles matières par des tiers, & avec une ſorte de dignité : l'amour & la volupté doivent nous mettre tous au pair : vous êtes fort à mon gré ; ſi je vous conviens, parlez, voilà trois cens louis pour les arres. Que je ſois content de vous mignonne, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

Si *la Vildière* s'étoit trouvée ſeule, il n'eſt pas douteux qu'elle n'eût rendu careſſes pour careſſes, & qu'elle n'eût répondu en fille d'eſprit, & qui ſait ſon monde, au compliment du Prince ; mais la préſence de *Courballais* l'embaraſſoit prodigieuſement : elle lui avoit de fortes obligations, & il avoit toujours fort bien fait les choſes avec elle. L'honneur d'être à un Prince, lui ſembloit bien doux ; mais elle n'ignoroit pas que cette fumée ne ſe réaliſoit

point en lingots : les trois cens louis qu'on lui offroit, étoient bien quelque chose ; mais la perte réelle d'un entretien fort riche, dont elle alloit être privée en les acceptant, lui faisoit une furieuse impression; toutes ces réflexions se firent dans une minute. Le Prince, qui s'apperçut qu'elle rêvoit, lui demanda avec assez de vivacité ce qui pouvoit retarder sa réponse. Un motif fort légitime, dit-elle en prenant un ton modeste qui lui siéoit on ne peut pas mieux ; en toute autre occasion je me trouverois trop heureuse, Monseigneur, des bontés dont vous voulez bien m'honorer, mais dans celle-ci il m'est impossible de les accepter. Hé! pourquoi cela, Mademoiselle, interrompit le Prince avec un ton emporté? Parce que je suis engagée, continua *la Vildière*, & qu'il n'est pas d'une fille qui sait vivre de tromper l'un pour se conserver l'autre.

La délicatesse est admirable, s'écria le Prince en éclatant de rire, & je ne me serois jamais persuadé

que

que parmi des Filles de votre classe, elle fût si fort en crédit. Ignorez-vous ma Mignonne, que la *du Belair*, qui est tout au moins d'aussi bonne maison, du plus grand ton, & aussi jolie que vous, vit avec un Ambassadeur qui paye, & avec le Prince de *Vieuxbesoin* qui prête son carosse. Pour parler de femmes de plus haut étage, ne savez-vous pas que la Marquise *de Lèvremorte*, qui est divine, a planté-là le grand flandrin de *Moricourt* pour se donner au gros Duc *de Nérati*. Je ne finirois pas, si je voulois épuiser les exemples, mais cela me sembleroit un hors-d'œuvre fort inutile. Concluons, s'il vous plaît Mademoiselle; il faut que je me trouve à minuit à *Versailles*, & je n'ai pas le tems de m'occuper de minuties & d'aussi fades bagatelles.

Pendant que le Prince parloit, *Courbellais* suoit sang & eau; il auroit voulu pour le double de ce qui lui en avoit déjà couté, ne pas être témoin d'un entretien si cruel, & dont les suites ne pouvoient que mettre en risque sa personne. Il

n'eſt pas bon de ſe trouver en concurrence avec nos Maîtres en quelque occaſion que ce ſoit: ſi la réſiſtance de la Maîtreſſe d'un côté le flatoit, il trembloit de l'autre qu'elle ne lui attirât une méchante affaire: il auroit voulu pour toutes choſes au monde, pouvoir faire un coup d'œil à *la Vildière*, pour la déterminer à ſatisfaire le Prince, & à lui fournir le moyen de ſortir d'embaras; mais il n'étoit pas poſſible ſans que ſon Rival s'en apperçût, & c'eût été ſans doute encore pis.

Cependant *la Vildière* ne répondoit rien: le Prince, las d un ſilence qui lui paroiſſoit ſi peu convenable, ſe contint cependant encore pour lui demander quel étoit l'heureux mortel qui balançoit pendant ſi longtems ſes réſolutions. *La Vildière*, qui ſentit bien qu'il falloit parler, & qu'une plus longue réſiſtance pouvoit lui faire courir des riſques à elle-même, connoiſſant combien le Monſeigneur étoit bruſque, répondit que c'étoit un Fermier-Général. Un Fermier-

mier-Général, s'écria le Prince! voyons si sans me le nommer, je parviendrai à le deviner. *Dorbrut* vit avec *Clélie*, *Dargentmal* avec la du *Hautbras*. *Billonsin* vient de quiter la *Bissey*, & a repris la *Courvalet*. Enfin, après que le Prince eût nommé tous les Financiers les uns après les autres, il se souvint de *Courballois*, dont il ignoroit les allures. Parbleu! s'écria-t-il en éclatant de rire, il seroit admirable que ce fût ce gros bœuf de Financier qui fût l'homme en question, l'avanture seroit impayable; car pour ne te point mentir Mignonne, ajouta le Prince, c'est *Courballais* qui m'a prêté l'argent avec lequel je viens de t'acheter.

La Vildière, qui jusques-là avoit été sérieuse comme un Confiturier de la Foire qui n'a pas étrenné, se mit à éclater si prodigieusement de rire, qu'en se renversant sur sa chaise, elle se laissa tomber par terre. Le Prince charmé que la contestation se fût terminée sur ce ton, s'empressa de la relever; mais en la remettant sur son fauteuil,

quelle fut la ſurpriſe de voir le pauvre *Courballais* qui ne ſavoit plus quelle contenance tenir! Le Prince qui fut au fait dans le moment, redoubla ſes éclats de rire : après avoir récidivé à pluſieurs repriſes, il lui tendit la main, & le fit mettre à table. Vous m'avez trop amuſé aujourd'hui l'un & l'autre, s'écria-t-il, pour que vous ayez lieu de vous plaindre de moi; ainſi n en parlons plus, & buvons. Un quart-d'heure après le Prince ſe trouvant gêné par la préſence de *Courballais*, il le congédia ſans cérémonie, en lui promettant qu'auſſitôt qu'il ſeroit las de ſa Maîtreſſe, il l'en feroit avertir, & qu'il pourroit la reprendre; en mettant pour condition qu'il lui prêteroit de l'argent quand il en auroit beſoin, ne pouvant pas, ajouta-t-il, lui donner une plus forte preuve de l'amitié qu'il avoit pour lui, que d'en uſer avec lui de cette façon.

L'hiſtoire de *Tourout* nous amuſa beaucoup, dans un autre quart-d'heure nous ne l'en aurions pas quité à ſi bon marché, mais

me

me trouvant coiffée alors je me fis habiller. Je choisis une robe bleue & argent garnie par la *Duchapt* *, qui étoit aussi riche qu'elle avoit de goût. Madame *de Genneval* m'assura qu'elle me rendoit belle comme l'amour, & que je ne devois pas douter que je ne m'attirasse l'envie de toutes les jolies femmes qui seroient au Spectacle, & le suffrage universel de tous les hommes.

Cette galanterie ne me déplut pas, & j'en fus si bon gré à Madame *de Villefarel*, que je l'embrassai : elle avoit un art de vous louer qui flatoit votre amour-propre sans l'embarasser. De pareils caractères se font adorer dans la société : il seroit à souhaiter qu'ils fussent un peu plus communs, les Femmes se supporteroient plus facilement les unes les autres, & elles ne se brouilleroient pas si aisément qu'elles le font tous les jours.

Nous arrivâmes précisément au mo-

* Célèbre Marchande de Modes vis-à-vis de l'Opéra.

moment qu'on levoit la toile; il y avoit ce jour-là un monde prodigieux; le coup d'œil me parut admirable. Si les Femmes ne me parurent pas également belles, elles étoient du moins uniformement bien mises, & de la dernière magnificence. Dites-moi, je vous prie, quelle est cette jeune personne qui est en face de notre loge, pour laquelle il me semble qu'on a tant de respect. Quoi, dis-je tout bas à Madame *de Villefarel*, vous ne connoissez pas l'aimable Duchesse *de Zulménie*, dont l'éclat & les charmes embellissent tous les lieux où elle se trouve? Vous me faites un plaisir extrême, repris-je, des justes éloges que vous lui donnez: elle est charmante, & si j'en crois les impressions qu'elle me fait, elle doit être adorée de tous ceux qui ont le bonheur de la voir & de l'aprocher.

Les Acteurs qui parurent sur la scène interrompirent l'entretien: on jouoit pour la prémière Pièce une Comédie de *Piron*, qui a pour titre la *Mètromanie*: elle me fit,

ſit, comme à tout le monde, un plaiſir infini : jamais on n'a tiré d'un tel ſujet autant de jeux & d'agrémens, l'eſprit petilloit partout : dans un Entre-acte je demandai à Madame *de Villefarel*, ſi l'Auteur avoit autant d'enjouement dans la converſation. Oui, me dit-elle, je veux que vous en jugiez par vous-même ; je l'amènerai un de ces jours-ci diner chez vous, & dans l'idée où vous êtes d'avoir d'aimables gens, je vous garantis que vous me remercierez de vous avoir fait connoître celui-ci.

Comme la grande Pièce étoit finie, nous eûmes tout le tems de nous entretenir. Madame *de Villefarel* me fit l'hiſtoire en racourci d'une partie de toutes les femmes qui étoient au Spectacle : Croirez-vous, me dit-elle, que cette grande Brune, qui eſt au prémier balcon du côté du Roi, qui n'eſt pas, comme il eſt aiſé d'en juger, de la prémière jeuneſſe, conduit à ſon char le plus joli homme de la Cour? Hé comment cela ſe peut-

 il,

il, m'écriai-je? cette Femme a au moins cinquante ans. Vous lui faites grace de quatre ou cinq années au moins, continua Madame *de Villefarel.* Mais elle eſt laide, interrompis-je. C'eſt un conte, pourſuivit mon Amie en ſouriant, & vous la regardez avec des yeux trop prévenus. Figurez-vous que le Marquis *du Beauton* la trouve adorable, & que plus il va en avant, & plus il s'aplaudit d'avoir fait une ſi digne connoiſſance.

Ah pour cela Madame, continuai-je, vous voulez vous amuſer à mes dépens, ou vous vous moquez de moi. Non certainement, reprit en ſouriant Madame *de Villefarel*; mais je vous paſſe votre étonnement en faveur de ce que vous n'êtes pas encore au fait de l'hiſtoire de ce Païs. Pour faire ceſſer votre ſurpriſe, je vais vous conter en quatre mots l'hiſtoire du Marquis *du Beauton*, & vous conviendrez après cela qu'il ne fait que ce qu'il doit en faiſant ſa cour à Madame *de la Devaſſes*, & qu'il eſt trop heureux qu'elle veuille

bien

bien le préférer, n'y ayant pas un Cavalier à *Paris* qui n'envie ſon ſort, & qui ne deſire de lui ſuccéder.

Le Marquis *du Beauton* eſt le fils d'un Serrurier de la rue du *Pet au diable*; la fortune de ſon Père qu'il n'a pas ſu conſerver, eſt trop ſingulière pour que je ne vous en diſe pas un mot en paſſant.

Il s'apelloit, avant qu'il ſe fût emmarquiſé, du ſobriquet de *Furrette par-tout*, parce qu'il avoit la manie, dans quelque lieu qu'il ſe rencontrât, de viſiter & de fouiller par-tout. Un jour qu'il travailloit de ſon métier dans une ancienne maiſon, qui étoit à bail judiciaire, & à laquelle on l'employoit à des réparations, à l'heure du goûter il lui prit fantaiſie de deſcendre dans les caves, qui n'étoient point fermées, parce qu'il y manquoit des portes. Après en avoir parcouru quelques-unes aſſez obſcures, il fut arrêté par un monceau de matériaux qui bouchoient l'entrée d'une eſpèce de cavot. La curioſité d'y entrer le força à ran-

ger ces décombres : il sembloit qu'un esprit profétique le poussât à ce pénible travail.

Il ne fut pas plutôt libre de passer à travers la route qu'il venoit de se frayer, qu'il entra dans ce souterrain : ayant reconnu à la foible clarté qui l'éclairoit plusieurs ossemens de morts, une secrette horreur pensa le faire retirer ; mais ayant entrevu un gros anneau de fer sous ses piés, sa curiosité fut plus forte que sa peur ; il fit tant d'efforts pour lever une trape à laquelle il étoit attaché, qu'il y parvint. Mais quelle fut sa surprise, quand il aperçut de la lumière, & un escalier de pierre qui conduisoit dans le souterrain !

Un spectacle si nouveau étoit trop attrayant avec la manie dont il étoit possédé, pour qu'il s'arrêtât en si beau chemin. Il descendit l'escalier, une lampe prodigieuse, dont le vaisseau devoit contenir plus de cent livres d'huile pesant, pendoit au haut de la voûte : dans l'un des coins étoient couchées sur un lit deux personnes, qui

par leurs habillemens devoient être homme & femme, car il ne restoit plus rien de leur cadavre que les os & la cendre: une table sur laquelle étoient des livres & des papiers, se voyoit à deux pas du chevet avec des vases, dans lesquels étoient encore de l'eau & du vin, & deux ou trois pains que le tems & les vers avoient moisis & rongés.

Un coup d'œil si surprenant fit pâlir d'abord le Serrurier; mais ayant rapellé son courage, il s'aprocha de cette table, & visita les papiers qui lui parurent écrits, dans l'espérance qu'il aprendroit par cette recherche quelles étoient les causes de tant de choses qui l'étonnoient. Il eut bientôt lieu de s'aplaudir de sa curiosité; le prémier écrit qui lui tombe sous la main, contenoit ces mots.

„ *Louis de Montauban* & *Marie*
„ *d'Henneville*, natifs de *Paris*, de
„ la Religion *Réformée*, se jugeant
„ perdus à la Révocation de *l'Edit*
„ *de Nantes* en 1685, & pensant
„ par

„ par les perfécutions & les tourmens qu'on faifoit fouffrir à ceux „ qui perfévéroient dans leur religion, qu'ils étoient perdus, ont „ pris le parti d'un commun accord „ d'enfermer leurs richeffes ici, „ & de s'y retirer. Après avoir „ fait des provifions pour dix ans, „ & muré eux-mêmes leurs portes pour n'y point être retrouvés, ils s'y font enfermés le 3 „ *Octobre* 1686. *Louis de Montauban*, âgé de 78 ans, & *Marie d'Henneville* fa femme de 72, „ dans l'intention d'y attendre „ la mort & la réfurrection, „ Amen."

Furette par-tout ne fut fenfible qu'à l'article où il étoit parlé des richeffes: dans cet efprit il feuilleta les papiers les uns après les autres, efpérant qu'il trouveroit quelqu'indication pour les rencontrer plus fecrettement, mais fa recherche fut vaine. Ces papiers ne contenoient que des fentences de l'Ecriture Sainte, & la plupart étoient remplis d'imprécations contre

contre ceux qui avoient conſeillé la perſécution que les *Réformés* avoient ſoufferte, & qui les avoient obligés à prendre un parti ſi violent.

Le Serrurier concevant qu'il n'avoit rien à eſpérer de ce côté-là, ſe mit à examiner de plus près toutes choſes. Il remarqua que le lit n'avoit point de deſſous, & il jugea que cette différence d'avec la façon des autres, devoit renfermer un miſtère. A force de voir les choſes de près, il démêla une eſpèce de crochet, & le leva : une planche de devant étant tombée d'elle-même, il trouva un tiroir où il vit une cinquantaine de ſacs, & une quantité de vaiſſelle d'argent aſſez grande pour lui faire comprendre qu'il avoit rencontré un tréſor, & que ſa fortune étoit faite s'il pouvoit parvenir à s'en emparer ſans que perſonne s'en aperçût.

Comme il étoit trop tard pour qu'il oſât rien réſoudre là-deſſus, il jugea à propos de faire ſa retraite ; mais avant tout il mit dans

dans ses poches deux sacs, afin que si le malheur lui en vouloit au point de ne pouvoir pas réussir dans son entreprise, il n'eût pas à regretter sa prévoyance. Avant que de sortir du souterrain, il remit la planche du lit dans le même ordre où il l'avoit trouvée, & éteignit la lampe pour qu'elle ne trahît point la découverte par sa lumière : il remonta l'escalier, referma la trape, il repoussa enfin les décombres, afin qu'elles servissent de barrière à ce trésor. Toutes ces précautions prises, il se remit à son travail. Ce ne fut pas sans distraction qu'il le continua, il avoit en tête son projet, & il s'y prit enfin si habilement, qu'il l'exécuta sans obstacle la nuit suivante.

Furette par-tout étoit un homme intelligent, vous en allez voir des preuves. Après avoir fait le compte des richesses qu'il avoit trouvé si heureusement, & se voyant maître de plus de deux millions en or & en argent, il en enterra la moitié dans sa cave avec des précautions

si

si sures, qu'il étoit bien certain qu'à moins d'un miracle il n'avoit pas à craindre qu'on les lui enlevât. Il emporta le reste de son argent en *Hollande*, qu'il plaça dans le Commerce & dans les Banques; & après avoir vécu quatre ans dans ce Climat, il écrivit à sa famille qu'il avoit fait fortune dans les Païs étrangers, & qu'il étoit à la veille de revenir : en attendant il fit toucher plusieurs grosses Lettres de change à sa femme, pour certifier son dire, avec ordre de donner à son fils des Maîtres, & une éducation rélative à ce qu'il vouloit faire pour lui. Ces bonnes nouvelles transportérent sa femme & ses parens de joie, & en conséquence des ordres du mari on fit honneur à ses lettres & à son argent.

Six mois après *Furrette par-tout* revint chez lui, non comme un Maître-Serrurier, mais dans l'état d'un Bourgeois de la prémière aisance. Lorsque son fils fut en état de paroître dans le monde, on lui donna un équipage, & il se

fau-

faufila avec tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué.

La réputation qu'il avoit à *Paris* de ſe trouver maître, à la mort de ſon Père, de trois ou quatre millions de bien (car la renommée groſſit toujours les objets) le rendit à la mode, & fit que tout ce qu'il y avoit de mieux voulut devenir de ſes amis; mais un chagrin ſecret le rongeoit, ſon nom de *Furette par-tout* (car il n'en avoit pas d'autre) ſon Père ayant oublié le ſien, juroit fort avec l'équipage, & avec les grands airs que la flaterie lui donnoit: d'ailleurs, comme il eſt impoſſible de plaîre à tout le monde, quelques Plaiſans avoient raillé ſur ce nom ſingulier; il prit ſi fort les choſes à cœur qu'il en tomba malade. Les Médecins apellés voulurent envain en deviner la cauſe: le Jeune-homme s'obſtinoit à la taire, & ſon obſtination à garder le ſilence, le faiſoit aprocher à grands pas des portes du tombeau.

Le Père, au déſeſpoir de l'état où

où se trouvoit son fils unique, ne quitoit pas le chevet de son lit, & s'affligeoit avec le dernier excès. Son fils, touché de son état, ne put se résoudre à lui cacher plus longtems son secret, il le lui avoua en rougissant. Ce n'est donc que cela, s'écria-t-il? va, avant qu'il soit huit jours, je te garantis, tu seras Marquis, & des plus belles Terres qui se trouveront à vendre. En effet il n'eut pas plutôt parlé à son Notaire, qu'il vint retrouver son fils, en lui disant que le jour suivant ne se passeroit pas sans qu'il fût apellé du plus beau nom qu'il avoit pu trouver. Le fils ne se sentit pas de joie à cette nouvelle. L'aquisition du Marquisat du *Beauton* couta deux cens mille écus, quoique les Terres qui y étoient attachées n'en valussent pas soixante mille de fonds : mais il fut apellé le jour suivant, comme son Père le lui avoit promis, du nom de Marquis du *Beauton*, & ce doux avantage lui parut au-dessus de tout l'argent qui avoit été déboursé si mal-à-propos.

Un

Un an après le bon Père mourut, & laissa son fils en possession de tous les biens qui lui restoient: mais celui-ci ayant donné dans la passion du jeu, il les perdit en deux ans. Comme il n'avoit aucun talent pour se soutenir, il tomba bientôt dans la misère, parce que n'ayant jamais veillé à ses affaires, il se trouva lorsqu'il voulut y regarder, qu'il devoit plus que le Marquisat qui lui restoit.

Dans cette perplexité il fit connoissance à l'Eglise avec Madame *de la Devasse*, Veuve de six maris consécutifs, qu'elle avoit enterrés en moins de dix ans. La jolie figure du Marquis, & son air pensif qu'elle attribuoit à sagesse, quoiqu'à dire le vrai il ne fût occasionné que par le regret des pertes qu'il avoit faites, & de la situation où il se trouvoit, lui donna bonne opinion du Cavalier: elle lui permit de lui rendre des visites; mais comme elle ne douta point que le Marquis ne s'éprît d'abord de ses charmes, (car elle se croit toujours

jours aussi jolie qu'elle l'avoit été) elle lui déclara qu'il ne devoit point se flater qu'elle pût lui donner jamais sa main, son dessein n'étant pas de se remarier; mais que le sacrement excepté, il pouvoit tout espérer, & qu il n'auroit pas lieu de se repentir de l'amitié qu'il lui marquoit avec tant d'égards & avec tant de respect.

Avant que de pousser plus loin cette avanture, le Marquis du *Beauton* voulut savoir qui étoit Madame *de la Devasse*; mais à peine sut-il qu'elle jouïssoit de plus de quatre cens mille livres de rentes, qu'il ne fit pas d'autres enquêtes; il jugea que cette femme étoit un trésor qui l'indemniseroit avec le tems de ses pertes; & comme il n'avoit rien de mieux à faire, il devint si complaisant & si assidu, que la chronique dit aujourd'hui qu'il est sûr de son fait, & qu'il n'auroit plus raison de rapeller ses malheurs.

Je remerciai Madame *de Villefaret* de la complaisance qu'elle avoit eue de me conter cette histoire,

&

& la priai de me dire qui étoient deux grandes femmes fort bien mises qui étoient au prémier balcon à côté de notre loge. Après s'être avancée pour les reconnoître, vous voyez dans ces deux personnes les plus aimables femmes de *Paris*, reprit-elle : l'une est la Mère, l'autre est la fille, & elles vivent ensemble comme les plus tendres amies. Vous me surprenez Madame, repris-je ; je les aurois prises pour sœurs, elles me semblent du même âge. Si vous les voyiez de plus près, poursuivit Madame *de Villefarel*, vous reviendriez de cette prévention : il est vrai que l'air sérieux de la Princesse de *Rosemourant* lui donne des années qu'elle n'a pas. La Duchesse du *Belœuil* sa Mère a été une des plus aimables brunes de la Cour ; vous voyez qu'elle peut encore dater de ce tems-là par les charmes qui lui restent ; mais ce que je vous aprens de plus, c'est qu'elle a une finesse dans le sentiment & dans l'esprit, qui fait la félicité de ceux qui l'aprochent.

Sans

Sans la Pièce qui commence, je vous en dirois des traits dont vous feriez à coup fûr enchantée.

Comme l'on m'avoit prévenue fur la réputation de l'Auteur de la Comédie qu'on alloit jouer, j'écoutai cette petite Comédie, intitulée *la Nouvelle Epreuve* *, avec toute l'attention poffible : elle m'intéreffa bientôt tellement que j'en fus attendrie jufqu'aux larmes. Comme il n'eft pas douteux, *Princeffe*, qu'elle ne vous foit parvenue, je ne vous en rendrai pas compte; mais je ne crains point de hazarder que jamais Pièce de Théatre ne fera mieux écrite, ni qu'elle puiffe intéreffer plus agréablement. Vous conviendrez, fi vous l'avez lue, que le fentiment y eft exprimé avec la dernière fineffe, & qu'on ne peut rien de plus heureux que l'invention, le nœud, & le dénouement.

Je partageai fincèrement les aplau-

* Mr. *de Saint Faix* en eft l'Auteur, il eft connu par les plus jolis Ouvrages, & par la plus grande probité.

plaudiſſemens qui furent donnés à tout rompre à la Pièce ; & s'il avoit été décent de battre des mains de ma loge, il n'eſt pas douteux que je n'euſſe exprimé publiquement combien j'étois ſatisfaite. Je recourus encore à ma bonne Amie, pour qu'elle me fît le portrait de Mr. *de Saint Faix*, dont les talens pour ce genre de Comédie eſt ſi fort à la mode. C'eſt de tous les Gens de Lettres aſſurément le plus eſtimable, me dit-elle ; & dont le commerce fait le plus de plaiſir : ceux qui ne le connoiſſent pas, le taxent de trop de vivacité, &, pour mieux me faire entendre, de prendre trop aiſément l'affirmative ; mais ce ſont gens qui ne le connoiſſent pas, ou qui lui portent envie. La dernière affaire qui lui eſt arrivée, eſt bien plus un effet du hazard & d'une deſtinée fatale, que du caractère qu'on lui attribue : il en eſt arrivé trente ſur le pavé de *Paris* dans ce genre dans le cours de la même année, ſans qu'on en ait parlé, ni qu'elles ayent eu des ſuites : malheureuſement

ment pour Mr. *de Saint Faix*, il étoit trop connu, & dans ce quart-d'heure cruel il devint la victime de sa réputation.

Je me préparois à demander l'histoire de cette affaire, que je ne savois que fort imparfaitement, lorsqu'un son de voix trop connu à mon cœur me fit tourner avec précipitation la tête du côté de la loge; c'étoit *Beauval*, que Madame *de Villefarel* avoit fait avertir de notre partie de Comédie. Comme elle me l'avoua depuis, sachant la brouillerie qui étoit entre nous, elle jugea que la prémière entrevue devoit se faire devant un tiers & en public, pour nous éviter à l'un & à l'autre l'embarras où nous nous serions vraisemblablement trouvés en toute autre circonstance.

Je démêlai dans le bon jour qu'il me donna, combien ma présence l'intimidoit. Quoique la sienne m'eût émue, je me rapelle fort bien que je fus plus maîtresse que lui des dehors. En attendant que la foule s'écoulât, l'entretien roula

ſur la Pièce nouvelle qu'on venoit de jouer, & le Chevalier en décida en homme de goût & d'esprit.

Mr. *de Villefarel* nous vint joindre dans notre loge : il me dit qu'il avoit compté que nous ſouperions enſemble, & qu'il s'étoit arrangé pour cela. Comme je n'avois plus les bienſéances de mon deuil à oppoſer, & que d'ailleurs le goût du monde commençoit à me prendre inſenſiblement, j'acceptai la partie. Je jugeai par les déférences de *Beauval* pour Madame *de Villefarel*, qu'il ambitionnoit fort d'en être. Je ſuis de trop bonne-foi pour ne pas convenir que je partageois ce deſir, malgré mes rigueurs apparentes pour le Chevalier. Je l'aimois à la folie, mais je me gouvernois avec tant de diſſimulation, qu'il n'y paroiſſoit pas : cependant Madame *de Villefarel* n'en fut point la dupe : elle me dit à l'oreille, que mon Amant lui faiſoit pitié, & qu'elle étoit bien réſolue de lui rendre un ſervice auquel il ne s'attendoit pas.

Je

Je ne pus m'empêcher de rougir de ce difcours : il s'étoit tenu fi près du Chevalier, qu'il n'en perdit pas un mot, du moins j'en jugeai ainfi par le coup d'œil reconnoiffant qu'il jetta à mon Amie. Le moment étant arrivé de fortir, malgré l'envie qu'il avoit de me donner la main, il fut obligé de la préfenter à Madame *de Villefarel*, parce que fon mari fe difpofoit à me donner la fienne : nous eûmes toutes les peines du monde à arriver jufqu'à nos caroffes. J ai oublié de vous dire, que pendant tout le Spectacle j'avois été en bute à la curiofité de tout le monde, chacun fe demandoit à l'oreille qui j'étois. Je ne nierai point que cet empreffement n'eût remué mon amour-propre, & ne m'eût donné des diftractions : mais en paffant par les corridors, j'eus à effuyer un examen bien plus embaraffant. Ils font étroits, & de chaque côté ils fe trouvérent bordés depuis ma loge jufqu'au bas de l'efcalier. Qu'elle eft aimable, difoient les uns en

me regardant ſous le nez ! quelle taille ! s'écrioit l'autre : eh, Marquis, les beaux yeux! diſoit presque tout haut un petit-maître qui graſſéyoit : quels appas ! ajoutoit celui-ci en jettant des yeux hardis ſur ma palatine ; non ; je n'ai jamais rien vu qui ſoit comparable à cette délicieuſe perſonne.

Je n'ai garde, *ma Princeſſe*, d'achever de vous détailler tout ce que je vis & entendis. J'aurois beau vous aſſurer que ma ſeule vue en vous rendant compte de ces choſes, a été de vous amuſer de ces folies. Ne me ſoupçonneriez-vous pas de l'avoir fait à deſſein, pour avoir le plaiſir de parler de mes prétendus charmes ? Cette idée m'arrête tout court : à l'avenir je ſerai plus circonſpecte & plus modeſte. Mais non, *Princeſſe*, vous m'en gronderiez ; vous m'avez ordonné d'être ſincère, & pour vous prouver que je le ſuis malgré ce que je viens de dire, je conviendrai de bonne-foi que le triomphe que je venois de remporter, me ſembla ſi doux & ſi flateur,

que

que dès ce moment je devins coquette: le mot m'eſt échappé, je ne veux pas m'en dédire: dans la ſuite de ces Mémoires vous vous en appercevrez aſſurément.

Nous montâmes dans le caroſſe de Mr. *de Villefarel*, qui ſe trouva le prémier. Après que nous fumes placées, je m'attendois que *Beauval*, qui étoit à la portière, alloit nous quiter; mais il étoit prié, & il ſe plaça avec un air de ſatisfaction qui me prouva combien il étoit pénétré de joie. Je ne pus m'empêcher de ſourire, & cette indiſcrétion me valut une témérité. Mr. *de Villefarel* ſe trouvoit alors occupé à lever la glace de ſon côté; le fripon me prit la main, & la baiſa avec ardeur; il ſembloit que Madame *de Villefarel* fût de moitié de ſon étourderie; elle m'embraſſa en me diſant qu'elle partageoit la joie de ce pauvre garçon, & qu'il falloit bien qu'il fût un peu dédommagé de tout ce que je lui avois fait ſouffrir.

Mr. *de Villefarel* me fit compliment de tous les avantages que je

venois de remporter au Spectacle : ſavez-vous bien, continua-t-il avec ſon ton ordinaire, que vous avez captivé toute notre Jeuneſſe, & que vous allez être en bute à leurs douceurs? Sur ce que je lui répondis que le prémier objet aimable feroit évanouïr ces impreſſions, ſuppoſé qu'elles fuſſent réelles, il repliqua que je ne m'y trompaſſe pas, qu'il y avoit parmi le nombre de ces gens-là des hommes bien tenaces. Le Prince de *S. T.* & le Marquis de *Boisruſé*, ſont des cerveaux brulés, qui ne quitent pas aiſément priſe, je les connois; je parie qu'avant vingt-quatre heures vous en entendrez parler, ils vont remuer ciel & terre pour avoir l'honneur d'être connus de vous.

Il ne me fut pas difficile de penſer en jettant les yeux ſur le Chevalier, que ce diſcours ne lui étoit point agréable, mais je n'en pus douter à la réponſe qu'il y fit : il ſuppoſa que je haïſſois le grand monde, & qu'étant maîtreſſe chez moi, je n'en donnerois l'entrée qu'à ceux qui me plaîroient. Le

pauvre Chevalier ignoroit que la ſolitude m'étoit devenue à charge, que j'avois de petits arrangemens faits dans ma tête, bien différens de ſes préventions; que je n'avois fui juſques-là la ſociété, que parce que je n'avois pas encore été à portée d'en connoître la douceur; qu'enfin je portois dans mon cœur le germe des plaiſirs décens qu'on peut goûter dans le monde, quand on eſt riche, jeune, & qu'on a quelques agrémens. Que ſeroit-il devenu, ſi avec tant de ſujets de faire naître ſon étonnement, j'euſſe ajouté que ſans vouloir manquer d'être ſage, j'étois devenue ſenſible au plaiſir d'être aimée? De pareils aveux euſſent été capables de le confondre, & de le faire mourir de jalouſie. Je ne crus pas devoir lui annoncer les deſagrémens que mon changement préparoit à ſa délicateſſe; il ſuffiſoit que le tems & ſon expérience l'inſtruiſiſſent par gradation. Je l'aimois trop alors pour lui porter ce coup, mais je m'aimois trop moi-même pour lui ſacrifier mon indépendan-

ce, & les plaiſirs dont je me propoſois déjà la jouïſſance.

Peut-être que l'amour-propre du pauvre *Beauval* lui perſuada pendant le ſouper, où je fus plus gaie que je ne lui avois encore paru, que ſa préſence occaſionnoit ma bonne humeur; mais quoique je fuſſe charmée de le voir, & qu'il me fût toujours cher, il n'en fut pas là ſeule cauſe; l'image qui s'étoit peinte dans mon eſprit déjà prévenu pour le monde, des douceurs qu'il me préparoit, & qui m'étoient annoncés par les hommages qu'on m'avoit rendus à la Comédie, me flatoit, & tenoit mon ame dans une aſſiette propre à recevoir toutes les impreſſions de joie qu'on s'efforçoit de me donner. D'ailleurs il y avoit la meilleure compagnie du monde à table, je me voyois flatée par les éloges continuels de cinq ou ſix cavaliers ſpirituels & aimables; en falloit-il davantage pour tourner mon eſprit à la gayeté?

Le Chevalier ſe flatoit ſans doute de me ramener chez moi, mais l'ar-

l'arrivée de Mademoiselle *de Severin* & de mon Intendant, auxquels j'avois fait dire de venir me chercher, lui fit sentir qu'il ne devoit pas compter sur l'occasion qu'il avoit espérée : il ne fut pas le seul qui me fit la politesse de vouloir me reconduire, tous ceux qui avoient été du souper s'empressérent à me rendre ce service. Je répondis à leur politesse comme je le devois, & je repris avec mes gens la route de chez moi.

Le lendemain à mon lever, mon Intendant & son Notaire m'aportérent le contract de mariage de Mademoiselle *de Severin* à signer. Après avoir satisfait à leur empressement, je donnai à *Julie* une paire de boucles d'oreilles de diamans pour son présent de noce, en lui disant que si le futur étoit exact à tenir la parole qu'il m'avoit donnée, je tiendrois la mienne ; & que je leur ferois un sort assez doux pour n'avoir pas à regreter d'avoir passé leur vie auprès de moi.

Trois jours après mon Intendant épousa Mademoiselle *de Severin*

ſans éclat, comme je l'avois deſiré; & excepté ſon Père & ſa famille qui furent invités à cette cérémonie, il ne s'y trouva perſonne. J'eus la douce ſatisfaction de faire le bonheur de ma *Julie*: *Brabançon* en a ſi bien uſé avec elle depuis ſon mariage, qu'elle m'en remercie encore tous les jours.

Je paſſai le reſte de cette ſemaine à faire des emplettes, je me fis faire trois robes du dernier goût. Depuis que j'avois été au Spectacle, j'étois devenue curieuſe de ma parure; & comme je trouvois qu'elle donnoit de l'éclat aux charmes dont je me flatois, je ne voulois plus le céder à perſonne. Jugez, *ma Princeſſe*, quel prodigieux changement en peu de tems! un an auparavant, l'idée d'une viſite m'embarraſſoit, le moindre éclat m'effrayoit. A peine ai-je entrevu le monde, qu'il m'inſpire du goût pour lui; à-peine avois-je penſé que j'étois jeune & pourvue de quelques agrémens, on m'en fait ſouvenir, l'amour-propre le réveille, je l'écoute, & dans

la

la ſuite je ne ſuis occupée que de juſtifier la bonne opinion qu'il me donne ſans ceſſe de moi.

On ne fut pas plutôt dans le monde que ma maiſon étoit ouverte à la bonne compagnie, que je reçus un nombre prodigieux de viſites, tout ce qu'il y avoit de mieux à *Paris* dans l'Epée & dans la Robe me fit l'honneur de me viſiter. Mademoiſelle *de Kelvader* m'aidoit de la meilleure grace du monde à faire les honneurs de chez moi. Comme elle étoit extrêmement aimable, & qu'elle avoit de l'eſprit comme un Ange, elle eut bientôt une foule de ſoupirans. Je remarquai deux choſes dans les prémiers jours, qui me donnérent d'abord de l'inquiétude. Ma bonne Amie, qui n'avoit jamais vécu que dans la ſolitude, trouva que le nouveau genre de vie qu'elle menoit, étoit bien agréable; non ſeulement elle me le confia, mais il me ſembla encore qu'elle ne haïſſoit point les douceurs. *Saint Preuil*, que ſon amour rendoit de plus preſſant en plus preſ-

ſant, le reconnut comme moi & s'en allarma: j'eus beau le raſſurer, rien ne le tranquiliſa: il voulut ſe plaindre avec un peu trop de vivacité. Mademoiſelle *de Kelvader* s'en formaliſa, ils ſe brouillérent. *Saint Preuil*, que le dépit tranſportoit, prit la chèvre mal à propos; il fut aſſez dupe pour s'imaginer qu'il étoit à moitié guéri de ſa foibleſſe; & ſur cette folle préſomtion il voulut faire le fier. Mademoiſelle *de Kelvader*, qui ſe trouva tout de bon offenſée de l'indifférence qu'il affectoit ſans raiſon, lui tint rigueur à ſon tour: ces Amans ſe minacérent réciproquement de ne jamais ſe voir, ils ſe ſéparérent, & le lendemain ils furent au deſeſpoir l'un & l'autre de s'être formaliſés ſi mal à propos.

Mr. *de Beauval*, qui avoit été extraordinairement ſurpris de ma nouvelle manière de vivre, ne fut pas plus raiſonnable que mon frère: au-lieu de profiter des occaſions qui s'offroient ſi naturellement de me voir & de me parler de ſon amour, il s'aviſa de m'examiner

miner & de rêver au coin d'une cheminée, pendant qu'un nombre d'Amans, qui augmentoient chaque jour, s'efforçoient à l'envi de me plaîre, & de me dire des douceurs. La pente qu'il avoit à la jalousie, réveilla ses inquiétudes naturelles, & augmenta sa défiance & ses soupçons. Dès le second jour je compris qu'il ne seroit pas longtems sans se plaindre; mais comme je craignois qu'il ne se mît dans le cas de m'offenser, j'eus l'attention, autant que cela se put, de le traiter favorablement: mais ces précieuses marques de mon attachement ne le tranquilisérent pas; au-lieu d'y répondre comme il le devoit, il fut d'un froid qui me piqua. Pour m'en venger, je parus encore plus coquette que je ne l'étois naturellement; & loin de m'offenser de tous les propos flateurs qu'on me tenoit sur ma prétendue beauté, j'y répondois avec une politesse qui sembloit annoncer que je n'étois point ennemie des douceurs qu'on me prodiguoit.

Pour

Pour Mr. *de Scherling*, il prit les chofes bien différemment. Au-lieu de me marquer quelque furprife fur la manière nouvelle dont je vivois, il en parut tranfporté. J'avois toujours prévu, me dit-il en fouriant, que vous aviez trop d'esprit pour ne pas tirer parti de l'aimable indépendance que vous vous êtes propofée, & que vous avez tout de bon aquife ; rien ne le prouve davantage, que le plan de vie que vous vous êtes fait parlà ; vos jours vont être filés d'or & de foie, & les ris & les jeux accompagneront par-tout & fans ceffe vos pas. De quelque vertu dont vous vous fuffiez piquée dans la retraite, la malignité auroit atribué à cette façon fingulière de vivre de faux motifs, qui tôt ou tard euffent empoifonné les charmes de votre folitude: on vous eût fuppofé un Amant heureux, & & qu'au-lieu de facrifier vos beaux jours à la fageffe, vous les facrifiyez à l'amour: mais en ouvrant votre porte comme vous venez de le faire à tout le monde, nulle fup-

ſuppoſition ne peut avoir lieu: quand la calomnie même oſeroit par jalouſie s'exercer ſur votre compte, elle n'en ſeroit pas crue: tous ceux qui vous font aujourd'hui leur cour, ſeroient vos garans; & quand il ſeroit vrai que vous euſſiez fait un heureux, votre réputation ſeroit à couvert de tout ce qu'on en pourroit dire, parce que vos actions ſont actuellement au grand jour: en un mot on ne verra jamais que ce que vous voudrez abſolument que l'on voie: je dirois plus, vous allez devenir cent fois plus votre maîtreſſe par ce nouveau genre de vie, que vous ne l'avez jamais été juſques-ici.

Mr. *de Scherling* ne diſoit pas tout: comme ſon amour pour moi étoit devenu plus violent que jamais, ce changement d'état dont il me louoit tant, lui avoit fait concevoir des eſpérances dont il n'auroit jamais oſé ſe flater, ſans le panchant qu'il démêloit que j'avois pour le monde. Il ne douta point que dès que j'en aurois goûté

les douceurs, je ne priffe les allures des femmes ordinaires. C'étoit-là fon point de vue : & pour en hâter le moment, il croyoit devoir me féliciter fur ce changement, afin que je me livraffe fans fcrupule au torrent des paffions qui entraîne tant de jeunes cœurs : il comptoit que fon amour en feroit tôt ou tard fon profit, & que fes Rivaux, au-lieu de lui nuire, ménageroient fes intérêts, en m'infpirant par leurs douceurs continuelles le defir de jouïr de quelque chofe de plus. Comme il datoit depuis longtems avec moi de confiance ; il fe perfuadoit que lorfque j'en ferois-là, il pourroit tout hazarder : fon plan n'étoit point mal projetté, mais des principes réels me mettoient à l'abri des affauts qu'il méditoit : en me livrant à moi-même je m'étois confultée fur ce que ma raifon pouvoit rifquer, bien réfolue, fi ma vertu fe trouvoit menacée du naufrage, de la mettre à l'abri du danger. Un peu d'expérience m'a fait connoître dans les fuites, que

la

la sagesse n'est pas incompatible avec le monde, ni avec le plaisir, comme tant de gens le prêchent; parce qu'ils jugent de tous les autres par eux-mêmes, & qu'ils se persuadent qu'il n'est pas possible d'être vertueux dans le monde. C'est une erreur relevée par l'exemple de bien des gens, qui y vivent actuellement, qu'on honore & qu'on estime, & qui pourroient servir de modèle à ceux qui vivent avec le plus de réserve & le plus de ménagement. Je n'ajouterai plus qu'un mot pour achever de faire preuve. L'expérience nous démontre tous les jours, que les femmes qui ont véçu avec des maris jaloux, ou qui ont été élevées par des Mères trop austères & trop retirées, sont celles qui fournissent le plus carrière à la médisance, quand elles sont parvenues à devenir leurs maîtresses: il semble par la rapidité avec laquelle elles volent de plaisirs en plaisirs, qu'elles veulent se dédommager du tems dont elles en ont été privées malgré elles. Elles ressem-

femblent au torrent, qui plus il a été retenu, & plus il coule avec emportement.

Malheureufement pour Mr. *de Scherling*, & pour moi, fa confiance fut portée trop loin : fur les efpérances dont il fe berçoit, la connoiffance qu'il eut dans les fuites, qu'il s'étoit flaté inutilement, le plongea dans de fi violens chagrins, que perfonne n'en ignora la caufe : de-là nâquirent des foupçons qui penférent nous perdre l'un & l'autre. Mais pourquoi anticiperois-je le récit de l'avanture cruelle que je rapporterai dans fon lieu : j'ai encore d'autres chofes à dire, qui ne font pas moins intéreffantes, ni moins dignes, *Princeffe*, de votre attention.

Ce que m'avoit prédit Mr. *de Villefarel* en fortant de la Comédie, fut juftifié peu de jours après : le *Prince* de S. T., *Tirliban*, *Follebazon*, vinrent me rendre vifite : ce foir-là plus de vingt cavaliers, dont je connoiffois à peine les noms, fe fuccédérent tour à tour : il fembloit que tout ce qu'il

qu'il y avoit de plus diſtingué & de plus aimable ſe fût donné le mot pour me voir, & pour chercher à me plaîre. Nous nous en tirâmes Mademoiſelle de *Kelvader* & moi à merveille. Nous aquîmes la réputation de ſavoir bien le monde, & d'avoir de l'eſprit. A l'égard de nos charmes, ils furent élevés juſqu'aux nues. Pendant un mois entier il ne fut queſtion que de nous dans tous les cercles. Jugez après cela, *Princeſſe*, ſi nous fumes à la mode : c'étoit enfin ne pas être du bon ton, que de n'avoir pas l'entrée de ma maiſon ; il n'y avoit pas de jour qu'il ne s'y arrêtât plus de ſoixante caroſſes ; c'étoit un concours enfin où tous les gens de goût & du bel air venoient tous les ſoirs briller & s'étaler à l'envi.

La manière dont je me gouvernois avec le grand monde, me mérita des aplaudiſſemens. Je me mis ſur le pié de n'écouter perſonne en particulier, & de faire politeſſe en général à tout le monde. Quand je m'appercevois que quel-

quê

que cavalier méditoit de vouloir m'entretenir en ſecret, je trouvois toujours le moyen d'y admettre un tiers, ſoit en adreſſant la parole à ceux qui étoient à portée de moi, ou en me mettant à côté de mon Amie. Cette conduite qui ne fit point de jaloux, me procura tous les charmes de la bonne ſociété, & ne m'en fit point riſquer les deſagrémens. Afin d'ôter même tout eſpoir à ceux qui reſtoient les derniers, dans la confiance qu'ils ſe trouveroient ſeuls avec moi, je m'étois miſe ſur le pié de me lever à dix heures préciſes, & de paſſer dans mon appartement ſans rien dire. Cela avoit d'abord paru fort étonnant, mais on s'y accoutuma ſi bien, que dès que l'heure aprochoit, le cercle s'écouloit, & je me retrouvois en parfaite liberté.

Il y avoit près de deux mois que je menois cette charmante vie, ſans que le moindre évènement en eût troublé la douceur, lorſque *Beauval*, qui depuis ce tems-là n'avoit pu trouver l'occaſion de me parler,

par

par le ſoin continuel que j'avois toujours pris de lui en ôter l'occaſion, ſe gliſſa un ſoir dans ma chambre à coucher, à peu près de la même manière que cela lui étoit déjà arrivé, & attendit conſtamment jusqu'à ce que *Julie* ſe fût retirée. Dans la confiance extrême où j'étois d'être ſeule, je tirai de ma poche une lettre que je ſavois qu'on m'y avoit gliſſée, pour me divertir d'une déclaration qu'elle devoit vraiſemblablement contenir. Pendant la lecture que nous avoit faite ce ſoir-là le Duc de *Damanville* d'une diſſertation fort jolie ſur l'avantage de la beauté ſur l'eſprit, je m'étois aperçue que le Prince S. T. avoit coulé la lettre dont je viens de parler. Je l'ouvris dès que je fus dans mon lit. Je la trouvai conçue dans ces termes.

LETTRE.

Vous avez donc juré Mademoiſelle de déſeſpérer tous ceux que vos charmes vous ſoumettent? Se peut-il qu'avec tant de beauté on ait ſi peu d'huma-

manité? Vous m'avez inſpiré la paſſion la plus tendre. Depuis deux mois entiers je cherche le moment de vous le déclarer, mais envain. On ne peut vous aprocher, une foule de rivaux incommodes vous environnent ſans ceſſe. Que faut-il donc devenir? Par pitié daignez me l'aprendre. Je ſens que je ne puis languir plus longtems, & qu'à quelque prix que ce ſoit il faut que je ſorte de l'incertitude cruelle où vous me mettez. Je ne connois que votre main ou ma mort, qui puiſſent les terminer, & faire ceſſer les maux que vos rigueurs me font eſſuyer. Décidez Mademoiſelle, les Princes de notre ſang ſavent prendre leur parti. Il faut que vous ſoyez la Princeſſe S. T. avant que le mois ſoit écoulé, ou que je me puniſſe de n'avoir pas trouvé le ſecret de vous plaire. Voilà mon dernier mot, parlez, j'attens mon arrêt ſans trembler.

LE PRINCE S. T.

Cette déclaration d'amour me parut d'un ſtile ſi cavalier, ſi déciſif & ſi embaraſſant, que je la relus

relus deux ou trois fois, fort incertaine de la manière dont je devois me conduire dans une occaſion auſſi délicate. Sans la crainte de paſſer dans le monde pour bizare, j'aurois pris le parti le lendemain de faire dire à ma porte que je ne voyois plus perſonne. Mais vous l'avouerai-je, *Princeſſe*? outre cette crainte, je ne pouvois me réſoudre à me priver des plaiſirs, que je commençois ſeulement à goûter. En eſt-il de plus ſatisfaiſant pour une jolie femme qui s'aime, que de s'entendre flater ſans ceſſe ſur ſa beauté; de voir une foule d'Amans à ſes piés, & de faire conquêtes ſur conquêtes? On a beau prêter des ridicules à ce genre de vie, & ſurnommer du nom de *coquette*, les femmes qui s'aplaudiſſent du pouvoir de ſes charmes: il eſt difficile qu'elles reviennent de cet égarement, s'il eſt bien prouvé que c'en ſoit un. Les plaiſirs continuels qui l'accompagnent ſans ceſſe, les dédommagent de ce qu'elles perdent en cette occaſion; & en vérité elles y gagnent tant, qu'il eſt rare qu'el-

les s'en inquiètent. L'honneur de paſſer dans le monde pour vivre dans la dernière régularité, coute trop cher pour acheter cet avantage au prix des dégoûts que la retraite procure. La vie qui ſe paſſe dans les plaiſirs, eſt une vie délicieuſe, qu'on ne ſauroit trop envier : leur privation enfante l'ennui, & la mélancolie qui ſuccède vous amène lentement à la triſte vieilleſſe, & vous rend plus affreuſes les aproches de la mort.

Je me trouvai dans un état ſi embaraſſant après que toutes ces réflexions m'eurent paſſé par l'eſprit, que je ne pus parvenir à fermer l'œil. Impatiente des agitations qui m'obſédoient, & prévoyant que je paſſerois la nuit dans le trouble & dans les inquiétudes, je réſolus d'aller trouver Mademoiſelle *de Kelvader*, pour avoir auprès d'elle la tranquilité dont j'étois privée. Je me relevai, & je jettai une robe ſur moi, dans l'intention d'aller lui confier la cauſe de mes ſoins. Je pris la lettre du Prince qui les occaſionnoit, dans l'intention de

lui en faire part. *Beauval*, qui d'un cabinet vitré où je faisois ordinairement ma toilette m'avoit examinée avec soin, me voyant sortir de mon lit après avoir tant réfléchi sur cette lettre, eut la folie de se figurer que je n'agissois pas sans mistère, & que j'allois sans doute donner audience à un Amant plus heureux que lui. Dans cet esprit il me suivit de loin. Je commençois à monter le grand escalier pour gagner l'apartement de ma bonne Amie, lorsque le Chevalier ayant fait un faux pas, se laissa tomber si rudement & avec tant de bruit, que la frayeur qu'il m'inspira me fit tressaillir, & laisser tomber ma bougie par terre. Le cri que je jettai alors, ayant fait penser à *Beauval* que je m'étois blessée, il oublia le rôle qu'il jouoit, & accourut vers moi pour me relever & pour m'aider à retourner dans mon apartement. Comme il venoit sans précaution, & que j'entendis quelqu'un aprocher, ma frayeur redoubla: préoccupée de cette lettre du Prince de S. T. je

me perſuadai que c'étoit lui qui s'étoit caché dans ma maiſon pour me parler de ſon amour, & pour m'obliger à me déclarer. Ah Prince ! m'écriai-je dans cet eſprit, ſe peut-il que vous en uſiez avec moi avec ſi peu de ménagement, & que vous m'expoſiez aux ſuites d'une avanture auſſi desagréable ? Partez, retirez-vous : ſi vous avez cette conſidération pour moi, ne doutez pas que je ne vous en tienne compte, je vous en donne ma parole, & je vous la tiendrai.

J'avois une ſi grande peur du prétendu Prince S. T., que dans ce moment critique j'aurois encore bien promis davantage. Le téméraire *de Beauval*, qui jugea par ce diſcours de mon erreur, & d'être par-là à l'abri de tout ce qu'il pouvoit entreprendre, oſa concevoir le projet de profiter d'une occaſion ſi favorable, & ſans prononcer un ſeul mot ſe ſaiſit de moi, & malgré mes cris & ma réſiſtance il voulut ſe porter à des excès qui ne fourniſſent point de termes pour être exprimés. J'en fus ſi ſenſible-

blement offenſée, que par un miracle du Ciel je trouvai dans mes propres forces des efforts capables de préſerver mon honneur du danger qu'il couroit. Le traître, qui ne put conſommer ſon outrage, & qui jugea, par mes pleurs & par ma réſiſtance, de mon indignation, ſe hâta de fuir, dans la crainte que je ne le reconnuſſe; concevant bien que je ne lui pardonnerois jamais un attentat ſi odieux, & qu'il me perdroit pour jamais.

Dès que je m'apperçus que j'étois ſeule, & délivrée de l'affreux péril que je venois de courir, je regagnai comme je le pus mon apartement: mais à peine y fus-je entrée, que je me trouvai mal, dans la crainte d'être ſans ſecours ſi je venois à m'évanouïr, comme j'avois lieu de le craindre. Je tirai le cordon de ma ſonnette; mais à peine eus-je pris cette précaution, que mes ſens m'abandonnérent: les efforts que j'avois faits étoient trop violens pour que

je fusse assez heureuse pour ne pas m'en ressentir.

En revenant de ma foiblesse je me trouvai dans les bras de Mesdemoiselles *de Zerzagan* & *de Kelvader*, & environnée de *Julie*, qui fondoit en larmes aussi-bien que son mari & une partie de mes gens. On m'avoit fait saigner, & c'est à ce secours que je dus sans doute mon retour à la vie. Je dis la vie, *Princesse*, parce que l'on m'assura que j'avois été pendant quatre heures dans des convulsions qui firent penser que je ne pouvois en revenir.

Le prémier parti que je pris lorsque je pus parler, fut de taire les funestes secrets dont mon cœur gémissoit tout bas.

Après que j'eus congédié mes bonnes Amies, auxquelles je fis les remercimens les plus tendres pour les attentions qu'elles venoient d'avoir pour moi, je feignis de vouloir me reposer, & je dis à *Julie* qui ne vouloit pas me quiter, de se jetter dans un fauteuil, afin de l'em-

l'empêcher de parler. J'avois tant de choſes à réfléchir, que je ne voulois pas être diſtraite. Les prémières idées qui me paſſérent par l'eſprit, ne roulérent que ſur des projets de vengeance & de déſespoir. Si je m'en étois crue, je me ſerois rendue le lendemain à la pointe du jour chez le Prince S. T. armée d'un poignard, & après le lui avoir plongé dans le cœur, encore tout fumant du ſang de ce traître, je me le ſerois plongé dans le ſein.

Je fus plus de deux heures à méditer ſur ce dangereux deſſein, enſuite je me parlois à moi-même: Malheureux *Beauval*, me diſois-je, que penſerois-tu ſi tu ſavois que malgré mon amour pour toi j'avois pris la réſolution de ne couronner jamais ta flamme, & qu'un Rival que je hais à l'égal de la mort, a oſé vouloir te ravir un bien dont tu es ſi jaloux? Cette réflexion m'attendrit à un tel point, que je verſai un torrent de larmes: tantôt je penſois à faire tomber ſous mes coups le ſcélérat à

qui je reprochois d'avoir tenté de flétrir mon honneur : un moment après je m'en prenois à moi ſeule, & dans ma fureur je déterminois de m'arracher une vie qui me ſembloit odieuſe par l'idée dont mon extrême délicateſſe s'offenſoit. Me rapellant enſuite l'irrégularité de ma naiſſance, je reprochois à feue ma Mère de m'avoir donné le jour. Ah ſans doute, me diſois-je, voilà la ſource de tant de traverſes, & des outrages dont on a voulu me couvrir ! Née dans le crime, devois-je eſpérer de voir toujours ma vertu ſans tache ? Non, non, cet amour pour le monde qui m'entraîne vers le précipice dont je viens d'entrevoir l'infamie eſt un garant certain que ma deſtinée m'apelle à de plus grands malheurs. Envain voudrois-je m'en préſerver, de nouveaux attentats me feront perdre un bien ſi cher, qui ſans un miracle m'eût été ravi tôt ou tard. Je ſuccomberai ; ce qui vient de m'arriver, eſt l'effet d'une témérité ſans ſeconde : mais qui me répondra de la ſeduction, ou même de mon

mon propre goût? O vertu qui me futes toujours si chère, j'ai été dans le cas de vous perdre... Je passai jusqu'à cinq heures du matin dans ces cruelles agitations. Cette idée me desespéroit toujours avec la même véhémence. Le sommeil eut enfin pitié de mes peines, & vint les soulager par ses pavots. Le croirez-vous, *Princesse?* malgré les justes sujets que j'avois de n'oser espérer du repos, je dormis profondément jusqu'à midi. Lorsqu'on m'eut apris l'heure, je ne pus m'empêcher de rougir & de soupirer; mais ce qui vous surprendra davantage, c'est que mon esprit se trouva dans une assiette si tranquile, que je ne pouvois m'empêcher de douter si mon réveil étoit bien réel. J'étois outre cela d'une fraîcheur qui m'attira des complimens de mes bonnes Amies; elles étoient entrées dans mon appartement dès qu'elles avoient apris qu'il étoit jour: la tranquilité où je me trouvois ne me paroissoit pas concevable, & cependant rien n'étoit plus certain.

Dès que je me retrouvai en liberté de réfléchir ſur le parti que j'avois à prendre, je me rapellai ce qui m'étoit arrivé la nuit précédente, pour m'exciter à décider de la manière dont j'avois à me conduire dans une circonſtance auſſi délicate : je n'avois pas un moment à perdre, il s'agiſſoit de ſavoir ſi je devois faire dire à ma porte qu'on ne me voyoit plus, ou ſi pour ne donner aucun ſoupçon de mon avanture, il falloit recevoir le monde comme à l'ordinaire. Rien ne me parut plus embaraſſant que cette alternative : non ſeulement, en prenant le parti de la retraite, je devois naturellement inſpirer la curioſité d'en deviner les motifs ; mais une conſidération qui me touchoit le plus, c'étoit la perte que j'allois faire d'une façon de vie agréable, pour laquelle, comme je l'ai déjà dit pluſieurs fois, je me ſentois un goût décidé. Vous vous étonnerez, *Princeſſe*, que pénétrée comme je devois l'être de l'avanture qui venoit de m'arriver, je puſſe en-

encore penser au monde, que j'aurois dû avoir en horreur. Mais je vous ai promis d'être sincère; j'aurois pu me servir de détours dans cette occasion, peut-être même l'aurois-je dû pour vous donner bonne opinion de ma façon de penser : mais de quelque manière que vous puissiez le prendre, je ne puis me résoudre à vous en imposer : j'aime mieux risquer de vous paroître imprudente, que de me mettre dans le cas que vous ayez un jour à me reprocher que je vous ai celé la vérité.

Le résultat de deux heures entières de réflexions, fut, malgré mes répugnances pour le mariage, de faire un sacrifice à ma vertu, pour ne plus hazarder les risques qu'elle avoit courus. Je conçus que pour tranquiliser ma délicatesse, & me procurer un repos qui m'étoit cher à l'égal de la vie, il me convenoit de céder à la nécessité, & de donner ma main au Prince *S. T.*, quelle que fût ma répugnance pour lui. Vous vous en étonnerez sans doute, *Prin-*

ceſſe; mais on m'avoit tant prévenue que cet homme n'étoit retenu par aucun frein quand ſa paſſion le portoit à ſe ſatisfaire, que je craignis qu'il n'en vînt avec moi à de nouvelles extrémités, dont je ne me tirerois pas avec autant de bonheur que la prémière fois. La crainte du deshonneur l'emporta ſur le reſte des ſcrupules de conſcience : d'ailleurs ma délicateſſe ne me permettoit pas de me donner à un autre, après ce qu'avoit dû ſoufrir ma vertu dans un combat ſi outrageant pour elle. Enfin je me décidai pour ce parti. Il eſt vrai que ce ne fut pas ſans rendre encore de nouveaux combats : l'image du malheureux *Beauval* expirant de douleur, en aprenant l'horrible injuſtice que je lui devois faire, tint ſuſpendue pendant quelques inſtans cette réſolution; mais quand je me mis à réfléchir que c'eût été lui faire un tort encore bien plus grand que de le mettre dans le risque d'aprendre un jour l'offenſe qu'on m'avoit faite, qui l'obligeoit à ſe venger ou à périr, je

revins à mes prémières idées ; & malgré tout ce que l'amour me dit en faveur de ce tendre Amant, je ne balançai plus, & je résolus la consommation de ce triste sacrifice.

Pour n'avoir plus de nouvelles persécutions à essuyer de mon cœur, j'ordonnai qu'on fît descendre mes bonnes Amies, & qu'on nous servît. L'arrivée de *Saint Preuil* qui venoit diner avec nous, acheva de me distraire, & fit que je fus moins rêveuse que je ne l'aurois été, si je n'avois pas eu à m'observer devant lui. Cependant, comme il connoissoit assez bien mon humeur, il entrevit que je n'étois pas dans une assiette tranquille, & me demanda obligeamment si j'avois des chagrins qu'il ne connût pas. J'affectai une sincérité apparente pour mettre sa pénétration en défaut, & je changeai de conversation. Comme je savois à quel point il étoit amoureux & jaloux, je le mis adroitement sur cet article : il n'en fallut pas davantage pour l'obliger à

faire trêve aux questions qu'il me faisoit, & qui commençoient fort à m'embarasser. Dès que je le vis aux prises avec Mademoiselle *de Kelvader*, je passai dans ma chambre, sous prétexte que je n'avois pas plus de tems qu'il ne m'en falloit pour m'habiller.

Mademoiselle *de Zerzagan*, qui avoit des motifs pour faciliter à sa fille un établissement prochain, me suivit un moment après, & me vint joindre : il étoit tems qu'elle vînt me distraire, de nouveaux retours sur moi-même m'avoient émue, & quand elle entra j'étois prête à pleurer. Heureusement qu'elle étoit trop occupée de ses propres affaires, pour s'appercevoir du trouble où je me trouvois : après nous être assises, elle m'aprit qu'elle venoit me faire ses adieux, que son parti étoit pris, & que le soir même elle s'alloit enfermer dans la maison qu'elle avoit choisie pour sa retraite, dans l'intention formée de n'en sortir jamais.

Quoique je dusse m'attendre à cette

cette nouvelle, elle me frappa comme si je n'y eusse point été préparée. Malgré le chagrin secret dont j'étois dévorée, je sentis vivement cette séparation prochaine: l'estime que j'avois pour cette vertueuse fille, étoit si bien fondée, que je fus vingt fois à la veille de me jetter entre ses bras, de lui conter mon avanture, & de la prier de me conduire dans le Couvent où elle alloit pratiquer tant de vertus. Heureusement que cette honte secrette, qui ne nous quite presque jamais quand nous ne sommes point encore la proie du vice, me retint & me ferma la bouche. Elle atribua mon silence & mon agitation au chagrin que me causoient ses derniers adieux; & pour ne point trop m'affliger & s'attendrir elle-même, elle m'embrassa en ne pouvant retenir ses larmes, & disparut après m'avoir conjurée de protéger sa chère *Kelvader*, & de lui garder le secret, jusqu'à ce que j'eusse préparé sa chère fille à une nouvelle qui devoit lui causer de si sensibles ennuis.

Une

Une femme de chambre nouvelle, nommée *Tuilier*, que j'avois depuis quelques jours, entra comme mon Amie ſortoit, pour venir m'habiller : ſans cela je ne ſai ſi j'aurois eu le courage de ſoutenir mes prémiéres réſolutions : l'attendriſſement que venoit de me cauſer Mademoiſelle *de Zerzagan*, avoit réveillé mes douleurs : cependant, pour que cette fille ne s'apperçût point de la triſteſſe dont j'étois pénétrée, je me ſurmontai autant que je le pus : mais comme je m'apperçus que j'étois d'une distraction ſi grande que je me mettois toute de travers, j'ordonnai à Mademoiſelle *Severin*, qui étoit ſurvenue, de m'ajuſter à ſa fantaiſie ; & ſans que j'y euſſe part, elle me para avec tant de goût, qu'en entrant dans mon appartement avec Mademoiſelle *de Kelvader*, qui vint me prendre, je reçus mille complimens ſur la manière dont j'étois miſe, auxquels je ne m'attendois pas aſſurément.

Je cherchai des yeux en m'aſſéyant le Prince *S. T.*, pour tâcher

de

de deviner s'il oseroit soutenir mon prémier coup d'œil, lequel, selon l'opinion dont j'étois prévenue, devoit l'embarasser extraordinairement. Il n'étoit point encore arrivé, ce que j'atribuai à sa crainte de paroître à mes yeux. Après cette prémière recherche je parcourus le cercle qui étoit fort nombreux ce jour-là, dans l'intention de faire l'épreuve de mes résolutions secrettes, en consultant si la présence de mon Amant ne me causeroit point de révolutions trop vives : mes regards ne l'apperçurent point : Ah, *Beauval*, me dis-je en moi-même ! si vous saviez les chagrins mortels que je vous prépare, vous ne seriez pas aussi peu empressé ! hélas ! vous n'avez plus peut-être que ce jour pour me voir : est-il possible que votre cœur ne vous l'annonce pas ?

J'achevois à peine de faire cette réflexion, que le Prince S. T. qu'on venoit d'annoncer, se présenta tout à coup à mes yeux. Jamais il ne m'avoit paru si magnifique & si paré. Je ne pus m'empêcher d'en

d'en rougir de dépit & de colère. Il sembloit qu'il vînt faire trophée de ses attentats, & parade devant moi de son odieuse témérité. Je fus émue & saisie de tant de mouvemens à la fois, lorsqu'il m'adressa la parole pour se recrier sur les nouveaux charmes que j'étalois chaque jour, que craignant d'éclater, ou que mon ressentiment ne trahît ce que j'avois tant d'intérêt de cacher, je me levai comme si j'eusse eu quelques ordres à donner. Mademoiselle *de Kelvader*, à qui je dis à l'oreille que j'avois à faire pour quelques momens, entretint la compagnie à ma place : il étoit tems que j'arrivasse dans ma chambre, les forces commençoient à me manquer, & un instant plus tard je me fusse trouvée mal.

Une goute de liqueur que je me fis apporter, me rendit un peu plus forte, & me fit prendre le parti de sortir de l'affreux état d'incertitude où je me trouvois. Je fis apeller un valet de chambre, dont je connoissois l'intelligence & la fidélité. Je lui ordonnai de dire

au Prince S. T. à l'oreille, qu'on le demandoit dans l'antichambre, & lorſqu'il s'y feroit rendu de me l'amener dans mon cabinet par les corridons, c'eſt-à-dire de manière que perſonne ne pût s'en appercevoir. Ce domeſtique s'aquita de ſa commiſſion avec d'autant plus de zèle, qu'il n'avoit pas reçu depuis qu'il étoit chez moi des commiſſions qui ſentiſſent autant le miſtère: il étoit ſi ſimple qu'il ſuppoſa que je l'honorois de ma confiance: avantage toujours flâteur pour ces ſortes de gens, qui ſavent que les ſervices de cette nature avancent bien plus leur fortune, que vingt ans d'aſſiduïté & de devoirs remplis.

A peine le Prince fut-il entré dans mon cabinet, que je fus en fermer ſoigneuſement la porte: j'avois ordonné au valet de chambre qui l'avoit amené, de ne permettre à perſonne d'entrer dans mon appartement, pas même à Mademoiſelle *de Kelvader* ni à mes frères. Je croyois devoir tout prévoir. Le Prince de S. T., étonné de la faveur

ſingulière que je venois de lui faire, & de tant de précautions priſes dans le tête-à-tête que je lui ménageois après tant de froideur de ma part, débuta par des remercimens, que ſon bonheur inattendu & ſon amour lui dictoient. Je le laiſſois parler ſans l'interrompre, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent ſuivis de la juſtification de ſon crime : mais le voyant continuer ſur ce ton ſans venir au point qui m'intéreſſoit le plus, je lui demandai avec une émotion dont je ne fus pas la maîtreſſe, s'il n'avoit pas autre choſe à me dire. Il parut étonné de ma queſtion, & voulut reprendre le ton des douceurs. Arrêtez Prince, lui dis-je : il doit être queſtion dans ce moment de choſes plus ſolides que de vaines proteſtations de votre amour : après l'offenſe cruelle que vous m'avez faite la nuit paſſée, je devois m'attendre à des excuſes ſincères de votre part : ſi c'eſt une honte légitime qui vous a empêché de me faire celles que vous me devez, elle ne doit
pas

pas vous faire taire ſur le parti que votre probité vous oblige de prendre en cette fatale occaſion. Ce ſeroit bien ici le lieu de me répandre en plaintes de vos attentats outrageans; un autre que moi les auroit ſans doute lavés dans votre ſang; mais je me reſpecte trop moi-même pour devenir l'entière victime de vos outrages par un éclat deshonorant. Vous ſavez de quelles forces le Ciel m'a rendue capable pour vous empêcher de me perdre; mais quelque glorieuſe qu'ait été ma réſiſtance, ma délicateſſe me fait comprendre que cette flétriſſure doit être réparée, malgré ma répugnance invincible pour le mariage.

Je crois devoir céder & faire un ſacrifice à mon honneur bleſſé par de tels attentats: après vous avoir inſtruit de mes ſentimens, c'eſt à vous à répondre: je crois, par l'indulgence que je vous fais paroître, que vous n'avez plus aucune raiſon de continuer à diſſimuler; & qu'après vous être porté envers une fille de ma ſorte à d'auſſi odieu-

odieuſes extrémités, vous ferez ſans doute en cette occaſion ce qui convient pour le réparer.

Ce ne fut pas ſans verſer un torrent de larmes que j'achevai ce diſcours. Mais que devins-je, *Princeſſe*, en voyant reculer le Prince & joindre les mains comme quand on ſe trouve innocent, & qu'on eſt frappé de ſurpriſe & d'horreur! mes larmes s'arrêtérent au paſſage, & je reſpirois à peine, tant je voulois être attentive à la réponſe qu'il alloit me faire. Après m'avoir regardée fixement, & avoir gardé le ſilence pendant quelques momens, il le rompit, en me demandant ſi c'étoit à lui que s'adreſſoit le diſcours que je venois de tenir? Et à qui donc, perfide! repris-je en lui lançant un regard d'indignation? n'eſt-ce pas toi, traître! qui t'es caché cette nuit chez moi pour me faire le plus ſenſible des affronts? puiſque tu avois conçu le projet de me ravir l'honneur. Quoi! tu voudrois recourir à la diſſimulation & au menſonge, tandis que tu devrois chercher à m'appaiſer, &

à

à mériter le pardon d'une injure si atroce! Quoi! tu pourrois me nier... Entendons - nous Mademoiselle, interrompit froidement le Prince: je conçois par votre emportement que l'offense est réelle, que vous êtes outragée, & que vous en voulez poursuivre la vengeance ou la réparation; mais je ne comprens rien de plus, le reste est une énigme, & une supposition dont il sera facile de vous convaincre. Revenez de votre erreur, je ne sai ce que vous voulez me dire; ce seroit à moi à exiger des excuses sur un soupçon aussi atroce; mais la position où je vous vois, me fait trop de pitié pour m'occuper d'autres soins que de ceux de tenter de vous tranquiliser, s'il est possible: du reste ne craignez rien, votre secret est tombé heureusement en de bonnes mains; comptez que je n'en abuserai jamais, je vous en donne ma parole d'honneur. A l'égard de la vengeance que vous respirez, & que je ne puis desaprouver, confiez-moi les choses telles qu'elles

les ſont: je vous ai trop aimée, & je vous aime trop encore pour ne pas vous en donner des preuves certaines: tâchez de découvrir le mortel audacieux qui s'eſt porté à des extrémités auſſi téméraires: quand vous me l'aurez fait connoître, je vous répons de mon bras: en vous ſervant je vengerai mes reſſentimens particuliers, puiſque cet indigne Rival, en vous manquant de reſpect, m'en a manqué à moi-même: oui, Mademoiſelle, l'offenſe me paroit ſi grave, qu'elle ne peut ſe laver que dans ſon ſang.

Un coup de foudre & cette terrible réponſe auroit été pour moi la même choſe; cependant ne pouvant encore perdre l'opinion que le Prince, honteux de ſon attentat criminel, ou peut-être revenu de ſes prémières diſpoſitions en ma faveur, ne cherchât à m'en impoſer, & à ſortir d'embarras, je revins à la charge, & je le conjurai dans les termes les plus engageans & les plus propres à le ramener, à ne pas diſſimuler davantage. Mais hé-

hélas ! je ſentis par la ſuite de cet entretien, combien j'avois été imprudente, & combien j'étois malheureuſe. La manière touchante dont j'exprimai mes regrets & ma douleur, qui prouvoient avec tant de vérité que je ne méritois pas une avanture auſſi humiliante, l'attendrit juſqu'à en pleurer avec moi. Il m'offrit ſa main pour mettre à couvert mes ſcrupules, & me prouver que ce qui m'affligeoit tant, n'étoit point une tache à ma vertu, comme je me le perſuadois : mais de plus en plus irritée par l'incertitude cruelle où il venoit de me plonger, je rejettai toutes ſes offres, en lui demandant pour toute grace de ſe taire, & de m'éviter une vue qui ne pouvoit que m'humilier de plus en plus ; puſqu'il ſavoit à quel point mon honneur avoit ſouffert, & qu'il voyoit par mon déſeſpoir à quel excès j'étois ſenſible à ce mortel affront.

Le Prince, malgré la réputation qu'il avoit d'être rempli de défauts, me parut en cette occaſion bien ſage & bien honnête homme : au-

lieu de tenter de profiter d'une confidence si délicate, il fut plus respectueux qu'il ne l'avoit jamais été, & m'assura qu'il n'ouvriroit jamais la bouche sur ce qui venoit de se passer: il poussa ses bons procédés jusqu'au point de me promettre de ne paroître à mes yeux que quand mes vains scrupules seroient évanouïs, en me jurant que si la réflexion me ramenoit à l'idée du mariage, il étoit prêt à m'épouser, voulant me donner une preuve certaine de l'opinion qu'il avoit de ma vertu, & de l'idée qu'il avoit qu'elle étoit restée entière malgré les attentats sous lesquels on avoit voulu la faire succomber. Il ajouta en se levant pour se retirer, que je devois interrompre la durée de mes pleurs, reparoître dans l'assemblée, & dissimuler jusqu'à ce que la nature des soupçons que je pouvois former, fût assez peu équivoque pour ne point risquer une démarche aussi imprudente que celle que je venois de faire vis-à-vis de lui, n'étant pas douteux que si mon secret fût tombé en

de

de mauvaiſes mains, je n'euſſe donné matière à une hiſtoire où la malignité ne m'auroit pas épargnée; au-lieu qu'en le conſervant pour moi ſeule, je me trouverois en face de l'Univers toute auſſi reſpectable que s'il ne me fût rien arrivé

J'étois trop accablée de l'état horrible où je me trouvois, pour pouvoir répondre à toutes les politeſſes qu'il ajouta. Il ſe retira ſans paroître offenſé de l'indifférence avec laquelle j'en uſai. Hélas! j'étois bien pardonnable: étoit-il un état plus cruel & plus humiliant que le mien? j'avois beau me dire que mon honneur étoit en ſon entier, rien ne pouvoit me conſoler.

Dès que je me retrouvai ſeule, je me mis à rêver ſur qui pouvoient tomber mes conjectures; le nombre de ceux qui m'aimoient & qui s'efforçoient tous les jours à m'en convaincre, étoit ſi grand qu'il ne m'étoit pas poſſible de porter un jugement aſſuré. *Beauval* me revint bien à l'eſprit, mais il m'avoit toujours paru ſi reſpectueux, ſi

tendre & ſi timide, que je n'arrêtai pas ſeulement un moment mes ſoupçons ſur lui. Je me rapellai bien la témérité qu'il avoit eu de me ſurprendre avec Mr. *de Scherling*; mais le trait me paroiſſoit ſi naturel de la part d'un jaloux, que je ne pouſſai pas plus loin la réflexion.

Il n'en fut pas de-même lorſque je me rapellai l'amour violent du Marquis *de Sherling*: c'étoit une vieille paſſion, irritée par mille obſtacles, par mille chagrins ſans eſpoir. Puiſqu'il ſe trouvoit marié, n'étoit-il pas à conjecturer qu'il avoit oſé tenter de ſe rendre heureux? Cette penſée me frappa à tel point, que je ne me donnai pas la peine d'en chercher davantage; mais plus je me confirmai dans cette opinion, & plus je trouvai mon ſort à plaindre & rigoureux.

En effet l'offenſe avérée, je trouvois mon reſſentiment retenu par les conſidérations les plus importantes. Non ſeulement le Marquis étoit le dépoſitaire du ſecret fatal de ma naiſſance, mais encore le maî-

maître abſolu de mon bien. A meſure qu'il avoit diſpoſé de mes fonds, il avoit voulu me remettre les billets qui conſtatoient ma propriété de leur nouvelle nature ; mais pour ne point m'embaraſſer de tant de parties différentes, j'avois remis à recevoir tous ces effets juſqu'à ce que la totalité de mes affaires fût terminée. J'avois encore deux mois à attendre ; que ne riſquois-je pas en me brouillant avec cet homme, & en le pouſſant à bout ? ne me mettois-je pas dans le cas de tout perdre à la fois ? Quel parti devois-je donc prendre ? Celui de diſſimuler, ou d'attendre du moins que je fuſſe nantie de tous mes effets, en ſuppoſant qu'il m'eût outragé, comme je le penſois alors. Ne devois-je avoir aucune inquiétude ſur la reſtitution de mes billets ? un homme qui pèche dans les loix de l'honneur dans une occaſion, ne peut-il pas manquer dans une autre ? tout cela n'étoit-il pas naturel à ſuppoſer ?

Mais en prenant aſſez ſur mon juſte reſſentiment pour ne le lui point

laiſſer entrevoir, ce parti, qui étoit ſans doute le plus ſage, me mettoit à l'abri de ma délicateſſe, qui ſe perſuadoit qu'après ce qui m'étoit arrivé, mon honneur étoit auſſi offenſé que ſi le crime eût été conſommé; non ſans doute: il n'y avoit donc qu'un ſeul moyen, c'étoit celui de me marier: mais en ſuppoſant que je puſſe découvrir l'auteur d'une offenſe ſi grave, pouvois-je me flater qu'il fût aſſez honnête homme après l'avoir été ſi peu à mon égard pour me rendre heureuſe d'ailleurs? Quelle devoit être ma répugnance! Tant de motifs de juſtes inquiétudes balançoient toutes mes réſolutions: plus j'allois en avant, & moins je me trouvois en état de prendre un parti raiſonnable ni aſſuré.

Dans ces indéciſions cruelles je crus devoir confier ma triſte ſituation à la vertueuſe Mademoiſelle *de Zerzagan*. Quelque humilians que fuſſent de pareils aveus, je ſentis qu'il me convenoit de les faire à une Amie ſi ſage & ſi prudente; je la connoiſſois. Sa discré-

tion

tion étoit telle, que j'y devois parfaitement compter. Je me fortifiai d'autant plus dans cette opinion, que je ſavois que les conſeils qu'elle me donneroit ſeroient dictés par l'amitié; outre que connoiſſant le monde, & par ſa propre expérience s'étant trouvée dans des occaſions délicates, elle pouvoit mieux que perſonne porter de la lumière dans mon eſprit obſcurci par ma profonde douleur. Je ne me fus pas plutôt déterminée de ce côté, que je pris une bougie pour aller la trouver, dans l'eſpérance qu'elle ne ſeroit point encore partée, m'ayant fait entendre que ce ne ſeroit que fort tard, à cauſe d'une grande lettre qu'elle avoit à écrire à Mademoiſelle *de Kelvader*, qui devoit m'être remiſe pour la donner à ſa chère fille, quand je l'aurois préparée à la triſte nouvelle de ſa retraite. En montant l'eſcalier par lequel je devois paſſer pour gagner ſon appartement, je ne pus m'empêcher de pouſſer un ſoupir douloureux, en me rapelant que j'allois paſſer par le fatal

endroit où j'avois reçu des outrages ſi odieux. Je frémis en le reconnoiſſant, je m'étois arrêtée confuſe, & je baiſſois des yeux immobiles à terre, en faiſant les plus triſtes réflexions, lorſque des étincelles qui me frappérent dans un recoin où il y avoit de la pouſſière, fixérent mes regards avec plus d'attention. Je crus d'abord que c'étoit du verre, & j'étois prête à continuer mon chemin, lorſqu'un nouvel éclat partit de ce côté, m'ayant de-nouveau frappée je me baiſſai pour en démêler la cauſe. Je n'eus pas à me repentir de ma curioſité : c'étoit un bouton de manche de diamans en brillans : il ne me fut pas difficile de ſuppoſer qu'il ne ſe trouvoit pas-là par hazard : ma pénétration étoit trop bien motivée, pour ne pas concevoir que ce diamant avoit été perdu par celui qui avoit oſé m'offenſer. Je le ſerrai précieuſement dans ma bourſe, comme un témoin ſecret qui m'indiqueroit un jour le téméraire dont j'avois tout lieu de me plaindre, & qui ſerviroit à ſa con-

conviction, en cas qu'il fût d'aſſez mauvaiſe foi pour refuſer d'avouer ſon pernicieux crime.

Remplie de cette idée, j'entrai dans l'appartement de Mademoiſelle *de Zerzagan*. Les pleurs que je vis répandre à ſa femme de chambre, m'aprirent qu'elle étoit déjà partie. Je n'en pus douter en recevant un paquet de lettres dans lequel j'en trouvai une pour moi, par laquelle elle me réitéroit les plus tendres adieux. J'étois trop diſpoſée à la douleur pour ne pas répandre de nouvelles larmes: ſans mon valet de chambre, qui vint m'avertir de l'inquiétude de Mademoiſelle *de Kelvader* à mon ſujet, je n'aurois pas ſongé ſitôt à deſcendre; mais au-lieu de paſſer dans la ſalle où étoit la compagnie, je me retirai dans mon cabinet, & faiſant faire des excuſes à tout le monde ſur ce que des affaires m'étant ſurvenues, il m'étoit impoſſible de reparoître, on pria de ma part Mademoiſelle *de Kelvader* de faire les honneurs juſqu'à l'heure ordinaire, & *Saint Preuil* fut averti

de paſſer dans mon appartement.

Ce ne fut pas ſans peine que je le fis arracher du cercle : ſa jalouſie le tenoit attaché auprès de Mademoiſelle *de Kelvader*, dont la beauté avoit fait déclarer depuis quelques jours deux Amans de fort grande diſtinction. Sans me donner le tems de l'inſtruire des raiſons qui m'avoient engagée à le demander, il ſe plaignit avec douleur des chagrins que Mademoiſelle *de Kelvader* lui donnoit, laquelle, loin de rebuter tant de Rivaux, ſembloit au contraire, diſoit-il, n'étaler tant de charmes & d'eſprit que pour rendre les Adorateurs plus aſſidus, & peut-être pour en augmenter le nombre. Dans tout autre tems ces plaintes m'auroient divertie ; les égaremens d'un homme qui a toujours fait profeſſion d'être ſage, ſont toujours amuſans ; mais dans la ſituation d'eſprit où je me trouvois, je l'interrompis pour lui conſeiller d'imaginer à la place de ſes reproches, des motifs aſſez forts de conſolation pour prépa-

rer

rer Mademoiſelle *de Kelvader* à ſoutenir le coup que j'allois lui porter. Je lui apris tout de ſuite que Mademoiſelle *de Zerzagan* venoit de ſe jetter dans la retraite. Mon frère comprit que cette nouvelle devoit accabler ſa Maîtreſſe, & penſa comme moi qu'on ne pouvoit la lui aprendre avec trop de ménagement. Il fut décidé qu'on ne lui en parleroit pas qu'elle n'eût ſoupé, & que *Saint Preuil* ne la quiteroit point juſqu'à ce que ſa prémière douleur fût paſſée.

L'impreſſion de mes peines ſecrettes étoit ſi marquée par la trace des pleurs que j'avois répandus preſque toute la journée que Mademoiſelle *de Kelvader*, en paſſant dans mon appartement s'en aperçut : elle m'embraſſa tendrement, en m'en demandant la cauſe avec un air pénétré. *Saint Preuil*, qui ne croyoit pas ſi bien dire, reprit que j'avois eu ce jour là des chagrins ſi légitimes, que bien loin de tenter de m'en conſoler, il paſſeroit la ſoirée avec moi pour les partager. Ma bonne Amie,

bien loin d'être du même ſentiment, s'efforça de me perſuader qu'il ne falloit jamais ſe laiſſer abatre par la douleur, en ajoutant que ſans vouloir pénétrer la cauſe de la mienne, il falloit la diſtraire, de quelque nature qu'elle fût, rien ne manifeſtant tant la foibleſſe de l'eſprit, que de s'abandonner à la triſteſſe & aux larmes; que le propre d'une grande ame étoit de regarder avec un front ſerein tous les desagrémens de la vie, puiſqu'il n'étoit pas en notre pouvoir, ni de les prévoir, ni de les empêcher; qu'à ſon égard, elle avoit eu la foibleſſe en différentes occaſions de ſe livrer aux plus cuiſans chagrins, mais qu'après avoir réfléchi ſur l'inutilité des regrets qui ne changeoient rien à la nature de leurs motifs, elle s'étoit fait une loi de ne plus ſe chagriner de rien; mais que ſe défiant de ſa foibleſſe, elle avoit imaginé que pour hâter les conſolations rélatives aux peines dont elle pourroit encore être accablée, elle devoit alors ſe rapeller l'état de tant de malheureux qui

qui languiſſent dans les fers, ou celui de malades accablés par des maux inſupportables, qui font ſoufrir cent fois le jour la mort ſans pouvoir mourir; que comparant enſuite leurs peines avec les ſiennes elle ſe trouvoit ſi conſolée, par la règle de comparaiſon, qu'elle remercioit le Ciel de ne l'avoir pas rendue plus malheureuſe, & qu'en conſéquence de ces réflexions elle écarteroit toujours à l'avenir tous les ſujets qui ſeroient capables de la porter au chagrin.

Pour la mieux préparer à celui qu'on devoit bientôt lui aprendre, mon frère conteſta ſa maxime, en lui ſoutenant qu'elle n'étoit bonne que pour la ſpéculation, mais que dans la réalité elle perdoit entièrement du côté de la pratique. Ma bonne Amie ne voulut point céder, & nous étala tout ce qu'on pouvoit alléguer de plus fort pour ſoutenir ſa propoſition. La choſe en reſta-là lorſqu'on nous ſervit, mais à peine eûmes-nous ſoupé, que la queſtion fut remiſe

ſur le tapis. Mademoiſelle *de Kelvader* avoit trop d'eſprit pour ne pas entrevoir qu'il y avoit du miſtère dans l'uniformité de ces propos. Je ne balançai point alors à lui dire qu'elle étoit dans le cas de faire uſage de la fermeté dont elle s'étoit vantée. Ce diſcours la fit d'abord pâlir; mais comme l'amour-propre ſe trouvoit intéreſſé dans la queſtion, elle perſiſta dans ſon prémier ſentiment, en nous priant cependant de ne la pas laiſſer plus longtems incertaine. Cette peine à laquelle elle n'étoit point préparée, étant ſeule, diſoit-elle, capable de la conduire au chagrin, contre lequel elle perſiſtoit qu'on devoit toujours ſe précautionner.

Voyant alors que le moment étoit venu où il étoit queſtion de fondre la cloche, & qu'il n'y avoit plus lieu de biaiſer, j'entamai la choſe par la confidence que Mademoiſelle *de Zerzagan* m'avoit faite il y avoit pluſieurs mois, ſur l'envie qu'elle avoit de quiter le monde. En rapportant les raiſons que

j'a-

j'avois alléguées pour l'en diſſuader, j'eus grand ſoin d'établir les motifs qui l'avoient engagée à ſe jetter dans un Cloître, en faiſant ſentir à Mademoiſelle *de Kelvader* qu'elle s'étoit prévenue d'une manière ſi forte ſur la néceſſité de prendre ce parti, que nulle conſidération, quelqu'importante qu'elle fût, n'eût été capable de l'en diſſuader, par l'opinion dont elle étoit frappée que ſon ſalut dépendoit de cette réſolution.

Mademoiſelle *de Kelvader*, malgré les maximes de fermeté qu'elle avoit encore étalées un moment auparavant, ne ſoutint pas cet aſſaut : ſans répandre des larmes, & ſans ſe laiſſer emporter par la douleur, mon frère & moi nous n'oubliâmes rien de ce qui pouvoit la diminuer : avec les principes qu'elle s'étoit faite, & nos repréſentations ſur l'inutilité de ſes regrets, nous parvinmes à la tranquiliſer : elle nous avoua que le ſeul moyen, pour qu'elle prît entièrement ſon parti, étoit qu'elle ne reſtât point ſeule, nous fîmes

des

des arrangemens pour que cela ne pût arriver; & comme il n'y avoit d'embarraſſant que le tems où l'on doit prendre du repos, il fut décidé que *Julie* coucheroit avec elle, & que dès qu'elle ſeroit levée elle paſſeroit dans mon appartement, où elle ne me quiteroit plus juſqu'à ce qu'elle fût ſe coucher.

Saint Preuil auroit fort voulu profiter de la circonſtance pour parler des affaires qui concernoient ſon amour & ſes réſolutions; mais lui ayant fait comprendre qu'il ne falloit pas remuer Mademoiſelle *de Kelvader* par tant de nouveautés à la fois, de crainte d'intéreſſer ſa ſanté, il remit la partie à un autre tems, en me priant en attendant de préparer les choſes de façon qu'on pût hâter la concluſion d'une affaire, dont dépendoit le repos & le bonheur de ſes jours.

Je paſſai la nuit qui ſuivit, à peu près comme la précédente. Je fus juſqu'à l'heure du diner dans des irréſolutions continuelles ſur la manière dont je devois me conduire pour parvenir à la connoiſſance

qui

qui m'étoit néceſſaire pour ſtatuer ſur quelque choſe de fixe qui pût déterminer le parti que j'avois à prendre. Je panchois pour ne me point montrer, du moins juſqu'à ce que je fuſſe d'accord avec moi-même ; mais l'arrivée de Madame *de Villeſarel*, qui venoit me demander à diner & me propoſer de l'accompagner à l'Opéra, me décida. Je ſentis qu'en paroiſſant inquiète & diſpoſée à la retraite, je me mettois dans le cas d'eſſuyer mille queſtions auxquelles il ne me convenoit pas de répondre. Cette idée me frappa à un tel point, que je réſolus de ne rien changer à ma manière de vivre, & d'attendre encore quelques jours avant qne de me déterminer à me marier ; car cette réſolution ne me ſortoit point de la tête, perſuadée que j'étois que dans le cas où je me trouvois, il n'y avoit que ce parti qui pût mettre mes ſcrupules à couvert.

Madame *de Villeſarel* me trouva changée, & m'en demanda avec intérêt la cauſe. Le prétexte de la

la retraite de Mademoiselle *de Zerzagan* m'étoit trop favorable sur de pareilles questions, pour n'en pas faire usage. Madame *de Villefarel* au-lieu de partager le chagrin dont j'affectois les apparences, me dit en souriant que j'étois fort heureuse d'être défaite aussi honnêtement de cette dévote, puisque rien n'étoit plus embarrassant pour une jolie femme qui aime le monde, que le vis-à-vis continuel d'une personne qui en devoit être naturellement l'ennemie. Je pardonnai cette saillie à Madame *de Villefarel*, en faveur de la satisfaction que j'avois de lui avoir si bien donné le change. Comme elle étoit de la meilleure humeur du monde, elle ne me laissa pas le tems de me livrer à mes réflexions. Mademoiselle *de Kelvader*, qui avoit pris son parti en fille d'esprit, se trouva de-même fort aise de se voir dispensée de l'obligation de s'abandonner à ses regrets. *Saint Preuil*, qui survint accompagné de *Saint Clair*, acheva de faire évanouïr ces idées tristes

qu'elle & moi ne pouvions nous empêcher de laisser revenir. La gayeté de mon frère le Chevalier les tint éloignées, & nous dinâmes avec assez de tranquilité malgré les sujets légitimes que Mademoiselle *de Kelvader* & moi nous avions de nous affliger, pour donner lieu de croire que le tems achèveroit de faire éclipser tous nos chagrins.

Il fut question après le repas de la partie de l'Opéra que Madame *de Villefarel* m'avoit proposée en entrant. Si je m'en étois crue, je m'en serois dispensée ; mais mes frères me dirent que c'étoit directement à cause des motifs que nous avions de nous abandonner à la mélancolie, qui falloit tout faire pour la distraire & pour la dissiper. Je me défendis si foiblement sur ce point, que je fus bientôt subjuguée. Cela devint plus difficile de la part de Mademoiselle *de Kelvader* ; elle alléguoit des raisons si sensées pour ne pas nous suivre au Spectacle, que je n'osois insister sur l'affirmative ; mais elle

elle fut attaquée avec tant d'avantage, qu'elle ſe rendit en ſouriant, & en proteſtant que ſi elle manquoit à la bienſéance, elle nous en rendoit tous garans ; mais que ſi elle s'en étoit crue, elle ne ſe ſeroit montrée dans le monde de quelque tems.

Effectivement il y auroit eu bien des choſes à dire ſur ce chapitre ; mais comme il fut ſtatué que Mademoiſelle *de Kelvader* n'avoit été annoncée que comme une de mes parentes, & qu'il n'avoit été fait mention en aucune manière de Mademoiſelle *de Zerzagan*, qui n'avoit jamais paru au cercle, le réſultat fut que le Public n'en ſachant pas davantage, on étoit diſpenſé de l'étalage d'une vaine bienſéance ; puiſqu'effectivement mon Amie n'avoit perdu ni ſa Mère ni ſa parente, & que comme je devenois en quelque façon l'une & l'autre, il convenoit qu'elle parût avec moi par-tout où j'irois, puiſque par les arrangemens mêmes de Mademoiſelle *de Zerzagan*, je me trouvois pour ainſi dire chargée

de

de sa personne & de sa conduite. Tout cela nous sembla si spécieux, quoiqu'en effet cela ne fût pas trop raisonnable, que cela ne fit plus aucune difficulté.

Si Mademoiselle *de Kelvader* m'eût permis de scruter dans le fond de son cœur, je ne doute pas que je n'eusse reconnu qu'elle n'étoit point fâchée de la douce violence qu'on venoit de lui faire. J'en entrevis assez pour penser qu'elle étoit fort aise qu'on eût levé ses scrupules; elle aimoit le monde. Cette connoissance me donna une sorte de soulagement: quand on hésite sur certaines démarches, il semble qu'on s'aplaudisse de se voir autorisée par la manière dont pensent les personnes avec lesquelles on vit, & dont on a bonne opinion. J'en fis l'expérience dans cette rencontre: un moment auparavant je me reprochois intérieurement la démarche que j'allois faire dans un tems où je ne devois être occupée que de mon affliction. La condescendance de Mademoiselle *de Kelvader*, qui se prêtoit avec

tant

tant de facilité dans les circonftances où elle fe trouvoit, tranquilifa mes fcrupules fecrets. Je ne fongeai plus qu'à m'habiller : ma parure & mon miroir achevérent de me diftraire ; & s'il m'échapa encore quelques foupirs jufqu'au moment que je montai en caroffe, ils ne firent pas l'impreffion fur mon efprit à laquelle je devois vraifemblablement m'attendre.

A peine fumes-nous arrivées à l'Opéra, que vingt perfonnes de notre connoiffance vinrent les unes après les autres nous voir, & caufer dans notre loge : ce mouvement perpétuel qui n'a jamais ennuyé de jeunes perfonnes, nous diffipa tellement Mademoifelle *de Kelvader* & moi, que la férénité étoit entièrement revenue fur nos vifages. Je remarquai même fur celui de mon Amie des impreffions de gayeté, qui me firent fentir combien les plaifirs ont d'empire fur nos ames : il eft certain qu'ils jettent dans une forte d'ivreffe, qui ferme l'entrée du chagrin à notre

cœur.

cœur. A peine eus-je le tems de m'étendre ſur cette réflexion; cette aimable variété de danſes & de chant qui rend l'Opéra ſi ſupérieur à tous les autres Spectacles, ne me laiſſa pas le loiſir de penſer aux choſes dont j'aurois dû être ſi affectée: vous dirai-je plus, *Princeſſe*? je me trouvois trop bien de cette ivreſſe, pour ne pas deſirer qu'elle durât toujours.

Selon cette manière de penſer, vous jugez bien que je ne fus point fâchée d'aller ſouper chez Madame *de Villefarel*, qui m'annonçoit que nous aurions bonne compagnie. Je reconnus à l'amphithéatre Mr. *de Beauval*, un moment avant que de ſortir de notre loge: je n'avois garde d'imaginer les raiſons qui l'avoient empêché de venir comme tant d'autres me faire ſa cour: je crus ſimplement que ſa jalouſie le faiſoit bouder, & que dans la crainte de ſe mettre dans le cas de me faire des reproches, il s'étoit diſpenſé de venir dans ma loge, afin de ne me point fâcher ſur ce que

que j'apellois ordinairement des visions.

Mais les motifs de sa conduite avoient bien une autre source. Depuis l'attentat que je ne me rapelle jamais sans frémir, il n'avoit osé paroître devant moi, dans la crainte que son trouble ne trahît ses crimes : avant que de le hazarder, il vouloit me voir sans que je le visse, pour juger à mon air de mon ressentiment : il avoit apris par Madame *de Villesarel*, chez laquelle il alloit tous les jours, la partie projettée du Spectacle : il étoit dans la persuasion qu'elle n'auroit pas lieu, ayant su la veille que je n'avois paru qu'un moment à l'assemblée qui se tenoit chez moi : il avoit conjecturé delà de mes agitations ; mais comme il lui étoit d'une importance extrême d'aprendre de mes nouvelles, il s'étoit toujours rendu à l'Opéra, dans l'intention, en cas qu'il ne m'y vît pas, de se rendre sur le champ chez notre Amie commune, pour tâcher de pénétrer par le

le rapport qu'elle devoit lui faire de la ſituation d'eſprit où je me trouvois, afin de règler ſa conduite ſur la nature de ces connoiſſances.

Il eſt aiſé d'imaginer quelle dut être ſa ſurpriſe, en me voyant entrer dans ma loge, & en reconnoiſſant à l'air naturel avec lequel je me préſentois, qu'il ne paroiſſoit rien en moi qui annonçât la douleur & l'affliction. Pendant le cours de l'Opéra il s'attacha à m'examiner, & ſe mit à l'abri de mes regards, de manière que je ne l'entrevis pas. Il fut d'une ſurpriſe qui ne peut ſe rendre, de la liberté d'eſprit avec laquelle je reçus tous ceux qui vinrent me faire des complimens. Sa jalouſie en conclut ſans doute, qu'étant née coquette, le plaiſir de m'entendre conter des douceurs, & de faire de nouveaux Amans, l'avoit déjà emporté ſur le reſſentiment que je devois conſerver à cauſe de l'offenſe en queſtion : que ſai-je, il penſa peut-être que je ne l'avois pas trouvé auſſi grave qu'il ſe l'étoit figuré :

je dis peut-être, car il n'a jamais osé me l'avouer ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que toutes ces réflexions l'enhardirent ſi bien, qu'il ſe préſenta ſur mon paſſage, avec l'air ſi peu contraint, qu'il ne me mit pas dans le cas de rien ſoupçonner, qui eût égard à ce qui s'étoit paſſé.

Comme j'étois parfaitement dans la bonne-foi, & qu'avec les idées que j'avois pour terminer cette fatale avanture par un mariage, il m'étoit d'une importance extrême qu'on ne pût pénétrer que j'euſſe des chagrins ſecrets, j'affectai encore plus d'aſſurance & de tranquilité que je n'en avois réellement : je fis plus, je ne gênai point la pente naturelle qui m'entraînoit à la diſſipation & au plaiſir. Comme il fut du ſouper, & témoin par conſéquent de la manière aiſée dont je me conduiſis, il n'eſt pas douteux qu'il ne ſe confirmât dans ſes préventions, qu'une conduite qui lui paroiſſoit ſi contradictoire avec l'opinion qu'il avoit eu juſques-là de ma ſa-

geſſe,

gesse, devoit lui suggérer : je dirai autre part la confiance dont elles furent la cause, & qui le perdirent : avant ce détail je dois la préparer par le récit de préalables absolument nécessaires pour en venir à ce point.

Après le souper Madame *de Villefarel*, qui, comme je l'ai déjà dit ailleurs, aimoit beaucoup le jeu, proposa une partie de Lansquenet. Tout le monde joua, excepté *Beauval* & moi, qui n'avions pas une connoissance assez distincte de ce jeu pour couper : cependant, afin de n'être pas oisifs, nous nous mîmes à ponter. Je perdis toutes les cartes que je pris, & Mr. *de Beauval* gagna toutes celles qu'il choisit. M'en étant aperçue je lui dis en souriant, que puisqu'il avoit la main si heureuse, je desirois qu'il me donnât des cartes avec lesquelles je pusse forcer la fortune à m'être plus favorable. Hé que voulez-vous donc de plus d'elle, me dit-il, en me donnant plusieurs cartes qu'il avoit dans la main ? Tout ne vous réussit-il pas au gré

de vos ſouhaits ? Comptez-vous pour rien l'hommage de tant de cœurs, que vous vous ſoumettez chaque jour ? Je vous remercie de vos conſolations, repris-je du même ton ; ce n'étoit pas pour m'attirer ces douceurs que je vous avois prié de me choiſir des cartes. Je ſai à quoi m'en tenir ſur les conquêtes dont vous me parlez, & je ne les ai jamais ambitionnées : un ſeul de tous ces cœurs dont vous ſuppoſez l'hommage, m'auroit ſuffi pour l'uſage auquel je voulois l'employer : mais vous m'aprenez par le fond que je dois faire ſur le vôtre, qu'il eſt encore plus ſage de ne s'en point attacher, & qu'on riſque trop de chagrins d'oſer hazarder un pareil choix.

Votre queſtion me paroit ſi embaraſſante, & les conſéquences ſi injuſtes, repartit le Chevalier en baiſſant les yeux, que je deſirerois fort que vous me fourniſſiez une occaſion pour y répondre : ſi j'oſois me flater de la permiſſion de la réſoudre dans un quart-d'heure moins

moins tumultueux, je vous la demanderois à genoux, continua-t-il : en attendant ſoyez, je vous ſuplie, parfaitement perſuadée que ce cœur dont il ſemble que vous vous plaigniez, eſt ſi tendre & ſi paſſionné, qu'il tenteroit l'impoſſible pour vous en convaincre. Je voudrois pouvoir me le perſuader, repris-je avec aſſez de vivacité ; mais comment concilier l'opinion favorable que vous voulez m'en donner, avec la conduite étonnante avec laquelle vous en uſez avec moi depuis quelque tems ? Se peut-il, interrompit *Beauval* en me regardant tendrement, que vous me faſſiez un tel reproche, moi qui en aurois tant à vous faire ? Briſons là-deſſus Chevalier, repris-je en lui parlant encore plus bas, vos plaintes ne pourroient être que fort mal reçûes : il n'en eſt pas de-même de celles que je ſuis en droit de porter contre vous : il y a deux mois que les occaſions ſe ſont ſans ceſſe offertes de me parler de vos ſentimens ſans que vous en ayez pro-

fité : ne prétendez pas le juſtifier par une prétendue délicateſſe qui tient trop aux bizarreries de la jalouſie pour qu'elle puiſſe être admiſe : ſi vous m'aviez aimée ſincèrement, comme vous avez tant voulu me le perſuader, vous ne m'auriez pas ſoupçonnée de vous ſacrifier au prémier venu, & vous auriez mieux employé le tems que vous ne l'avez fait juſqu'ici.

Beauval voulut répondre à ce reproche, mais je lui impoſai ſilence : ſi vous croyez pouvoir juſtifier, continuai-je, l'irrégularité de vos procédés envers moi, je veux bien vous en faciliter l'occaſion : trouvez-vous demain à midi chez moi, il y aura ordre à ma porte de ne laiſſer entrer que vous tant que vous y ſerez : après cette condeſcendance c'eſt à votre cœur à ſe rendre juſtice, & à penſer qui de vous ou de moi avons à nous plaindre l'un de l'autre : il n'eût tenu qu'à vous, depuis que mon deuil eſt fini, de jouïr de cette liberté : étoit-ce à moi à vous prévenir ? Penſez-y, je ne vois pas

trop

trop ce que vous auriez à répondre à cela.

Ce difcours renfermoit quelque chofe de fi flateur pour mon Amant, qu'il m'en parut tranfporté: la crainte que j'eus qu'il ne fût pas affez maître de lui-même pour contenir fa joie, m'obligea à continuer à jouer, afin de l'empêcher de me répondre, & de la faire éclater. Ce qu'il y eut de fingulier dans cette avanture, c'eft que la chance tourna au point, après cette efpèce de racommodement, que je gagnai en pontant tout ce qu'on pouvoit gagner au jeu médiocre que nous jouyions. *Beauval*, qui avoit repris tout fon empreffement, ne perdit pas une occafion pour me parler de fon amour; & comme felon mes arrangemens intérieurs j'étois difpofée à l'écouter, il n'eut pas lieu d'être mécontent des bontés que j'eus pour lui le refte de la foirée.

A deux heures après minuit nous nous retirâmes. *Beauval* auroit bien voulu me reconduire, mais comme mes frères nous avoient accom-

pagnées, il n'y avoit plus de place dans le caroſſe, & il ſentit l'impoſſibilité de la choſe : en me donnant la main pour monter dans mon équipage, il trouva le ſecret de baiſer adroitement la mienne ſans qu'on s'en aperçût, & il eut lieu de juger par un regard fort tendre que je ne pus m'empêcher de lui jetter, que cette liberté ne m'avoit point offenſée.

Nous jaſâmes encore environ une demie heure après que nous fumes rentrées, Mademoiſelle *de Kelvader* & moi; je congédiai enſuite mes frères, & nous nous fumes coucher. Lorſque je fus ſeule dans mon lit, je me rapellai tout ce que *Beauval* m'avoit dit de tendre ; & comme j'étois entièrement déterminée à faire le choix d'un époux, mon panchant me porta à le préférer. Je n'avois pu prendre ſur moi de me déterminer à paſſer ma vie avec un époux que je ne pourrois ſouffrir, & avec lequel je courrois les mêmes inconvéniens que je pouvois courir avec *Beauval*, c'eſt-à-dire, la connoiſſance de mon avan-

avanture. Je me disois qu'en fait d'enfer, on devoit préférer celui où l'on souffre avec ce qu'on aime, & que c'étoit une consolation dont on étoit privée en s'unissant avec un homme pour lequel on se sentoit de l'éloignement.

Après être parvenue à me vaincre sur cette prémière répugnance, je passai à un second scrupule, qui me peinoit assurément moins, mais qui ne laissoit pas que de m'embarrasser beaucoup dans tout les tems de ma vie: je m'étois expliquée de manière sur la répugnance que j'avois pour le mariage, que *Beauval* dut en être plus surpris que personne. Un changement si précipité dans ma façon de penser, quand j'aurois supposé vis-à-vis de lui que son amour me déterminoit à passer par dessus cet éloignement en ma faveur, le connoissant soupçonneux & jaloux comme il l'étoit, n'avois-je rien à craindre de sa défiance? En lui supposant de l'ombrage sur ce chapitre, ne pouvois-je pas conclure qu'il dût m'exa-

m'examiner avec plus de ſcrupule ? Ce raiſonnement établi, que n'avois-je point à craindre, s'il aprenoit un jour les vrais motifs qui m'avoient déterminée à me marier? Cette idée me frappa à un tel point, que mes réſolutions furent d'abord ſuſpendues, & que je fus plus de deux heures à y réfléchir & à n'oſer prendre mon parti.

A force de penſer à tous ces inconvéniens, je parvins à ce moyen infaillible de réſoudre les indéciſions les plus indéterminées, qui eſt de mettre les choſes au pis, & de préférer toujours le côté qui paroit le plus propre à nous amener au bonheur. Je ne fus pas plutôt parvenue à ce point de philoſophie, que je décidai que j'épouſerois Mr. *de Beauval*. Dès que je fus déterminée, au-lieu d'enviſager tous les deſagrémens qui m'avoient arrêtée juſques-là, je ne m'occupai plus que de la douceur de ſentir que la véritable félicité eſt de vivre avec un époux qu'on aime & dont on eſt aimé. A peine fus-je confirmée dans cette

opinion agréable, que les images les plus riantes prirent la place de toutes les inquiétudes dont j'avois été dévorée : ces tranſports de l'ame furent même ſi vifs, qu'il ne me vint pas dans l'eſprit que celui qui avoit oſé ſe porter à d'auſſi violentes extrémités contre moi, devant m'aimer à la rage, n'en reſteroit pas-là & ne me laiſſeroit vraiſemblablement pas jouïr du bonheur dont mon imagination ſe repaiſſoit déjà ſi tranquilement. Affectée des idées que je me faiſois d'une vie délicieuſe & durable, tous les nuages qui auroient pu les troubler furent écartés par l'opinion qui venoit de s'acréditer dans mon cœur prévenu. Un paiſible ſommeil qui vint s'emparer de mes ſens raſſurés, me fit paſſer une nuit tranquile & voluptueuſe, de ſonges agréables vinrent confirmer la paix de mon cœur. Je ne me réveillai qu'à midi, & comme on m'annonça dans le moment mon Amant, je ne me trouvai occupée pour lors que du plaiſir de le voir, & de me conduire de

ma-

manière dans ce tête-à-tête, qu'il crut devoir à mon cœur, ce qu'il ne devoit obtenir que du hazard fatal, qui ſelon mes ſcrupules me mettoit dans l'obligation indiſpenſable de me choiſir un époux.

Fin du Troiſième Tome & de la Dixième Partie.

218

PQ 2013 M65M45 t.3

Mouhy, Charles de Fieux, chevalier de
Memoires d'une fille de qualité

PLEASE DO NOT REMOVE